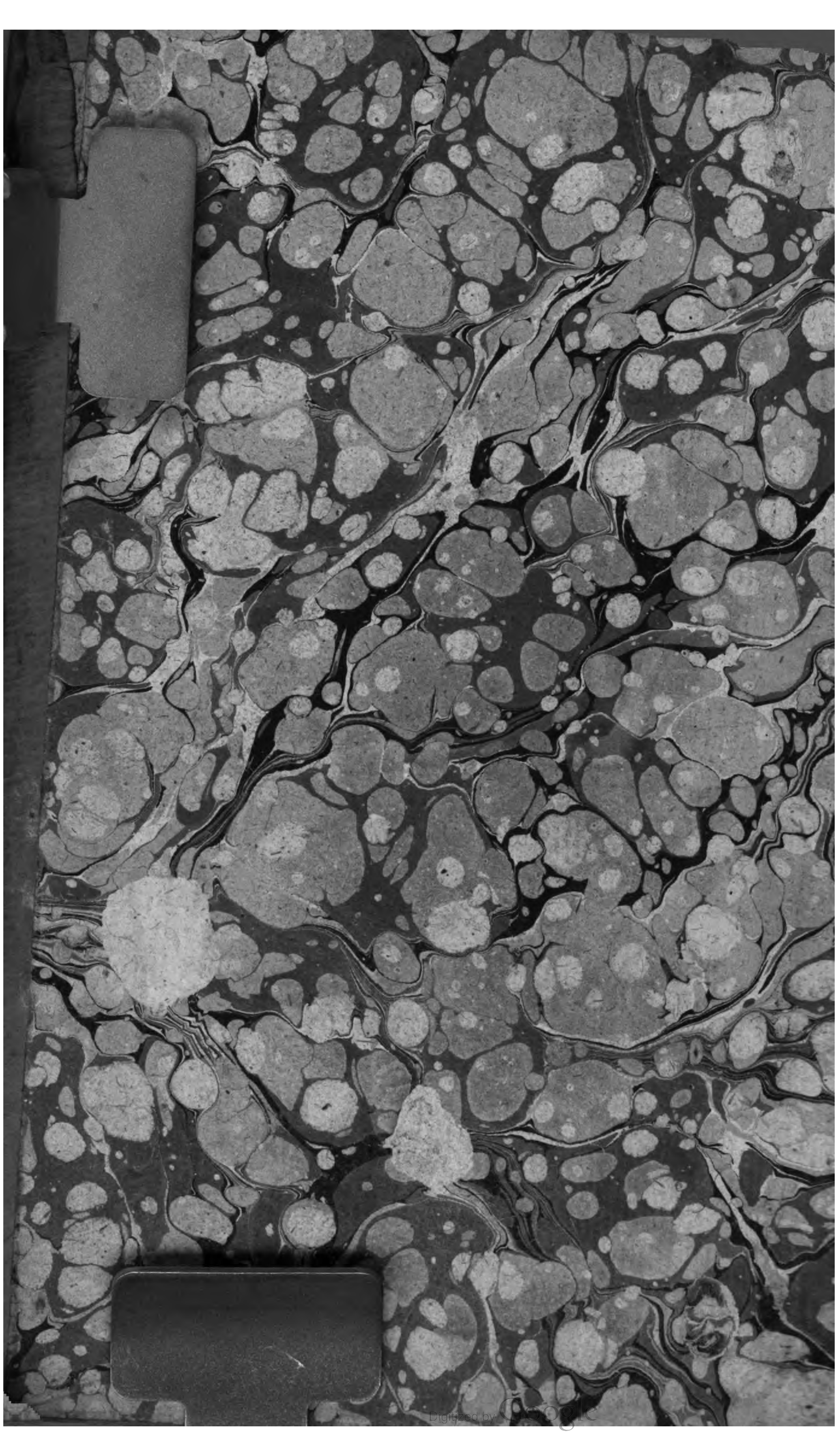
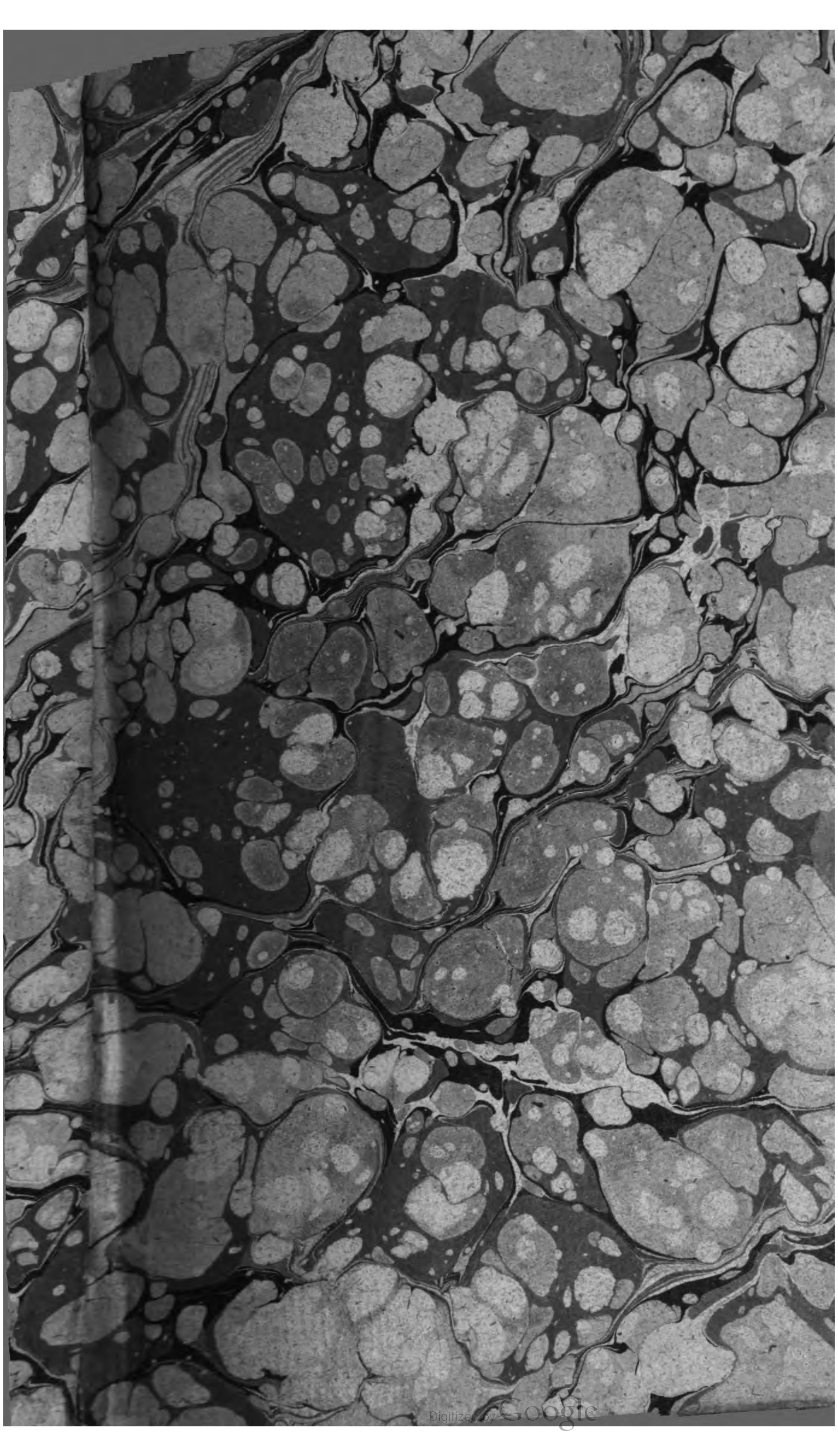






B. L. franç. pag. 275.

p. 6. [illegible] 759.



FABLIAUX
OU
CONTES
DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE.

TOME TROISIEME.

FABLIAUX

OU

CONTES

DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE,

TRADUITS OU EXTRAITS D'APRÈS DIVERS MANUSCRITS DU TEMS;

AVEC des Notes historiques & critiques, & les imitations qui ont été faites de ces Contes depuis leur origine jusqu'à nos jours.

Sit apud te honor antiquitati, & fabulis quoque.
Pline. Epist.

TOME TROISIEME.



A PARIS,
Chez EUGENE ONFROY, Libraire, quai des Augustins.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



FABLIAUX

OU CONTES

DU XIIe ET DU XIIIe SIECLE.

☞ DES TROIS LARRONS.

Par Jean de Boves.

Alias

DE HAIMET ET DE BÉRARD.

SEIGNEURS Barons, mon Fabliau ne vous offrira ni les prouesses brillantes d'un Chevalier, ni les ruses adroites d'une femme pour cacher à son mari de furtives amours. Il ne contient que les subtilités de trois filoux d'auprès de Lân, dont les talens as-

ſociés mirent long-tems à contribution Laïcs & Moines.

Deux d'entr'eux étaient freres, & ſe nommaient Haimet & Bérard. Leur pere, qui avait fait le même métier qu'eux, venait de finir par être pendu, ſort communément deſtiné à cette eſpece de talent-là. Le troiſieme s'appellait Travers. Au reſte, ils ne tuaient jamais; ils ſe contentaient ſeulement de filouter, & leur adreſſe en ce genre tenait preſque du prodige.

Un jour qu'ils ſe promenaient tous trois dans le bois de Lân, & que la converſation était tombée ſur leurs proueſſes, Haimet, l'aîné des deux freres, apperçut, au haut d'un chêne fort élevé, un nid de pie, & il vit la mere y entrer. « Frere, dit-il à Bérard, ſi quelqu'un te propoſait d'aller enlever les œufs ſous cette pie ſans la faire envoler, que lui répondrais-tu ? Je lui répondrais, répartit le cadet, qu'il eſt un fou, & qu'il demande une choſe qui n'eſt pas faiſable. — Eh bien, ſache, mon ami, que quand on ne ſe ſent pas en état de l'exécuter, on n'eſt en filouterie qu'un butor : re-

» garde-moi ». Auſſi-tôt mon homme grimpe à l'arbre. Arrivé au nid, il l'ouvre doucement par-deſſous, reçoit les œufs à meſure qu'ils coulent par l'ouverture, & les rapporte, en faiſant remarquer qu'il n'y en a pas un ſeul de caſſé. « Ma foi il faut l'avouer, » tu es frippon incomparable, s'écrie Bérard; » & ſi tu pouvais maintenant aller remettre » les œufs ſous la mere, comme tu les en » as tirés, tu pourrais te dire notre maître » à tous ». Haimet accepte le défi, & il remonte. Mais c'était-là un piege que lui tendait ſon frere. Dès que celui-ci l'apperçoit à une certaine hauteur, il dit à Travers : « Tu viens » de voir ce que ſait faire Haimet; je veux » maintenant te montrer un tour de ma fa» çon ». A l'inſtant il monte à l'arbre après ſon aîné; il le ſuit de branche en branche; & tandis que l'autre, les yeux fixés ſur le nid, tout entier à ſon projet, & attentif au moindre mouvement de l'oiſeau pour ne pas l'effaroucher, ſemblait un ſerpent qui rampe & qui gliſſe, l'adroit coquin lui détache ſon brayer (*a*), & revient, portant en main ce gage de ſon triomphe. Haimet cependant avait

remis les œufs, & il s'attendait au tribut d'éloges que méritait un pareil succès. « Bon, » tu nous trompes, lui dit en plaisantant » Bérard; je gage que tu les as cachés dans » ton brayer ». L'aîné regarde; il voit que son brayer lui manque, & il devine sans peine que c'est-là un tour de son frere. Excellent voleur, dit-il, que celui qui en vole un autre (*b*).

Pour Travers, il admirait également les deux héros, & ne savait auquel des deux donner la palme; mais aussi tant d'adresse l'humilia. Piqué de ne point se sentir, pour le moment, en état de joûter avec eux, il leur dit: « Mes amis, vous en savez trop » pour moi. Vous échapperiez vingt fois de » suite que je serais toujours pris. Je vois » que je suis trop gauche pour faire quel- » que chose dans votre métier; adieu, j'y » renonce, & vais reprendre le mien. J'ai » de bons bras, je travaillerai, je vivrai » avec ma femme; & j'espere, avec l'aide » de Dieu, pouvoir me tirer de peine ». Il retourna en effet dans son village, comme il l'avait annoncé. Sa femme l'aimait; il de-

vint homme de bien : & travailla si heureusement, qu'au bout de quelques mois il eut le moyen d'acheter un cochon. L'animal fut engraissé chez lui. Noël venu, il le fit tuer (*c*) ; & l'ayant, à l'ordinaire, suspendu par les pieds contre la muraille, il partit pour aller aux champs. Mais c'eût été bien mieux fait à lui de le vendre ; il se serait épargné par-là de grandes inquiétudes, comme je vais vous le raconter.

Le deux freres, qui ne l'avaient point vu depuis le jour de leur séparation, vinrent dans ce moment lui faire visite. La femme était seule, occupée à filer. Elle répondit que son mari venait de sortir, & qu'il ne devait rentrer que le soir. Mais vous pensez bien qu'avec des yeux exercés à examiner tout, le cochon ne put gueres leur échapper. « Oh, oh ! se dirent-ils en sortant, ce » coquin veut se régaler, & il ne nous a » pas invités ! eh bien, il faut lui enlever » son cochon & le manger sans lui ». Là-dessus les frippons arrangerent leur complot; & en attendant que la nuit vînt leur permettre

de l'exécuter, ils allerent se cacher dans le voisinage, derriere une haie.

Le soir, quand Travers rentra, sa femme lui parla de la visite qu'elle avait reçue : « J'ai eu si peur de me trouver seule avec » eux, dit-elle, ils avaient si mauvaise mine, » que je n'ai osé leur demander ni leur nom, » ni pourquoi ils venaient. Mais leurs yeux » ont fureté par-tout, & je ne crois pas » qu'il y ait ici un clou qui leur ait échappé. » Ah ! ce sont mes deux drôles, s'écria dou- » loureusement Travers; mon cochon est » perdu; c'est une affaire faite, & je vou- » drais à présent pour bien des choses l'avoir » vendu. Il y a encore un moyen, dit la » femme. Otons-le de sa place, & le ca- » chons quelque part pour cette nuit. De- » main, quand il fera jour, nous verrons » quel parti prendre ». Travers suivit le con- seil de sa femme. Il décrocha le bacon, & alla le mettre par terre à l'autre bout de la chambre, sous la met qui servait à pêtrir leur pain. Après quoi il se coucha; mais non sans inquiétude.

La nuit venue, les deux freres arrivent pour accomplir leur projet; & tandis que l'aîné fait le guet, Bérard commence à percer le mur à l'endroit où il avait vu le cochon suſpendu. Mais bientôt il s'apperçoit qu'il n'y a plus que la corde. « L'oiſeau eſt déniché, » dit-il, nous venons trop tard ». Travers, que la crainte d'être volé tenait en alarme & empêchait de dormir, croyant entendre quelque bruit, réveilla ſa femme, & courut à la met tâter ſi ſon cochon y était encore. Il l'y retrouva; mais comme il craignait auſſi pour ſa grange & ſon écurie, il voulut aller par-tout faire ſa ronde, & ſortit armé d'une hache. Bérard, qui l'entendit ſortir, profita de ce moment pour crocheter la porte, & s'approchant du lit en contrefaiſant la voix de Travers; « Marie, dit-il, le bacon n'eſt » plus à la muraille; qu'en as-tu fait? tu ne » te ſouviens donc pas que nous l'avons mis » ſous la met, répondit la femme? eſt-ce » que la peur t'a troublé la cervelle? Non » pas, reprit l'autre, mais je l'avais oublié. » Reſte là, je vais le ranger ». En diſant cela,

il va charger le cochon ſur ſes épaules, & l'emporte.

Après avoir fait ſa ronde & bien viſité ſes portes, Travers rentra. « Il faut avouer, dit » la femme, que j'ai là un mari qui a une » pauvre tête; il oublie depuis tantôt ce qu'il » a fait de ſon cochon »! A ces mots Travers fait un cri. « Je l'avais annoncé qu'on » me le volerait, dit-il; adieu, le voilà parti, » je ne le verrai plus ». Cependant, comme les voleurs ne pouvaient pas être encore bien loin, il eſpéra pouvoir les ratraper, & courut après eux. Ils avaient pris, à travers champs, un petit ſentier détourné qui conduiſait au bois, où ils eſpéraient cacher leur proie plus sûrement. Haimet allait en avant pour aſſurer la marche, & ſon frere, dont le fardeau rallentiſſait le pas, ſuivait à quelque diſtance. Travers eut bientôt atteint celui ci. Il le reconnut, & prenant le ton de voix de l'aîné, tu dois être las, lui dit-il; donne que je le porte à mon tour. Bérard, qui croit entendre ſon frere, livre à Travers le cochon, & prend les devants. Mais il n'a pas fait

tent pas, qu'à son grand étonnement il rencontre Haimet (*d*). « Morbleu, dit-il, j'ai » été attrapé. Ce coquin de Travers m'a » joué un tour ; mais laisse faire, tu vas voir » si je sais réparer ma sottise ». En disant cela il se dépouille, met sa chemise par-dessus ses habits, se fait une espece de coëffe de femme, & dans cet accoutrement court à toutes jambes, par un autre chemin, à la maison de Travers, qu'il attend auprès de la porte. Quand il le voit arriver, il s'avance au-devant de lui, comme si c'eût été sa femme, & lui demande, en contrefaisant sa voix, s'il a ratrapé le cochon. « Oui, je le tiens, ré» pond le mari. — Eh bien, donne-le moi, » je vais le rentrer, & cours vîte à l'étable; » car j'y ai entendu du bruit, & j'ai peur » qu'ils ne l'aient forcée » Travers lui charge l'animal sur les épaules, & va faire une nouvelle ronde; mais quand il rentre, il est fort étonné de trouver au lit sa femme qui pleurait & se mourait de peur. Il s'apperçoit alors qu'on l'a trompé de nouveau. Cependant il ne veut point en avoir le démenti, & , comme si son honneur eût été intéressé à cette

aventure, il jure de n'en ſortir, d'une maniere ou de l'autre, que victorieux.

Il ſe douta bien que les voleurs, ce voyage-ci, ne prendraient plus le même chemin; mais il ſoupçonna, avec raiſon, que la forêt, étant pour eux le lieu le plus proche & le plus ſûr, ils s'y rendraient comme la premiere fois. En effet, ils y étaient déjà; & dans la joie & l'empreſſement qu'ils avaient de goûter le fruit de leur vol, ils venaient d'allumer du feu au pied d'un chêne, pour faire quelques grillades. Le bois était verd & brûlait mal; de ſorte qu'afin de le faire aller, il leur fallait ramaſſer de côté & d'autre des branches mortes & des feuilles ſeches.

Travers, qui, à la lueur du feu, n'avait pas eu de peine à trouver ſes larrons, profite de leur éloignement. Il ſe déshabille tout nu, monte ſur le chêne, ſe ſuſpend d'une main dans l'attitude d'un pendu; puis quand il voit les voleurs revenus & occupés à ſouffler leur feu, d'une voix de tonnerre il s'écrie: malheureux! vous finirez comme moi. Ceux-ci troublés croient voir & entendre leur pere: ils ne ſongent qu'à ſe ſauver.

L'autre reprend à la hâte ses habits & son cochon, & revient, triomphant, conter à sa femme sa nouvelle victoire. Elle le félicite, en l'embrassant, sur un coup si hardi & si adroit. « Ne nous flattons pas » trop encore, répondit-il. Les drôles ne » sont pas loin, & tant que le bacon subsis- » tera j'aurai toujours peur. Mais fais chauffer » de l'eau ; nous le ferons cuire. S'ils revien- » nent, nous verrons alors comment ils s'y » prendront ». L'une alluma donc du feu, l'autre dépeça l'animal qu'il mit par morceaux dans le chaudron ; & chacun d'eux, pour y veiller, s'assit à un coin de la cheminée.

Mais Travers que l'inquiétude & le travail de la nuit avaient beaucoup fatigué ne tarda gueres à s'assoupir. « Couche-toi, lui dit sa » femme, j'aurai soin de la marmite : tout » est bien fermé, il n'y a rien à craindre ; & en » tout cas, si j'entends du bruit, je t'appel- » lerai ». D'après cette assurance il se jetta, tout habillé, sur son lit, où il s'endormit aussitôt. La femme continua pendant quelque tems de veiller au chaudron ; mais enfin le som-

meil la gagna aussi, & elle finit par s'endormir sur sa chaise.

Les larrons pendant ce tems, remis de leur premiere frayeur, étaient revenus au chêne; & n'y retrouvant plus ni le pendu ni le cochon, il ne leur avait pas été difficile de deviner le vrai de l'aventure. Ils se crurent déshonorés si Travers, dans ce conflit de stratagêmes, l'emportait sur eux; & ils revinrent chez lui, fortement déterminés à déployer, pour la derniere fois, tout ce dont ils étaient capables en fait de ruses. Avant de rien entreprendre, Bérard, pour savoir si l'ennemi était sur ses gardes, regarda par le trou qu'il avait fait à la muraille. Il vit d'un côté Travers étendu sur son lit, & de l'autre la femme, dont la tête vacillait à droite & à gauche, dormant près du feu une écumoire à la main, tandis que le bacon cuisait dans la marmite. « Ils ont voulu nous éviter la peine » de le faire cuire, dit Bérard à son frere; » &, après tout, nous avons eu assez de » mal pour qu'ils nous l'apprêtent. Sois tran» quille, je te promets de t'en faire man» ger ». Il va couper aussi-tôt une longue

gaule qu'il aiguiſe par un bout. Il monte ſur le toit, & deſcendant la gaule par la cheminée, il la pique dans un morceau qu'il enleve.

Le hazard fit que dans ce moment Travers s'éveilla. Il vit la manœuvre, & comprit qu'avec des ennemis ſi habiles la paix pour lui était préférable à la guerre. « Amis, leur » cria-t-il, vous avez tort de dégrader mon » toit; moi j'ai eu tort de ne pas vous in- » viter à goûter du bacon. Ne diſputons plus » de ſubtilité, ce ſerait à ne jamais finir : deſ- » cendez, & venez vous régaler avec nous ».

Il alla leur ouvrir la porte. On ſe mit à table, & l'on s'y réconcilia de la meilleure foi du monde.

NOTES.

(*a*) Sorte de culotte, ou plutôt de caleçon.

(*b*) *Dans le* Parangon des Nouvelles, *f. vij, v°, trois drôles adroits entreprennent d'ôter les culottes à un Juge, tandis qu'il eſt ſur ſon tribunal; & ils en viennent à bout.*

Dans les Joco-Seria Melandri, *t.* 1, *p.* 19, *un Eſpagnol & un Allemand ſe défient à qui fera le tour d'eſcroquerie le plus adroit. Le premier, comme dans*

le Fabliau, annonce qu'il va ôter les œufs ſous un oiſeau qui couve. Pour monter plus aiſément, il laiſſe au pied de l'arbre, ſon habit, ſon épée, ſa chaîne d'or, &c. Mais lorſqu'il eſt au haut, l'Allemand prend le paquet & s'en va.

(*c*) On voit par toutes nos anciennes hiſtoires, que ſous les trois races de nos Rois, & long-tems même auparavant, ſous la domination des Romains, le cochon faiſait les délices de la table, tant du peuple que des plus grands Seigneurs. Les repas en étaient quelquefois appellés *Baconiques*, du vieux mot *Bacon*, qui ſignifie porc. A Paris, dans de certains jours de cérémonie, on en nourriſſait le Chapitre de Notre-Dame, & telle eſt, à ce qu'on croit, l'origine de cette foire aux jambons, qui de tems immémorial ſe tient au parvis de la Cathédrale. A Noël & à la S. Martin, dans les villes comme dans les villages, les particuliers tuaient un cochon, qu'ils ſalaient pour la proviſion de l'année. C'était un ſujet de réjouiſſance; on envoyait à ſes voiſins & à ſes amis des boudins & des ſauciſſes, & ces vieilles coutumes ſubſiſtent encore, comme on le ſait, dans les provinces.

(*d*) *Ce Conte ſe trouve dans l'*Arcadia di Brenta, *p. 254, mais il finit ici.*



LES JAMBES DE BOIS.

Mes amis, je vous ſouhaite à ce renouvellement d'année, toutes ſortes de bonheur ; & par les talents aſtrologiques que l'on me connaît, je vous prédis que, ſi vos vignes cet automne rapportent beaucoup, vous aurez beaucoup de vin à vendre. Mais je vous annonce en même-tems que, ſi vous prenez femme ou maîtreſſe, il faut vous attendre à des malheurs. Vous aurez beau les aimer : elles aimeront encore leur plaiſir plus que vous. Je vais pour mes étrennes vous conter une aventure qui m'avint derniérement.

Je me promenais le long d'un bois, quand je vis venir à moi un Villain ; (que Dieu vous préſerve de pareille rencontre). Mais il avait deux jambes de bois ; & je vous ſouhaite ſincérement à tous le même bonheur. Ceci vous étonne. Un moment d'attention, s'il vous plaît ; & vous penſerez comme moi, quand vous m'aurez entendu.

Je m'accoſtai du manant pour cauſer. Dans

la conversation je lui parlai de son malheur, & voulus savoir depuis quand & comment il lui était arrivé. « Malheur, s'écria-t-il! sa-» chez, Sire, que je ne le regarde point » comme tel, il s'en faut de beaucoup; & » je vous prie même, au contraire, de m'en » faire compliment ». Cette façon de penser m'ayant beaucoup étonné, je le fis expliquer; il parla ainsi. « Depuis que je n'ai plus de » jambes, je n'ai plus besoin de bas ni de » souliers; & d'abord voilà une épargne, & » par conséquent un grand avantage; mais » ce n'est pas le seul. Quand je marchais, » j'avais toujours à craindre de me heurter con-» tre une pierre, de m'enfoncer une épine » dans le pied, de me blesser enfin & d'être » obligé de garder le lit sans pouvoir tra-» vailler. Maintenant pierres & cailloux, boue » & neige, tout m'est égal. Le chemin serait » pavé d'épines que j'y marcherais sans la » plus petite inquiétude. Si je trouve un ser-» pent, je peux l'écraser; si un chien vient » me mordre, il ne tient qu'à moi de l'assom-» mer; si ma femme est méchante, j'ai de-» quoi la battre. Enfin me donne-t-on des

noix,

» noix ? mon pied les casse. Suis-je auprès
» du feu ? mon pied l'attise ; & après sept
» ou huit ans, quand mes jambes m'ont ren-
» du tous ces services, je suis encore le maî-
» tre de m'en chauffer ».

Or, maintenant, mes amis, je vous demande si tant d'avantages ne méritent pas quelque considération ; & si vous n'agiriez pas prudemment, peut-être, de vous faire couper les deux jambes, pour avoir le même bonheur que le Villain.



Par Eustache d'Amiens.

DU BOUCHER D'ABBEVILLE.

FAUCHET en fait mention.

EXTRAIT.

MILE, gros Boucher d'Abbeville, surpris par la nuit en revenant du marché d'Oisemont, & forcé de s'arrêter en route à Bailleul, demande à une bonne femme qu'il rencontre s'il n'y a point dans le village quelque auberge où il puisse loger. « Nous en » avons une, répond la Vieille, mais vous » y ferez mauvaise chere. Je vous conseille » d'aller plutôt chez Sire Gautier, notre » Curé : lui seul a du vin, & dernierement encore il lui en est arrivé deux tonneaux de Noyentel ».

Mile va donc frapper à la porte du Pasteur. Celui-ci était un homme brutal. Sans ouvrir, sans même daigner se montrer à la fenêtre, du fonds de sa chambre il demande ce qu'on lui veut. Le Boucher se dit un pauvre piéton qui, craignant les vo-

leurs, le prie de lui donner asyle pour la nuit seulement : l'autre répond séchement que sa maison n'est pas faite pour recevoir des Villains. Surpris d'entendre un pareil propos sortir de la bouche d'un Prêtre, le voyageur insiste ; il représente qu'il est homme ainsi que le Chevalier le plus noble de France, & s'offre, au reste, de payer son gîte le prix qu'on voudra. Pour toute réponse, on l'envoie à tous les Diables.

Comme il se retirait, bien résolu néanmoins de se venger un jour s'il pouvait en trouver l'occasion, il voit arriver un gros troupeau de moutons, & demande à qui il appartient. Le berger répond que c'est à Sire Gautier. Mile, joyeux de cette découverte, va se cacher derriere une haie ; & tandis que les moutons défilent, il choisit, de l'œil, le plus beau, & le dérobe sans être apperçu. Un moment après il retourne frapper chez le Curé, auquel il se donne cette fois-ci pour un Boucher d'Abbeville qui lui apporte un mouton gras du marché d'Oisemont, & qui en retour lui demande à souper. On l'accueille alors avec empressement. Il fait admi-

rer la beauté de l'animal, dont, au reste, il ne veut, dit-il, que la peau; & après avoir été le dépecer lui-même à la cuisine, il revient, tandis que la servante l'accommode, causer avec le Curé.

Celui-ci avait chez lui une mie, qu'il tenait renfermée dans sa chambre toutes les fois qu'il lui survenait du monde; & c'était même une des raisons pour lesquelles il avait refusé d'abord sa porte au Boucher; mais le présent du mouton le met de si bonne humeur qu'il fait descendre la donzelle. Le souper est fort gai. Au sortir de table, Gautier remonte avec sa belle, & recommande à la servante de conduire Mile dans la chambre qui lui était destinée, & d'avoir soin que rien ne lui manque. Mile de son côté s'arrange avec la servante; &, moyennant la peau du mouton, il obtient de coucher avec elle. Le lendemain matin, pendant que le Pasteur était allé dire sa messe, le Boucher monte à la chambre de la mie, sous prétexte de prendre congé d'elle & de la remercier. Elle était encore au lit: il écarte un peu les draps, fait l'éloge des charmes qu'il voit, propose de nouveau la

peau de ſon mouton, & finit par en obtenir le même prix qu'il avait obtenu déjà de la ſervante. Après cela il va trouver Gautier à l'Egliſe, pour lui propoſer d'acheter cette peau qui l'embarraſſerait trop en route, & qu'il offre à un tiers de perte. Gautier la lui paie comptant, & le prie de revenir le voir une autre fois, quand il paſſera par Bailleul.

Cependant la demoiſelle ne l'a pas plutôt gagnée qu'elle deſcend la chercher. La ſervante, dont les droits étaient les mêmes, prétend qu'elle lui appartient; & là-deſſus grande querelle, ſuivie d'injures & de coups. Gautier, lorſqu'il rentre, eſt obligé de ſéparer les deux femelles. Il s'informe du ſujet de leur diſpute; & alors, ſoupçonnant ce qui n'était que trop vrai, il veut les chaſſer toutes deux. Dans ce moment arrive le Berger, avec un air effaré, pour apprendre qu'il lui manque un mouton; ſans qu'il puiſſe dire comment on le lui a pris: à moins que ce ne ſoit un quidam dont il a été accoſté la veille, ſur le ſoir, lorſque le troupeau rentrait. Gautier ſe fait dépeindre le quidam, & voit que c'eſt ſon Boucher. Il montre enſuite

la peau du mouton, que le Berger reconnaît. Alors tout s'éclaircit; & il se trouve que Mile, après avoir été hébergé & régalé par le Pasteur, après s'être amusé avec les deux demoiselles, avait encore trouvé le secret de se faire payer.



GAUTIER D'AUPAIS.

Cette piece est en vers Alexandrins, par morceaux, plus ou moins longs, sur une seule & même rime, que le Poëte fait durer tant qu'elle peut lui fournir. C'est la forme qu'ont la plupart des Romans.

LES autres Jongleurs chantent & disent des Lais : moi je suis un Conteur qui leur abandonne cette matiere. Chevaliers, Pucelles, Clercs, Laïcs, Dames & Seigneurs, écoutez-moi; je vous réciterai l'aventure d'un Damoiseau qu'adversité long-tems éprouva, & qu'Amour enfin rendit heureux.

Il était l'aîné des enfans du Châtelain d'Aupais (*a*), & se nommait Gautier. Son pere, qui le voyait grand & fort, & qui voulait avoir une occasion de connaître & d'éprouver sa valeur, ayant entendu annoncer un Tournois dans son voisinage, auprès de Beauvais, l'y envoya. C'était pour la premiere fois que le jeune homme allait être témoin de ces jeux guerriers : il ne les con-

naissait encore que par des récits, & ne savait ni manier un cheval, ni se servir de ses armes. Il se présenta néanmoins assez noblement dans la lice; mais jugez quel fut son étourdissement, quand il se trouva au milieu de la foule, assailli par vingt combattans à la fois, & qu'il entendit autour de lui les heaumes & les écus retentir sous les épées, avec ce fracas horrible que ne feraient pas ensemble trois cens forgerons frappant sur l'enclume. Poussé & repoussé trente fois d'un bout de la lice à l'autre, il eut bien de la peine, après maints coups reçus, à pouvoir s'en dégager.

Comme il était tard, & que, n'ayant point mangé de tout le jour, il mourait de faim, il lui fallut s'arrêter en route. Il entra donc dans une auberge, où se trouvaient beaucoup de buveurs qu'avait attirés le vin nouveau; car c'était vers la Toussaint; &, après avoir fait conduire son cheval à l'écurie, il commanda un très-bon souper. Tout en mangeant il se disait à lui-même : « Ma » foi, il faut en convenir, c'est une belle » invention qu'une hôtellerie! On vous reçoit

» bien, on vous ſert, on vous fait encore » des complimens ; nul embarras que de » payer ».

Or c'était-là le point eſſentiel, & celui préciſément qu'avait oublié notre étourdi. Le lendemain, quand il voulut partir, il ſe trouva qu'il était ſans argent. Son premier mouvement fut d'aller ſe cacher dans l'écurie, pour pleurer ; mais les larmes n'étant pas monnaie dont l'hôte ſe contentât, il fallut chercher quelque expédient. Laiſſer en gage ſon cheval ou ſa chappe, c'eſt à quoi ſon amour-propre n'eût jamais pu ſe réſoudre. Malheureuſement il apperçut, dans un coin de l'auberge, des gens qui jouaient aux dés ; & la penſée lui vint d'aller jouer avec eux, dans l'eſpérance que peut-être il leur ferait payer ſon écot. Mais ſavez-vous ce qui arriva ? C'eſt qu'il perdit ſa chappe, ſon ſurcot & ſon cheval ; & qu'après beaucoup de ſottiſes & d'injures de la part de l'hôte, il ſe vit obligé de s'en revenir, à pied & en chemiſe, à Aupais.

Ce qui le fâchait dans ſon aventure, était moins ſa perte que l'humiliation de traverſer

la ville avec cet extérieur de mendiant. Il aima mieux, pour ne pas s'y exposer, faire un très-grand tour, & rentra au château par la prairie. Mais le pere, quand il le vit ainsi paraître, & qu'il lui eut demandé ce qu'étaient devenus son cheval & ses habits, se mit dans une telle colere, que prenant un bâton, il lui en donna plusieurs coups. Gautier avait l'ame haute & fiere; il fut extrêmement sensible à cet affront, & sortit à l'instant de la salle, en jurant que de longtems on ne l'y reverrait. Ses freres & ses sœurs coururent en vain après lui pour le ramener; leurs prieres ne purent le fléchir. Il ne voulut pas même accepter quelques-uns de leurs vêtemens qu'ils lui offrirent; & après les avoir tous embrassés tendrement, il partit.

La mere, lorsqu'elle les vit rentrer sans leur aîné, se désola. « Quoi! Sire, dit-elle à » son mari, vous chassez votre fils bien-aimé, » l'héritier de votre nom! Ah! vous voulez » donc ma mort ». A ces mots, elle tomba sans connaissance, & ne reprit ses sens que pour s'écrier de nouveau, en fondant en larmes: je l'ai perdu.

Tout ceci, comme je vous l'ai dit, se passait vers la Toussaint. Gautier, sans habits & sans argent, allait se trouver exposé à toutes les insultes d'une saison rigoureuse, à la gelée, aux vents & aux frimats. Il les éprouva long-tems, courant de ville en ville, mangeant ce que le hazard lui offrait, & couchant où il plaisait à Dieu. Vous nommer tous les pays qu'il parcourut ainsi, & tous les maux qu'il eut à souffrir, c'est ce qu'il ne serait pas aisé de faire. Il me suffira de vous dire, qu'après quatre ans entiers de cette vie si misérable, il arriva enfin dans une ville, dont le Seigneur était un Chevalier fort riche. Ce Chevalier avait une fille, nommée Ogine, qui était un vrai prodige en fait de graces & de beauté. Vous avez entendu parler sans doute d'Ydoine, la mie d'Amadas, de Sébille qu'aima tant le preux Bérard *, de cette Hélene qui tourna la tête aux Grecs & aux Troyens. Eh bien, Ydoine, Hélene & Sébille, mises à côté d'Ogine, vous ne les eussiez seulement point regardées.

* Personnages de Romans.

Le hazard fit que la belle se promenait dans la ville, quand Gautier y entra, & que ce

fut un des premiers objets qu'il apperçut. Son cœur, à cette vue, se trouva pris pour jamais. Il ne voulut pas aller plus loin, & passa trois mois entiers à soupirer d'amour, à gémir sur sa misere, & à venir tous les jours à la porte du château, & dans la rue où il avait vu la Pucelle, attendre qu'un nouveau hasard la lui fît voir encore. Sa mauvaise fortune s'y opposa. Il prit le parti alors de chercher à s'introduire dans la maison du Chevalier; & un certain soir qu'il rencontra un de ses gens, il pria poliment le valet de lui dire s'il n'y avait pas chez son maître quelque place vacante. L'autre lui ayant demandé ce qu'il savait faire, Gautier répondit qu'il pourrait servir le Chevalier à table, avoir soin de sa cave & de sa dépense, & garder ses bois, ses rivieres & ses viviers. Le valet fut fort surpris d'entendre une pareille proposition sortir de la bouche d'un homme, qu'à ses haillons il prenait pour un Villain. Il se contenta cependant de lui dire que son maître avait un Sénéchal & un Forestier, & proposa au Damoiseau d'entrer chez le Seigneur comme valet de charrue. Cette

offre humiliante couvrit Gautier de confusion: il ne put retenir ses larmes; & jettant tristement les yeux sur ses haillons : malheur à la pauvreté, s'écria-t-il, puisqu'elle fait mépriser celui qui sans elle serait respecté. Le valet, touché de sa douleur, ajouta : « Je » me rappelle qu'il manque en ce moment » une Guaite * au château; cette place vous » conviendrait-elle? Voyez, j'en parlerais à » Monseigneur, & demain vous pourriez savoir sa réponse ». Gautier, qui n'aspirait qu'au bonheur d'être auprès d'Ogine, reçut l'offre avec reconnaissance. L'affaire réussit, il fut accepté. On lui donna, pour remplir ses fonctions, un cornet avec une trompette d'airain. Mais on ne le laissa pas long-tems dans un pareil emploi, &, peu de jours après, sa bonne mine le fit destiner à servir à table.

* Sentinelle chargé de guetter.

C'était-là tout ce qu'aurait pu choisir Gautier de plus favorable, si on lui eût permis de former un vœu. Il allait enfin voir chaque jour & contempler librement la beauté qu'il aimait. Néanmoins ce fut cette facilité même, dont il s'applaudissait tant, qui, en

donnant des forces à une passion sans espoir, causa son malheur. Ainsi d'ordinaire se comporte Amour. Le méchant aime à tourmenter ceux qu'il a pu soumettre, il ne trouve de plaisir qu'à voir couler leurs larmes.

Le jeune homme était devenu maigre & pâle. Son maître, le voyant dépérir insensiblement, lui disait quelquefois, Gautier, qu'avez-vous ? Mais il se gardait bien de l'avouer ; il eût craint d'être chassé à l'instant. De tems en tems, un Ménétrier du lieu, avec lequel il s'était lié d'amitié, lui faisait aussi la même question ; Gautier se contentait toujours de répondre, je n'ai pas ce que je desire. Cependant, c'est un si doux plaisir de soulager son cœur quand il est plein, que pressé un jour par le Chanteur, il lui dit : « Je vous crois trop mon ami, & pense trop » bien sur votre compte, pour vous soup- » çonner capable d'une trahison qui me cau- » serait la mort. Une demoiselle m'a ôté » tout-à-fait la raison, puisqu'il faut vous » l'avouer ; & cette demoiselle c'est Ogine, » la fille de Monseigneur. Vous savez ma » folie maintenant, plaignez-moi : ou plutôt

» tâchez de me ſuggérer quelque reſſource,
» car je ne ſais plus que devenir. Vous n'a-
» vez pas tort de vous dire un fou, répon-
» dit le Ménétrier; il en eſt quelque choſe.
» Pour moi je n'ai dans ce moment qu'un
» conſeil à vous donner, c'eſt d'oublier votre
» maîtreſſe & d'en faire une autre. J'en con-
» nais tant de jolies, & qui, ſûrement, ne
» demanderaient pas mieux que d'avoir pour
» ami un bel homme comme vous! — Non,
» je ne le puis, & voilà mon malheur. Au
» reſte, je ſens très-bien, ſans qu'on me le
» diſe, que je ne dois jamais me flatter d'être
» aimé d'Ogine; mais il ne m'eſt pas poſſi-
» ble de vivre ſans elle; &, depuis quelques
» jours, ſur-tout, qu'une indiſpoſition me
» prive du bonheur de la voir, je meurs,
» oui, je meurs de chagrin. Mon doux ami,
» encore une fois, prenez pitié de ma peine,
» conſeillez-moi; ou c'en eſt fait, il me faut
» renoncer à la vie ».

Ces paroles furent prononcées d'un ton ſi touchant, que le Ménétrier ne put s'empêcher d'être attendri. « Je voudrais poſſéder
» le ſecret que vous me demandez, dit-il,

» je vous l'offrirais volontiers : mais vous » avez-là un amour fort embarrassant. Je n'y » vois qu'une ressource : c'est de le faire de- » viner habilement à votre maîtresse, puisque » vous n'oseriez le lui déclarer en face. Venez » chez moi, j'ai quelques airs de complainte » amoureuse que je vous apprendrai. Vous » pourrez trouver aisément l'occasion de » les lui chanter, &, peut-être, le récit de » vos peines réussira-t-il à toucher son » cœur. Je ne vous réponds pas d'un succès » bien assuré ; mais, en tout cas, l'on peut » essayer : le pis sera de trouver mieux dans » la suite ». L'avis plut à Gautier. Il apprit les chansons, & les chanta. Hélas ! il ignorait qu'il n'en avait pas besoin. Un amour, aussi grand que le sien, pouvait-il être longtems ignoré de celle qui en était l'objet ? La Pucelle en avait pris autant pour lui ; & ce n'était qu'à la violence de sa passion, combattue par la honte d'aimer un valet, qu'était due sa maladie.

Le Dimanche suivant, Gautier trouva une occasion favorable pour la voir en particulier. Les parens étaient à l'Eglise : Ogine restait

restait seule au château. Enhardi par l'amour, il vint dans sa chambre, sous prétexte de savoir par elle-même comment elle se portait. Mais à peine eut-il commencé à ouvrir la bouche, que son visage pâlit, & que tout son corps trembla. Ogine, du ton le plus affectueux, répondit qu'elle souffrait beaucoup; & faisant asseoir le Damoiseau, le pria de lui conter quelque histoire qui pût la distraire un moment. « Mademoiselle, reprit-il, vo-
» tre maladie m'a donné tant de chagrin que,
» malgré le desir que j'ai de vous plaire, il
» me serait impossible de vous obéir. Depuis
» ce moment j'ai tout perdu, joie & repos.
» Ce n'est pas votre beauté, au reste, quel-
» que parfaite qu'elle soit, qui m'a, comme
» bien d'autres, attaché à vous. Non, ce
» que j'aime, c'est votre caractere charmant,
» c'est votre bonté, votre douceur qui font
» que, quand on vous a vue, on donnerait
» pour vous son sang jusqu'à la derniere
» goutte. Ah! Demoiselle, Demoiselle, si
» Gautier vous perd, il en mourra». A ces mots, les sanglots lui couperent la voix, & son visage fut inondé de larmes; mais inter-

dit & confus d'avoir laiſſé échapper ſon ſecret, il ſe leva tout-à-coup ſans attendre aucune réponſe ; & ſe ſauvant auſſi-tôt, comme s'il eût commis un crime, il alla dans ſa chambre s'enfermer au verrouil.

Là, ſa témérité vint ſe préſenter à ſes yeux ſous les couleurs les plus effrayantes. Il crut qu'Ogine allait ſe plaindre à ſes parens, & que c'en était fait de lui. A chaque inſtant il s'imaginait les entendre ouvrir la porte en fureur, pour lui reprocher ſon inſolence, & le faire chaſſer honteuſement de leur maiſon. Vingt fois il eut envie de ſe ſauver avant leur arrivée, & de prévenir ainſi par la fuite ſon déshonneur. Mais eſpoir, qu'on n'éteint jamais entiérement, l'arrêta toujours, & Amour lui-même, au milieu de cette tempête, venait lui ſourire encore. Il paſſa dans ces tranſes mortelles une partie de la journée. L'après-dîner enfin, quand les parens furent retournés à l'Égliſe, réſolu de tout tenter, il revint chez ſa Belle.

Loin de ſonger à l'affliger, cette tendre Amante n'avait, au contraire, entendu qu'avec tranſport cette effuſion involontaire de ſon

amour, & elle n'avait plus qu'un chagrin, celui de le voir dans un état de servitude. Aussi la premiere parole qu'elle lui adressa quand il parut, ce fut pour lui demander quelle était sa naissance & son nom. « Vous » l'ordonnez, répondit-il, je vais vous sa» tisfaire, quelque chose qu'il m'en coûte ». Et aussi-tôt il raconta naïvement toute son aventure, depuis le moment du tournois, jusqu'à celui où il était entré dans la terre du Chevalier. « C'est alors que je vous vis, » ajouta-t-il, & alors que commencerent » mes véritables peines : car tout ce que » j'avais souffert jusques-là, pendant quatre » années de misere, n'est rien au prix de » ces douleurs. J'ai voulu vivre auprès de » vous, & je n'en suis devenu que plus à » plaindre. Mais je sens que mon malheur » ne durera pas long-tems; & peut-être » Gautier vous parle-t-il aujourd'hui pour la » derniere fois ».

L'impression que ce discours fit sur le cœur d'Ogine, la surprise, la douleur & la joie qu'il excitait en elle la troublerent si fort, qu'elle pria Gautier de se retirer. Ami,

lui dit-elle, laissez-moi, je me sens fort mal. Il sortit, désespéré de l'état où il croyait la quitter. Si vous l'eussiez vu dans ce moment, il vous eût fait compassion.

La Demoiselle, de son côté, n'était pas moins agitée que lui. Elle passa la nuit entiere à soupirer, & à se tourner, tantôt sur un côté, & tantôt sur un autre. Enfin elle se leve, & appelle sa Chambriere pour refaire son lit. Mais elle ne s'y trouve pas mieux qu'auparavant. Elle fait mettre la tête aux pieds, les pieds à la tête; elle se couche sur le dos, sur le côté, tire un bras du lit, l'y remet ensuite: rien ne la soulage, & ses yeux constamment se refusent au sommeil. « Voilà donc l'amour, s'écrie-t-elle! Hélas! » qu'on nous trompe quand on nous promet » qu'il fera notre bonheur ». En songeant à Gautier, elle pâlit & rougit tour-à-tour. Elle sue, elle frissonne. Elle voudrait le revoir encore, puis l'instant d'après ne le veut plus, puis s'asseoit sur son lit, puis se recouche, & s'écrie: Ah! si Gautier a souffert autant que moi, que je dois le plaindre (*b*)!

Enfin, après bien des larmes & des sanglots,

elle se leva, quand le jour parut; &, quoiqu'elle ne doutât point de la sincérité de son Amant, pour plus grande assurance néanmoins elle envoya secrettement à Aupais un vieux domestique, dont la fidélité lui était connue. Tout ce que put découvrir le valet par ses informations, fut entiérement conforme au récit du Damoiseau. Le Châtelain, désespéré de la vivacité qu'il avait eue vis-à-vis de son fils, le pleurait chaque jour. Il l'avait fait chercher inutilement par toute la France, & la mere en était morte de chagrin. Quand Ogine entendit ce rapport, peu s'en fallut que, de joie, elle n'embrassât le messager. Elle resta un moment plongée dans une rêverie profonde, & envoya le valet prier sa mere de passer chez elle.

La mere venue, elle lui parla ainsi: » Madame, j'ai à vous révéler un secret important, daignez m'écouter. Vous avez à » votre service un homme, peu fait pour cet » état, & fils aîné du Chevalier, Châtelain » d'Aupais. C'est l'amour que je lui avais » inspiré qui l'a introduit chez vous. Depuis » quelques jours il m'a tout avoué; & je

» vous avoue à mon tour que je n'ai pu » me défendre de l'aimer, & que je ne me » croirai heureuſe que quand vous aurez » conſenti à me le donner pour époux. Solli- » citez cette grace auprès de mon pere, je » vous ſupplie; mais cachez-lui que j'aime » Gautier ».

A ce diſcours la mere entra dans une colere épouvantable. Elle s'imagina que ſa fille avait eu pour un valet quelque faibleſſe crimi- nelle, & qu'elle n'avait feint une maladie que pour en dérober les ſuites. Mais quand la malade lui eut juré qu'elle n'avait jamais parlé à Gautier que deux fois, & qu'il ne s'était écarté en rien du profond reſpect qu'a toujours un amant véritable pour celle qu'il aime, lorſqu'elle lui eut raconté les précau- tions qu'elle avait priſes pour n'être point trompée ſur ſa naiſſance, la Dame ſe calma, & promit de parler à ſon mari.

Celui-ci connaiſſait le Châtelain d'Aupais; le parti d'ailleurs était ſortable. Ainſi il con- ſentit à ce mariage, & en attendant, il fit Gautier ſon Sénéchal, & lui donna les clés du Château. Sous ces nouveaux habits, la

bonne mine & la grace naturelle du jeune Amant parurent avec éclat. Il fiança la Pucelle, & envoya un exprès à son pere, pour lui faire part de son mariage, & l'inviter à ses nôces. Le Châtelain enchanté, accourut, avec ses autres enfans & une foule de Gentilshommes, ses parens ou amis. Gautier & lui s'embrasserent tendrement, en pleurant de joie. Il y eut un grand festin, des fêtes pendant trois jours, une quintaine dans la prairie où la Noblesse vint briser des lances; & aucun des Ménétriers ne s'en revint sans rapporter de bon argent avec cotte, ou surcot, ou chape fourrée. Le quatrieme jour, on se sépara. Gautier vit avec regret partir son pere; mais il ne pouvait le suivre; il allait enfin, après tant de maux, goûter les doux fruits d'amour.

Disons un Pater *pour que Dieu procure à tous ceux qui aimeront comme lui, le plaisir qu'il eut cette nuit-là.*

NOTE.

(*a*) Ancien village auprès de Courtenai. Il est qualifié de ville dans le Fabliau.

(*b*) Dans le *Lai de Narcisse*, au premier volume, on a vu un morceau pareil à celui-ci, & représentant de même les inquiétudes amoureuses d'une jeune personne.



GUILLAUME AU FAUCON.

Le Comte de Caylus en a donné l'extrait dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, t. xx.

JADIS était un Damoiſeau d'illuſtre famille, beau & courtois, nommé Guillaume. Il ſervait depuis ſept ans, en qualité d'Écuyer, un Chevalier Châtelain, dans l'eſpérance d'obtenir de lui la Chevalerie. Cependant il craignait le moment où lui ſerait conféré cet honneur, & je vous en dirai la raiſon : c'eſt qu'il aimait la Châtelaine, & qu'il n'eut point voulu en être ſéparé. Les charmes de la Dame au reſte pouvaient excuſer ce ſentiment. La roſe de Mai, la fleur du lis, celle des prés qui vient d'éclore, à mon avis ſont moins belles ; & le ſinople ſur l'argent n'a pas autant d'éclat qu'en avait ſur ſes joues l'incarnat, placé au milieu de l'albâtre. Sa bouche vermeille reſſemblait à la paſſe-roſe, lorſqu'elle s'entr'ouvre. Nature (*a*) enfin, pour la

former, s'était tellement épuisée, que pendant long-tems elle en fut appauvrie.

La Châtelaine ignorait l'amour de Guillaume : sans cela elle n'eût jamais voulu le voir, ni lui parler : car telle est l'humeur des femmes. Apprennent-elles qu'un galant homme les aime? les voilà aussi-tôt en colere; elles affectent de le fuir, & s'entretiendraient avec un valet plutôt qu'avec lui. Ne devraient-elles pas, au contraire, quand leurs yeux ont donné à quelqu'un la maladie dont on se défend si peu, s'empresser à le guérir? Maudites soient celles qui agissent autrement; mais je reviens à Guillaume.

Il ne respirait plus que pour sa Dame, & vivait malheureux. « Où ai-je été placer » mon amour, se disait-il quelquefois? Non, » il n'est plus de bonheur pour moi, c'en » est fait. Mais après tout, pourquoi ne pas » découvrir mes peines? Ne les ai-je donc » pas dévorées assez long-tems »?

Bientôt se présenta une occasion favorable de faire cet aveu. Le Châtelain s'était proposé d'aller à un tournois éloigné. Il avait choisi, pour l'accompagner, un certain nom-

bre de braves Chevaliers & de Sergens ; & Guillaume devait être du voyage. Mais ce départ, en éloignant le Damoiſeau de ſa Dame, allait lui faire perdre l'avantage ſi précieux de ſe trouver ſeul avec elle. Il contrefit donc le malade, afin de ne point partir, & le fit ſi bien, qu'on le diſpenſa de ſuivre.

Reſté au Château, il ne s'occupa plus que de la maniere dont il s'y prendrait pour ſe déclarer. La crainte de déplaire rendait ſon embarras extrême. Il ſe diſait à lui-même en s'encourageant : « Si j'ai tant ſouffert, c'eſt » ma faute ; ne pouvais-je pas lui découvrir » mon amour ? Oui, je veux y aller ; je lui » dirai.... Mais que lui dire.....? Je lui » dirai que je l'aime un million de fois plus » que moi-même, plus que ma propre vie ; » qu'à chaque inſtant......; mais non, elle » me chaſſerait de ſa préſence ; j'en ſuis sûr ; » je ne la verrais plus jamais ». Cette ſeule idée le rendait ſi tremblant, qu'il eût voulu alors être au tournois, & qu'il ſe repentait d'avoir obtenu de reſter. Cependant l'amour

vint ranimer ſon courage ; il s'arma de hardieſſe, & ſe rendit chez la Dame.

Elle ſe trouvait ſeule en ce moment. Les Pucelles étaient dans une autre piece, occupées à coudre, pour faire une banniere à leur Seigneur, la figure d'un Léopard ſur une étoffe de ſoie. Guillaume entra & ſalua reſpectueuſement la Châtelaine. Elle le reçut avec un ſourire de bonté, & le faiſant aſſeoir ſur le lit où elle était aſſiſe elle-même, lui fit pluſieurs queſtions concernant les différentes choſes qui pouvaient le regarder. Guillaume, encouragé par ce doux accueil, feignit d'avoir à conſulter pour un jeune Écuyer de ſes amis, malade d'amour, & ſupplia la Dame de lui donner quelques conſeils. « Depuis ſept ans entiers il aime en » ſilence, dit-il, la plus belle & la plus » accomplie des femmes ; mais quoiqu'il ait » le bonheur de vivre auprès d'elle, il n'a » point encore eu la hardieſſe de lui parler » de ſon amour. J'oſe implorer pour lui vos » lumieres. Que doit-il faire ? Aimer ailleurs, » ſi on ne veut point l'aimer, répondit la

» Dame; mais avant tout je lui conseille de
» parler, puisqu'il en a l'occasion. Amour
» favorise les cœurs hardis; qu'il ne craigne
» rien, je réponds que sa belle aura pitié de
» lui ». Guillaume alors soupira; & se jettant
aux genoux de la Châtelaine, « Ma douce
» Dame, reprit-il, le voici cet Écuyer
» malheureux, qui depuis sept ans meurt
» d'amour. Malgré tout ce qu'il a souffert
» jusqu'ici, il vous l'aurait laissé ignorer en-
» core, si votre bouche compatissante ne
» venait de l'encourager. Son mal est devenu
» incurable, il n'y a plus que vous sur la
» terre qui puissiez lui rendre la joie & la vie;
» & il attend, prosterné à vos pieds, que
» vous prononciez ou sa grace ou sa mort ».

La Châtelaine ne répondit à ce discours qu'avec le ton du ressentiment. Après avoir fait à l'Écuyer les plus vifs reproches, elle lui ordonna de sortir, en lui défendant de paraître devant elle jusqu'au retour de son mari, & le prévenant qu'elle aurait soin alors d'instruire l'époux de l'outrage qu'on avait voulu lui faire. Guillaume désespéré se releva. « O ma souveraine Dame & Maîtresse, re-

» prit-il, je vais vous obéir. Hélas ! j'eusse » préféré de mourir mille fois plutôt que de » vous déplaire ; mais puisque j'ai eu ce » malheur, je n'ai plus besoin de vivre. » Adieu. Dans peu de jours votre haine pour » moi sera satisfaite ». Il se retira aussi-tôt dans sa chambre, où il se mit au lit, résolu de se laisser mourir de faim. Le reste de la journée s'écoula dans les sanglots & les larmes. Le lendemain, le surlendemain, ce fut la même chose ; & pendant tout ce tems, il refusa absolument toute nourriture. Sa tête, affaiblie par le jeûne & par le chagrin, lui présentait successivement mille fantômes. Il croyait voir devant ses yeux l'objet de ses amours, il croyait la sentir à ses côtés : tout-à-coup il étendait les bras pour la saisir : mais ses bras ne serraient qu'une ombre, il se trouvait seul dans son lit ; & alors il se frappait la poitrine, & versait des torrens de larmes.

Cependant le Châtelain allait arriver. Il revenait avec un grand nombre de Chevaliers, ses amis, & quinze prisonniers qu'il avait faits au tournois. Déjà même avait paru

un Écuyer, envoyé par lui en avant pour annoncer ſon retour & ordonner des préparatifs. La Châtelaine en conſéquence s'était miſe en état de recevoir dignement ſon Seigneur. Néanmoins elle ne voulait pas qu'il s'apperçût de l'abſence de Guillaume; & par un ſentiment de compaſſion que les adieux touchans du Damoiſeau lui avaient inſpiré, elle monta chez lui dans le deſſein de le prévenir de cette arrivée, & de l'engager à ſe lever. Il avait le viſage tourné contre la muraille pour ne plus voir perſonne, & n'aſpirait plus qu'au moment de mourir. La Châtelaine s'approchant de lui, l'appella douçement deux fois par ſon nom. A cette voix chérie tout ſon corps treſſaille, il ſe retourne, & d'un ton défaillant remercie la Dame de lui procurer une fois encore, avant qu'il meure, le plaiſir de la voir. « Ce n'eſt point-là mon pro»jet, dit-elle. Ma façon de penſer eſt tou»jours la même; mais votre Maître va ren»trer; venez vous diſpoſer à le ſervir, & »dérobez-lui la connaiſſance d'une folie »dont ma bonté veut bien encore vous »épargner l'éclat. Madame, répondit l'E-

» cuyer, vous ſavez mon ſerment : c'en eſt
» fait; Monſeigneur ne recevra plus de ſer-
» vices de moi. Eh quoi! reprit la Châte-
» laine, vous voulez donc ajouter une ſe-
» conde faute à votre premiere, & me forcer
» de me venger, en révélant tout à mon
» époux? — Vengez-vous, Madame, ſi
» mes nouveaux malheurs peuvent vous plai-
» re; au moins vous ne jouirez pas long-
» tems de votre vengeance ». A ces mots
elle ſortit, affectant les apparences de la
colere; mais, au fond du cœur, attendrie
& touchée d'un amour ſi reſpectueux & ſi
tendre.

Bientôt rentra l'époux avec cette foule
de Nobleſſe guerriere qui l'accompagnait.
On ſe mit à table, & il fut ſurpris de ne
pas voir Guillaume le ſervir. Sur la réponſe
qu'on lui fit que le Damoiſeau était malade,
il ordonna qu'on en eût le plus grand ſoin;
mais quand on fut levé de table, & que
tout le monde ſortit de la ſalle pour aller ſe
promener dans les jardins, ſon épouſe l'ar-
rêta ». Sire, lui dit-elle, vous aimiez tant
» Guillaume, & vous ne ſongez ſeulement
pas

» pas à lui faire une visite. Vous avez raison, » répondit le Châtelain; allons-y ensemble ». Ils monterent chez le Damoiseau, & le Chevalier, en lui témoignant l'intérêt le plus tendre, lui fit sur son état diverses questions. « J'ai une goutte qui m'étouffe, dit le malade; & à sa violence je sens trop que je » ne puis en réchapper. Non, Sire, il vous » trompe, reprit la femme; ce n'est point-là » sa maladie. Çà, Guillaume, avant que je » parle, voulez-vous me promettre de manger? Vous êtes, ma Dame, répondit » l'Ecuyer, & voici mon Seigneur; je vous » dois à tous deux obéissance & respect; » mais pour manger je ne le puis. — Eh bien, » Sire, sachez qu'il n'est malade que du » jour où vous êtes parti; que l'instant d'a- » près il vint dans ma chambre... — Dans » votre chambre, interrompit l'époux! Eh! » pourquoi faire? — Pourquoi? Je vais vous » le dire... Guillaume, mangerez-vous? Ré- » pondez vîte, ou j'acheve, je vous le jure. » — Pardieu, Madame, finirez-vous bien- » tôt ce badinage? Que vous voulait-il

» enfin ? — Guillaume, prenez bien garde,
» c'eſt la derniere fois que je vous avertis :
» me promettez-vous de manger ? — Eh !
» Madame, reprit le malade, laiſſez-moi
» mourir en paix. Après les ſentimens que
» vous m'avez montrés, peu vous importe
» que je mange » ? La Châtelaine fut émue de ce diſcours. Son but, en faiſant ces menaces, n'était que de chercher à conſerver Guillaume malgré lui, ſans pourtant lui rien accorder. Elle changea tout-à-coup de deſſein, & dit à ſon mari : « Sire, apprenez,
» puiſqu'il me force à vous le dire, qu'il
» voulait avoir votre faucon ; qu'il eſt venu
» me le demander auſſi-tôt que vous fûtes
» parti, & que, ſur mon refus, il a pris
» tant de chagrin qu'il a juré de ſe laiſſer
» mourir. Quoi ! ce n'eſt que cela, s'écria le
» mari ? Il fallait le lui donner, Madame.
» J'aurais mille faucons, au lieu d'un, que
» je les livrerais tous pour ſauver mon cher
» Guillaume. — Cela ſuffit, Sire ; Guillaume,
» vous l'entendez ; levez-vous maintenant ;
» vous aurez le faucon ».

Il ne fallut pas le lui ordonner deux fois. Un moment après, il descendit dans la salle, où les deux époux lui firent apporter l'oiseau qu'il reçut avec reconnaissance.

il eût
Et puis si ot le lendemain
Le Faucon dont il avait faim.

Je veux, par cet exemple, apprendre aux jeunes gens amoureux, à savoir s'enhardir à propos. Qu'un mauvais succès ne les rebute point : tôt ou tard Amour couronne la constance. Au reste, s'il en est ici qui souffrent le même mal que Guillaume, je prie Dieu de leur envoyer la même consolation.

NOTE.

(*a*) Les vers qui dans l'original peignent la beauté de la Dame ont de la grace & de l'harmonie.

fleurette *au*
La florette qui naist el pré,
ni
Rose de mai, ne flor de lis
N'est tánt belle, ce m'est avis;
mieux *visage*
Et miex avenoit sur son vis

sur
Le vermeil ſor le blanc aſſis
sur
Que le ſinople ſor l'argent......
Et ſa bouche était vermeille
Que elle ſemblait paſſe-roſe.....
Nature qui fete l'avoit,
tout
Y ot miſe tot ſon ſens,
Tant qu'el en fu povre lonc-tems.



DE LA VIEILLE
QUI GRAISSA LA MAIN DU CHEVALIER.

EXTRAIT.

UNE Vieille avait deux vaches qui la faisaient subsister. Elles entrerent un jour dans les pâturages du Seigneur, & y furent saisies par son Prévôt. La bonne femme à l'instant courut au château supplier cet Officier de les lui rendre. Il fit entendre qu'il lui fallait de l'argent ; & celle-ci, qui n'avait rien à donner, s'en revint bien désolée. En chemin elle rencontra une de ses voisines qu'elle consulta sur son malheur. Il faut en passer par ce qu'il demande, lui dit l'autre, & vous résoudre à lui *graisser la patte* (*a*). La Vieille, qui était fort simple, n'y entendit pas finesse ; & prenant le conseil à la lettre, elle mit dans sa poche un vieux morceau de lard, & retourna au château. Le Seigneur se promenait devant sa porte, les mains derriere le dos. Elle s'avance doucement sur la pointe du pied, & lui frotte les mains avec son lard.

Il se retourne pour lui demander ce qu'elle fait : « Ah ! Monseigneur, s'écrie-t-elle en se » jettant à genoux, le Prévôt a saisi mes » deux vaches dans votre pré, & l'on m'a » dit que si je voulais les ravoir, il fallait » lui graisser la patte. Je venais pour cela ; » mais comme je vous ai vu à la porte, & » que vous êtes son maître, j'ai imaginé que » vous méritiez bien mieux qu'on graissât » la vôtre ». Le Seigneur rit beaucoup de la naïveté de la Vieille ; il lui fit rendre ses vaches, & lui donna même, pour les nourrir, le pré dans lequel elles avaient été saisies.

Chacun à prendre s'abandonne ;
Pauvre *si*
Povre n'a droit, se il ne donne.

Se trouve dans le Democritus ridens, *p.* 173.

*Dans l'*Enfant sans Souci, *p.* 258.

Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Domenichi, *p.* 284.

NOTE.

(*a*) Ceci prouve que cette façon de parler subsistait déjà. Quant à la coutume, qui lui a donné naissance, on conviendra qu'il n'est pas aussi aisé d'en fixer l'époque.

LA VEUVE.

Par Gautier Le Long.

Messieurs, je veux vous parler d'une grande bataille dans laquelle tout le monde ſuccombe à ſon tour. Savez-vous comment on arrange ceux qui ſont abattus ? On les étend tout de leur long ſur un brancard, le ventre en haut, & on les porte ainſi à l'Egliſe. L'épouſe ſuit, accompagnée de ſes parens & amis qui lui tiennent les mains pour l'empêcher de ſe déchirer le viſage. « Mon » bon Dieu ! ayez pitié de moi, s'écrie-t-elle; » mon Dieu, faites-moi la grace de ne point » revenir par ce chemin-ci ; que je reſte » avec celui auquel j'ai donné ma foi. Sans » lui que m'importe de vivre ». En entrant dans l'Egliſe, ſes ſanglots & ſes cris redoublent. Les Prêtres, qui ne ſont-là que pour gagner leur argent, chantent pendant ce tems, ſans faire à elle la moindre attention. Mais c'eſt quand le ſervice eſt fini & que le corps va être livré aux vers, qu'il faut la

retenir, pour l'empêcher de se précipiter aussi dans la fosse. Qui la verrait alors se désespérer, s'enfoncer les poings dans les yeux (qu'elle a soin de fermer cependant), croirait qu'elle va expirer de douleur. Ce n'est qu'en l'arrachant de force à ce triste spectacle, qu'on peut la ramener chez elle. A peine y est-elle arrivée, son premier soin est de se pâmer. On lui fait avaler de l'eau, on s'empresse à la secourir; mais elle ne reprend ses sens que pour commencer de nouvelles complaintes. « Cher Sire, où êtes-vous? Quoi! » doux ami, vous m'avez abandonnée! je » ne vous verrai plus »! & pleurs aussi-tôt de couler de plus belle, & Commeres d'accourir. « Belle amie, à quoi bon tout ce » chagrin qui ne guérit de rien? Votre mari » est mort: eh bien, puisqu'en pleurant vous » ne le ressusciterez pas, il faut l'oublier, » & songer à trouver quelque galant-hom- » me qui le remplace, & qui dans votre » profession vous soulage. — Moi, mon » Jesus! moi, me remarier! Ah! que le jour » où j'en aurai seulement la pensée, la terre » m'engloutisse! »

N'allez pas vous imaginer cependant que la pauvrette en mourra. Non, Messieurs, dès le lendemain le miroir est consulté. Bientôt, sous prëtexte de propreté, on emploie quelque parure. Puis vient le blanc, puis les robbes nouvelles. Enfin, pareille à un autour, qui après la mue s'élance & s'ébat dans les airs (*a*), la Dame, galamment parée, va se montrer de rue en rue, saluant avec un souris gracieux, & la premiere, ceux qu'elle voit passer. Y a-t-il une nôce, une assemblée dans la ville ? Elle s'y trouve; non qu'elle vienne là pour manger & pour boire : un autre motif l'y conduit. « Ce beau garçon me » plairait fort, se dit-elle à soi-même; mais il » ne voudrait pas de moi. Pour celui-ci il est » trop laid. Cet autre est trop vieux, il ne » me convient pas ». Là-dessus se font dans sa tête mille arrangemens qui l'occupent toute la nuit; & le lendemain en conséquence elle imagine quelque parure nouvelle. Ce n'est plus cette femme paresseuse, aigre, acariâtre & insupportable : elle est devenue gaie, active & *plus douce que canelle*. Cependant ses enfans l'embarrassent; elle sent très-bien qu'ils

écarteront les épouſeurs, & prie tous les jours Dieu en ſecret qu'il l'en délivre. Mais elle a beau faire brûler des cierges, aucun des marmots ne veut crever. Alors, comme la poule qui chaſſe ſes pouſſins quand elle a envie de retourner au coq, elle les prend en haine, les gronde à tout propos, les maltraite, & mille fois le jour maudit l'inſtant où elle les a conçus.

Du reſte, ſi elle cauſe avec vous, elle va ſe dire fort à ſon aiſe. Il lui eſt dû telle ſomme par Tibert : ce matin encore Martin lui a fait un rembourſement. Rencontre-t-elle quelque Commere bien indiſcrette, bien bavarde ? oh ! c'eſt alors qu'elle eſt curieuſe à entendre. « Que je ſuis enchantée de vous
» rencontrer, belle amie ! En vérité je me
» faiſais des reproches d'avoir été ſi long-
» tems ſans vous voir, & je me propoſais
» d'aller paſſer quelque après-dînée avec vous ;
» car je vous ai toujours aimée, vous le ſavez,
» & ma mere me l'a recommandé en mourant.
» Mais j'ai eu tant de chagrin depuis que j'ai
» perdu le défunt ! Ah ! Commere, j'ai fait-là
» une grande perte. Joyaux, ajuſtemens, il ne

» me refusait rien de ce que je lui deman-
» dais. Il est vrai que le pauvre cher hom-
» me . . . . vous entendez, Commere. Aussi
» voilà ce que c'est que d'épouser des vieux.
» J'étais si jeune quand on me l'a donné.
» A propos de cela je veux vous faire une
» confidence. J'ai été chez le devin ces jours
» derniers, & il m'a dit que j'épouserais un
» beau garçon, jeune & aimable. Il y a bien
» un bon parti que m'a proposé Jaques
» mon cousin; c'est un Bourgeois de Tour-
» nai fort à son aise; mais il a passé la cin-
» quantaine, & par S. Léonard je ne veux
» plus entendre parler de vieux. On veut me
» donner aussi Baudoin, le fils de Gobert.
» Vous le connaissez; dites-moi, le parti
» est-il avantageux? Car on voit l'écorce de
» l'arbre, mais on ne voit pas ce qui est
» dessous. Moi, j'ai hérité de bons meubles;
» mes armoires sont pleines de linge; j'ai
» deux tasses d'argent, dont l'une, avec
» rebord en or, que Messire aimait beau-
» coup. Il m'a laissé aussi sa maison. Je ne
» vous dis pas cela pour me vanter, Com-
» mere; mais si vous entendez parler de

» quelque garçon ſage & raiſonnable, ne
» m'oubliez pas, je vous prie. On m'a conté
» avant-hier que le fils de Meſſire Godefroi
» a fait la mine quand on lui a montré Iſa-
» belle ſa future. Comme il eſt votre voi-
» ſin, il viendra ſûrement vous conter ſes
» doléances. Ecoutez, Commere; gliſſez-lui
» un mot ſur mon compte. Je m'en rap-
» porte à vous pour conduire cette affaire;
» & ſi elle réuſſit, vous n'aurez pas lieu de
» vous en repentir, je vous en donne ma
» parole. A çà, venez goûter chez moi Di-
» manche, je prierai la voiſine Guillaume,
» & nous raiſonnerons là-deſſus tout à notre
» aiſe ».

Ce long diſcours n'eſt pas encore fini que la Commere grille déjà d'aller de porte en porte le publier. Pour l'autre elle a beau faire, beau tendre ſes filets; aucun oiſeau ne s'y prend. Enfin cependant elle attrappe un gros malôtru qui n'a rien, mais que dans ſon ame elle deſtine à réparer les torts du défunt. Le pauvre ſire n'eſt pas long tems ſans reconnaître qu'il a été dupe. Malheureux, s'écrie-t-il, celui que le diable tente,

& qu'il force à prendre vieille femme avec des enfans ! La Dame, choquée, prétend que c'est elle qu'on doit plaindre d'avoir épousé un gredin tout nu, pour lequel elle a refusé Baudoin, Godefroi, Favin, Guillebert & Jean, qui avaient tous de bonnes rentes. Elle lui reproche sa misere, ses parens, & ses sœurs qu'elle dit être des catins. Le Prud'homme perd patience, il la rosse avec un bâton ; elle se sauve sans coiffe & sans aumusse, & pour l'épouvanter se met au lit, en se plaignant beaucoup. Vient un médecin: il faut des remedes, des emplâtres. Enfin l'imbécile est obligé de demander pardon, & on le lui fait mériter par plus d'une sorte de complaisance.

NOTE.

(a) Ausi com un ostoirs muiers
Qui se va par l'air enbatant,
Se va la Dame déportant.....

La Fontaine, qu'on soupçonnerait presque d'avoir composé sa jolie fable de la *Jeune Veuve* d'après notre Fabliau, emploie ici une autre image.

Toute la bande des Amours
Revient au Colombier.

☞ DE LA BONNE FEMME.

Alias

* DE LA DAME.........

EXTRAIT.

Une femme, en Flandres, aſſiſtait aux obſeques de ſon mari, & ſanglottait à faire pitié. Quand le corps eut été inhumé, les parens voulurent la ramener chez elle, & même ils employerent une eſpece de violence; mais elle fit de tels cris, & ſe débattit ſi violemment, qu'on prit le parti de la laiſſer, comptant bien qu'elle ne tarderait pas à revenir d'elle-même. Un inſtant après, paſſe par-là un Chevalier, qui, voyant la malheureuſe ſe tordre les bras & ſe frapper la poitrine, ne peut s'empêcher d'être attendri. L'Ecuyer, dont il eſt accompagné, ſe moque de ces ſimagrées au contraire, & veut gager qu'avant une demi-heure il viendra à bout de conſoler la veuve. Son pari eſt accepté. Il s'avance vers elle, lui ſouhaite un ſort

plus heureux, la plaint, l'interroge ſur ſes malheurs, & ſoupire auſſi à ſon tour. Elle lui demande quel eſt le ſujet de ſes chagrins. « J'avais une femme accomplie, dit-il : je » l'ai perdue, & c'eſt moi-même qui lui ai » donné la mort. — La mort, grand Dieu! » Eh! comment donc, Sire? — Hélas! elle » était ſi jolie, & moi j'étais ſi amoureux... » Enfin, que vous dirai-je? elle a péri ».

Il n'eſt pas beſoin après cela d'en dire davantage. On devine aiſément que la Veuve demande à mourir auſſi, & que l'Écuyer gagne ſa gageure.

Dans les Facetiæ Friſchlini, add. ph. Hermotimi, *p.* 333, *une femme d'Harderwick ſe déſole de même pour un fils qu'elle vient de perdre. L'époux, qui arrive d'un voyage, & qui ſurvient dans ce moment, lui demande ce qu'elle a. Il propoſe de réparer le malheur. Elle y conſent, & eſſuie ſes yeux.*

Dans l'Épigramme latine de la Monnaie, intitulée Titus & Robina, *un mari & ſa femme, étant à la promenade, arrivent dans un endroit où ils entendent un payſan ſe déſeſpérer. Interrogé par eux, le Manant s'accuſe d'avoir fait mourir ſa femme, comme l'Écuyer du Fabliau. Mais ce payſan était apoſté par l'époux, & l'époux avait ſes raiſons pour agir ainſi.*

La Cruche caſſée *de la Fontaine a auſſi quelque reſſemblance avec notre Fabliau.*

Par Jean de Boves.

LA VACHE DU CURÉ.

JAI oui conter l'aventure d'un Villain qui, une fête de Notre-Dame, était allé avec sa femme à l'Eglise. Avant de commencer l'office, le Curé, nommé Dom Constant, fit un Prône dans lequel il exhorta beaucoup à la charité; avançant, entr'autres choses, qu'il faisait bon donner pour Dieu, parce qu'il se piquait de reconnaissance & rendait au double. Ce raisonnement frappa le Villain. « Sœur, dit-il à sa femme quand on fut sorti » de l'Eglise, as-tu bien réfléchi à ce que » vient de dire notre Prêtre? Puisque Dieu » paie de si bons intérêts, je suis d'avis de » donner, pour l'amour de lui, Blerain » notre vache : aussi bien ne rend-elle pas » grand lait. Qu'en penses-tu? Si c'est pour » avoir mieux, répondit la femme, tu feras » bien ». En conséquence le Villageois alla délier Blerain, & la conduisit chez le Curé, qu'il pria, les mains jointes, de l'accepter.

« C'est

« C'eſt la ſeule que j'aie, dit-il : je vous » l'offre au nom de Dieu » ; & en même tems il lui mit en main le lien de l'animal. Conſtant loua beaucoup l'action de ſon Paroiſſien, & il ſouhaita que ſon Prône eût opéré également ſur le cœur des autres. Quand le Villain fut parti, le Paſteur ordonna à ſon Clerc de mener au courtil la nouvelle vache, & de la lier par les cornes avec Brunain la ſienne, afin qu'elles puſſent s'accoutumer enſemble. Le Clerc obéit & s'en revint. Brunain continua paiſiblement de paître ; mais la nouvelle venue, que cette aſſociation apparemment, ou le lieu peut-être, effarouchaient, ſe mit à tirer de côté pour s'enfuir. A force de ſecouſſes, elle entraîna l'autre hors du courtil ; & de pré en pré, de cheneviere en cheneviere, toujours tirant, elle la mena ainſi juſqu'à la porte de ſon étable. Le Villain, qui les vit arriver, appella ſa femme pour voir ce miracle. Ils ſe féliciterent alors d'avoir donné leur vache à Dieu, & trouverent que le Curé avait eu raiſon de dire qu'il rendait au double. Néanmoins comme leur étable était trop petite

pour deux bêtes, ils résolurent de se défaire, sans plus attendre, de la nouvelle ; & le Villain alla la vendre tout aussi-tôt.

Dans le Passa-Tempo de Curiosi, *p.* 174, *un voleur a derobé une ceinture à laquelle était attachée une bourse. Dans son chemin il trouve à voler une vache ; & pour l'emmener commodément, il la lie par les cornes avec la ceinture. Mais la vache s'échappe, & elle revient chez son maître avec la ceinture & la bourse.*



* DU JEUNE HOMME AUX DOUZE FEMMES.

Alias

DE L'ÉCUYER

QUI VOULAIT ÉPOUSER DOUZE FEMMES.

J'avais quatre versions de ce Conte ; j'en ai trouvé une cinquieme dans les Poésies manuscrites d'Eustache Deschamps, Auteur du XIVe siecle, que j'ai déjà eu occasion de citer plusieurs fois ; & celle-ci m'ayant paru avoir quelques détails assez agréables, je l'ai fondue dans la traduction avec les autres.

UNE veille de Noël, tems où les Grands tiennent Cour pléniere, il y avait dans le Palais d'un haut Baron plusieurs feux allumés. Le plus fort dit aux autres, laissez-moi sortir, je veux aller brûler la mer ; & il partit. Parvenu au rivage, il s'écria : mer, défends-toi, je vais te brûler. A ces paroles, il s'élança dans les flots ; mais savez-vous ce qui lui arriva ? dans l'instant il fut éteint.

J'ai connu un jeune homme qui était le plus mauvais garnement que jamais on ait vu. Il battait tout le monde, enfonçait les portes des filles, & déchirait leurs cottes; enfin il n'y avait perfonne qui ne s'en plaignît ; & tous les jours c'était quelque plainte nouvelle, portée au pere. Remontrances, menaces, châtimens, la prifon même, le bon homme employa tout pour le corriger. Rien n'y fit. On prit le parti de l'envoyer à la guerre. Il courut maint pays, fe trouva à maintes batailles, il eut beaucoup de mifere & de peine, voyagea fur mer; mais il revint fans être changé. Sa tête, après toutes ces épreuves, fe trouva encore auffi verte, & fon caractere tout auffi bouillant & auffi impétueux qu'auparavant. Le pere défolé ne favait plus qu'imaginer. Il confulta fes amis. « Mariez-le, lui dit quelqu'un; & je vous ga- » rantis qu'avant un an nous le verrons fi matté, » que vous ferez tranquille fur fon compte ». Le vieillard réfolut de mettre le remede en ufage; & il prévint fon fils du deffein où il était de lui donner une femme. « Je le » veux bien, répondit le garnement, mais à

» condition qu'avec celle-là vous m'en don-
» nerez onze autres. Autrement je vous dé-
» clare que je n'en veux point ».

En vain le pere répond à ces fanfaronnades par les raisons qu'on peut imaginer ; l'autre persiste dans sa demande, & se prétend même fort modeste de n'exiger que douze femmes. Cependant sur les représentations de la famille qui l'engage à essayer d'une, & sur la promesse qu'on lui fait d'augmenter le nombre s'il trouve dans la suite avoir sujet de se plaindre, il se marie. Celle qu'avait choisie le pere était une Demoiselle jeune, éveillée & fringante, qu'on eut soin d'instruire des propos avantageux de son prétendu. Dans son ame elle s'était bien promis de le mettre à la raison, & elle tint parole. En moins de quinze jours, dit le Poëte, ce bélier fougueux & indompté devint auprès d'elle un mouton triste & paisible. Vous eussiez cru, ajoute-t-il, voir un bœuf fatigué revenir le soir de la charrue. Alarmée en apparence de son air froid & rêveur, la Dame lui demandait de tems en tems si elle commençait à lui déplaire, & si déjà il ne l'aimait plus, ou s'il aimait ailleurs. Nécessairement il fallait bien alors rassurer la pauvrette sur ses craintes, & mon homme n'en devenait pas plus gai. Bref, ses yeux se creuserent, son visage s'allongea, il devint pâle comme quelqu'un qui sort d'une maladie; mais aussi plus de batteries, plus de querelles : on n'entendait pas plus parler de lui que de la fille la plus sage.

Or il arriva ſur ces entrefaites que l'on ſe plaignit beaucoup, dans le pays, des ravages que faiſait un Loup. Les Bourgeois, pour l'exterminer, indiquerent une battue générale; & de tous côtés on accourut, qui avec des chiens, qui avec des arcs, des haches, des bâtons & des lances. L'animal deſtructeur fut pris enfin dans des toiles, amené en triomphe à la ville, & promené dans les rues. Vous euſſiez ri de voir alors les femmes & les enfans venir, les uns après les autres, ſoulager leur petite colere en lui jettant des pierres, du mortier ou de la boue. Mais quand il fut queſtion de le faire mourir, les avis ſe partagerent. Les uns voulaient l'écorcher tout vif, les autres le laiſſer périr de faim; ceux-ci le brûler, ceux-là lui crever les yeux; c'était à qui inventerait le ſupplice le plus extraordinaire. Quelqu'un propoſa de conſulter le nouveau marié, comme un homme qui, ayant voyagé beaucoup, pouvait fournir un bon conſeil. Celui-ci s'en défendit d'abord; mais preſſé par les Bourgeois, & obligé de donner ſon opinion: « mes amis, dit-il, vous voulez

» bien vîte expédier votre prisonnier, n'est-
» ce pas ? Oui, lui répondit-on. — Eh
» bien ! donnez-lui une femme ; je ne sais
» rien de plus sûr ».

Se trouve dans les Facetiæ Frischlini, *p.* 168.

Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 246.

Dans les Divertissemens curieux de ce temps, *p.* 51 & 215.

Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Domenichi, *p.* 294.

Dans les Historiettes ou Nouvelles en vers, par M. Imbert, *p.* 35.



* DE LA FEMME QUI SERVAIT CENT CHEVALIERS.

Ce Fabliau est très-plaisant & assez bien conté ; mais je ne puis en donner qu'un extrait fort court.

CENT Chevaliers sont assiégés par les Sarrasins dans un château fort, situé sur le bord de la mer. Il n'y avait dans la forteresse, pour servir la troupe, que deux femmes ; & pendant quelque tems elles suffisent à tout. Néanmoins cette communauté de services cause une dissention entre les assiégés. Le plus sage propose un expédient, c'est de partager la troupe en deux bandes de cinquante hommes, d'assigner une femme pour le service de chaque bande, & de régler qu'elle ne sera tenue à rien vis-à-vis des Chevaliers de l'autre. La loi est adoptée ; mais bientôt on y contrevient, & l'une des femmes même, jalouse de voir sa compagne plus aimée, plus fêtée qu'elle, la fait tuer.

Les Guerriers s'aſſemblent pour la juger. Elle convient de ſon crime ; mais ſi l'on veut lui faire grace, elle propoſe de ſuppléer la défunte, & de faire ſeule le ſervice du château, de maniere que perſonne ne ſe plaindra. Le mal était fait, il n'y avait plus de remede, on accepta ſa propoſition ; & ſon activité reconnaiſſante fut telle, que pendant tout le tems du ſiege il n'y eut pas une ſeule plainte.



☞ L'EXCOMMUNICATION DU RIBAUD.

Cette piece, qui a pour but de tourner en dérision les anathêmes eccléſiaſtiques, eſt extrêmement licentieuſe. On en peut juger par ſon début :

J'excommeni tous les jaloux
Que leurs femmes ne font point Coux.

J'ai cru pouvoir conſerver ce qui ſuit.

J'EXCOMMUNIE le pauvre orgueilleux, la vieille qui ſe mire, le Villain qui devient Chevalier, le jeune homme qui ſe fait moine, l'homme riche qui mange ſeul.

J'excommunie, après mûr examen, femme pauvre qui ne file pas, Chevalier qui hait la guerre, vieillard qui rit ſans dents, gentil-femme qui empêche ouvriere de gagner ſa vie, Damoiſeau qui fait retourner ſon manteau, jeune Ecuyer qui fuit les Tournois, & tout homme qui mépriſe ſon métier.

J'excommunie Chevalier qui rejette amour de pucelle, mari qui a jeune femme & qui l'enferme, Meunier qui ne ſait point prendre à la trémie, ivrogne qui répand du vin ou qui arrache la vigne, Gentilhomme qui fer-

me sa porte aux Ménétriers, quand ils viennent chez lui chanter Roger, Olivier & Rolland.

J'excommunie Usurier qui hait l'argent, Marchand qui prend maille pour denier, Joueur qui ne laisse pas au Trémerel cotte & manteau, Jongleur qui ne ment point, Moine qui n'aime pas la table ; Plaideur qui n'est pas prêt à faire un faux serment.

J'excommunie, & ce n'est point un jeu, femme qui pleure quand joli homme la tire à soi, homme las quand il ne veut pas se reposer.

J'excommunie toute None qui sort de son couvent; car après cela ce sont des fantaisies à ne jamais finir.

J'excommunie grand mangeur qui n'a point de rentes, Ménétrier qui refuse un présent.

J'excommunie, & celui qui hait les Conteurs, & celui qui boit de l'eau quand il a du vin, & celui qui fit les dés auteurs de ma ruine, & tout Moine qui enleve la mie d'un Chevalier.

J'excommunie enfin tous ceux qui trompent & qui volent d'une maniere ou d'autre ;

excepté les catins & leurs amis. Pour ceux-là que Dieu les maintienne en paix, & que toute leur vie ils portent chapel de roses & de fleurs.

Il y a dans les Poésies des Troubadours une piece du Moine de Montaudon, qui ressemble à celle-ci. Il y dit de même les choses qu'il aime, ainsi que celles qu'il n'aime pas, & les deux Auteurs se rencontrent quelquefois.



☞ * ÉTULA.

Alias

DES DEUX FRERES PAUVRES.

LES Conteurs jadis s'occupaient d'amuser & d'instruire, & ce talent honorable leur était en même tems utile. Chevaux, habits, deniers, fourures de gris & de vair, on leur offrait tout, ils n'avaient qu'à prendre : aussi honneur & prouesse, courtoisie & valeur étaient-ils bien autres alors qu'ils ne sont aujourd'hui. Suez, travaillez bien pour imaginer un joli Conte & inventer du nouveau; après toutes vos peines, vous ne trouverez personne qui vous écoute, ou vous resterez sans récompense. Libéralité est morte. Plus de présens; dès-lors plus de Fabliers. Or qu'en est-il arrivé? c'est qu'on ne rit plus.

Deux freres étaient restés orphelins d'assez bonne heure; mais ils avaient en outre une terrible maladie, c'était la pauvreté. Pour moi je n'en connais point d'aussi difficile à guérir

& qui tienne aussi long-tems. Pendant plusieurs années les deux freres eurent à souffrir ce qui l'accompagne ordinairement, le froid, la soif & la faim. Leur misere enfin devint si pressante, que, manquant même de pain, il leur fallut songer aux expédiens.

Près d'eux habitait un homme riche, ayant des choux dans son courtil & des moutons dans son étable. Nécessité qui force maint homme au crime, leur inspira le dessein de le voler. Ils partirent donc à l'entrée de la nuit avec chacun un sac, & allerent, l'un forcer la serrure de l'étable pour enlever un mouton, l'autre dans le jardin couper des choux. On n'était pas encore couché chez le Bourgeois. Il entendit du bruit. « Il y a là quelque chose, dit-il à son » fils; vas voir ce que c'est, & appelle le » chien. Est-ce qu'il ne serait pas dans la » cour »? L'enfant sortit, & se mit à crier, *Etula*; c'était le nom du chien. Le voleur, qui crochetait la porte, crut que son frere l'appellait, & répondit, oui me voilà! mais, de l'autre côté, l'enfant s'imaginant avoir entendu le chien parler, rentra dans la maison

tout effrayé... « Sire, Sire ! — Eh bien ! » quoi ? Qu'eſt-ce qu'il y a ? — Ah ! Sire, » le chien qui parle ! — Le chien qui parle ! » — Oui vraiment, c'eſt bien ſûr, je l'ai » entendu ; &, ſi vous ne me croyez pas, » venez-y vous-même ». Le pere alla voir. Il appella de même le chien par ſon nom ; & le voleur, toujours perſuadé que c'était ſon frere, qui avait beſoin de lui apparemment pour l'aider à charger, répondit : un moment ; j'ai bientôt fait, j'y vais.

Si le Prud'homme fut effrayé à ſon tour, je vous le laiſſe à penſer. Il ſoupçonna dans tout ceci de la ſorcellerie, & envoya auſſitôt ſon fils chez le Curé, le prier de venir avec ſon étole & de l'eau bénite. Le Prêtre vêtit à la hâte ſon ſurplis, & ſuivit l'enfant. Pour arriver plus vîte, ils prirent par le courtil où était le coupeur de choux. Celui-ci entendant marcher, & croyant que ſon frere revenait le prendre, lui cria : « As-tu » trouvé ? Oui, répondit l'enfant qui s'imagina parler à ſon pere. Eh bien, amene, » reprit l'autre ; j'ai un bon couteau, nous » le tuerons tout de ſuite, de peur qu'il

» ne crie ». A ces paroles jugez de l'effroi du Curé. Il se crut trahi; il jetta par terre son eau bénite & se sauva (*a*), abandonnant même son surplis qu'en fuyant il accrocha par hazard à un buisson. L'homme aux choux, qui dans l'obscurité apperçut quelque chose de blanc, vint voir ce que c'était, & trouva le surplis dont il s'empara. Il y avait long-tems qu'il avait rempli son sac, & qu'il n'attendait plus que son frere pour partir. Celui-ci vint enfin le rejoindre avec un mouton, & ils retournerent chez eux, où l'aventure du surplis les divertit fort. Depuis plusieurs mois il ne leur était pas arrivé de rire; mais ce jour-là ils s'en dédommagerent bien.

NOTE.

(a) *Dans d'Ouville & dans plusieurs autres Conteurs, se trouve l'Histoire de deux Cordeliers qui logeant chez un Boucher, l'entendent la nuit dire à sa femme qu'il veut tuer le plus gras des deux. Il parlait de deux cochons qu'il avait. Mais les Moines croyant que ce discours les regardait, se jettent en bas de la fenêtre & se sauvent.*

FRERE

FRERE DÉNISE CORDELIER.

Par Rutebeuf.

L'*HABIT ne fait pas l'Hermite.* En vain vous habitez un couvent, en vain vous êtes couvert d'un drap grossier ; si votre vie n'est pas conforme à la régularité de vos habits, votre cellule & votre froc, je méprise tout cela. Combien cependant en est-il qui nous en imposent par cet extérieur apparent de la vertu ; semblables à ces arbres que le printemps voit couverts de fleurs, & sur lesquels l'automne ne trouve aucun fruit. Un proverbe nous dit que *tout ce qu'on voit luire n'est pas or :* je veux, avant de mourir, vous le prouver, par l'histoire de la plus belle & de la plus intéressante créature qu'on pût trouver dans toute la France & l'Angleterre. Voici ce qui lui arriva.

Extrait de la suite du Fabliau.

LA Demoiselle, fille d'un Chevalier, &

nommée Denise, avait pour mere une femme respectable, avec laquelle, depuis la mort de son pere, elle vivait chrétiennement. Tous les Franciscains qui passaient par le château y étaient bien reçus. L'un d'eux, nommé frere Simon, Custode de son couvent, devient dans une de ses passades amoureux de la jeune Denise. Elle voulait se faire Religieuse, & prie le Custode de solliciter pour elle auprès de sa mere cette permission. L'hypocrite Moine, qui forme sur cette déclaration le projet de l'enlever, persuade à la Pucelle que, si elle veut pratiquer comme lui la regle de S. François, elle sera sainte après sa mort. Simple & sans expérience, la vertueuse Denise le supplie de lui procurer ce bonheur. Il feint de la recevoir dans l'Ordre; & en lui ordonnant surtout ceci le silence le plus profond, il lui dit de se rendre à trois jours de là, sous des habits d'homme, dans un certain endroit où il promet de venir la prendre, pour la conduire au couvent. Elle se procure des houseaux *avec une robbe d'homme ouverte par-devant*; &, après avoir coupé

ſes beaux cheveux blonds, s'échappe ainſi de la plus tendre des meres qu'elle allait innocemment accabler de douleur. Simon l'attendait au rendez-vous. Il l'emmene dans ſon monaſtere où il lui fait prendre l'habit, ſous le nom de frere Deniſe. Les petits Moines ſe ſentaient beaucoup d'inclination pour le nouveau Novice. Le Cuſtode y met bon ordre; lui ſeul ſe charge de l'inſtruire, il ne la perd pas de vue, & en route ne prend jamais d'autre compagnon.

Un jour, dans leurs voyages, tous deux viennent loger chez un Chevalier. L'épouſe, femme honnête, ſage & ſenſée, eſt frappée de la beauté du jeune frere. Elle l'examine attentivement, & croit s'appercevoir que ce n'était point un homme. Après le repas, elle dit tout bas à ſon mari d'emmener dehors le Cuſtode; & ſous prétexte de vouloir ſe confeſſer fait reſter le compagnon. Frere Simon alarmé n'y veut pas conſentir. Il allegue que Deniſe n'eſt point Prêtre; il s'offre à écouter la confeſſion de la Dame; mais celle-ci prenant la Demoiſelle par la main, la conduit dans ſa chambre & ferme la porte.

Bientôt elle ſait toute l'aventure. Alors elle appelle le Cuſtode qu'elle accable de reproches. Il ſe proſterne à ſes genoux pour demander grace. Le mari qui veut éviter l'éclat, lui pardonne, à condition qu'il donnera 400 livres, qui ſerviront à marier la Demoiſelle (*a*). Trop heureux d'en être quitte à ce prix, le ſéducteur engage ſa parole de les apporter le lendemain, & part pour les aller chercher. La Dame, en attendant, fait changer d'habits à Deniſe, & mande la mere à qui elle perſuade que ſa fille s'était enfermée aux Filles-Dieu, d'où elle vient de la retirer. L'aventure ainſi reſta ſecrette. L'argent du Moine arriva, & la Demoiſelle fut mariée à un Chevalier, du nombre de ceux qui autrefois en avaient fait la demande.

Dans les Contes de la Reine de Navarre, *Nov.* 31ᵉ, *un Cordelier, confeſſeur d'un Gentil-homme, vient chez celui-ci dans un moment où il le ſait abſent. Il égorge le peu de domeſtiques qui étaient au château, fait prendre un habit de Cordelier à la femme, dont il était amoureux, & la force de le ſuivre dans ſon Couvent. En route malheureuſement il eſt rencontré par le mari. Arrêté & livré à la Juſtice, il avoue que ce*

n'est pas le seul crime de cette espece qu'il ait commis. Il périt sur l'échaffaud, & le Monastere est réduit en cendres.

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p. 57, trois Dames de Troies, qui ont une intrigue avec des Cordeliers, se font faire un habit de Moine, sous lequel elles entrent, quand elles veulent, dans le Couvent. Une d'elles est surprise en chemin par son mari, & forcée de lui avouer tout. Il avertit les deux autres offensés. On prie à dîner les trois favoris, & en présence des femmes on se venge d'eux à grands coups de bâton.*

Je ne fais pas l'analyse des Cordeliers de Catalogne, *par La Fontaine, parce que tout le monde les connaît.*

Dans Mad. de Villedieu, un Frere Quêteur vient à bout de brouiller un ménage, & de profiter de la vengeance de la femme. Elle laisse une lettre où elle avertit qu'elle va se nayer. On trouve effectivement ses habits sur le bord de l'eau, mais elle en avait pris un du Moine, & l'avait suivi dans son Couvent. Bientôt les autres Freres dépistent la proie de leur camarade; & quoiqu'il consente à la partager, le secret transpire. Alors le Quêteur va trouver le mari, auquel il fait accroire que par miracle sa femme doit ressusciter. Il le conduit à la riviere, où l'épouse s'était rendue, & où on la voit tout-à-coup sortir de l'eau.

*Dans l'*Apologie pour Hérodote, *c'est une jeune*

fille de quinze ans, réduite à demander l'aumône, que le Cordelier emmene avec lui, & dont il fait son compagnon.

Cette aventure du Fabliau, si l'on en croit un de nos Historiens[1], *n'a pas toujours été un Conte. En* 1577, *dit-il*, fut prise & découverte dans le Couvent des Cordeliers de Paris une G.... fort belle, desguisée & habillée en homme, qui se faisait appeller Antoine. Elle servoit entre les autres, Frere Jacques Berson.... & par dévotion avoit servy bien dix ans les beaux Peres, sans avoir jamais esté intéressée en son honneur. *L'Auteur ajoute que cette créature fut mise en prison & condamnée au fouet.*

[1] *Jour. de Paris sous Henri III, t. 1, p. 22.*

NOTE.

(*a*) Saint Louis ne donnait pour dot à ses filles que 10,000 livres (3703 marcs d'argent;) & cette dot devint celle des filles de France. Quand il maria Philippe, son fils aîné, à Isabelle, fille du Roi d'Arragon, il n'assigna d'autre douaire à la Princesse qu'une rente de 1500 livres qui devait être portée à 6000 lorsqu'elle deviendrait Reine. Clément IV, Pape en 1265, & né Français, mariant deux filles qu'il avait eues avant d'entrer dans les Ordres, leur donna trente livres tournois.



* LA BOURSE PLEINE DE SENS.

Par Jean le Gallois, d'Aubepierre.

FAUCHET en a donné l'extrait.

DANS la terre du Comte de Nevers vivait, à ce que nous dit Jean le Gallois, un gros marchand, nommé Renier, homme fort intelligent dans son commerce, & surtout en ce qui concernait les foires. Il demeurait à Décise. C'est une ville située dans une île, au milieu de la Loire; je n'en connais point dont la situation soit plus riante. La femme du Bourgeois, appellée Phélise, était fille d'un Chevalier; mais quoiqu'elle aimât tendrement son mari, & qu'elle fût la plus belle personne que l'on connût dans le canton, Renier ne s'en était pas moins amouraché d'une coquine, pour laquelle il n'épargnait aucune dépense, & qui dans son cœur ne cherchait qu'à le tromper. Une pareille intrigue ne fut pas long-tems inconnue à Phélise. Aux allées & aux venues de son mari, à ses fréquentes absences, elle soup-

çonna la vérité, & ne put s'empêcher de lui en témoigner sa douleur. Non-seulement il nia le fait, mais il témoigna encore beaucoup d'humeur à sa femme ; de sorte que celle ci, le voyant continuer son même train de vie, prit le parti de se taire & de fermer les yeux.

Peu de tems après, Renier se proposa d'aller à la foire de Troies (*a*). Au moment de monter à cheval & de faire partir ses charrettes, il vint prendre congé de sa femme. « Que voulez-vous que je vous rap-
» porte de la foire, lui dit-il ? guimpe,
» bourse, bagues, agraffes, ceinture en or,
» demandez tout ce qui vous fera plaisir ;
» pourvu que je puisse le trouver, vous
» êtes sûre de l'avoir. Je suis très-sensible à
» votre attention, répondit-elle ; mais puis-
» que vous me laissez le choix de ce que
» je veux, je vous prierai de me rapporter
» seulement du sens plein une bourse d'un
» denier ». L'époux en donna sa parole, sans faire trop de réflexion à ce qu'il promettait ; & il partit.

Arrivé à Troies, il vendit ses marchan-

dises, & acheta celles qu'il lui fallait, comme draps, étoffes de soie, écarlate teinte en graine, coupes & hanaps d'or & d'argent, laines de Bruges & de S. Omer; après quoi il songea à faire l'emplette dont l'avait chargé son épouse. Mais il eut beau demander par toute la halle une bourse pleine de sens, personne ne put le satisfaire. Cependant il se trouva un vieux Marchand de Galice, venu-là avec de l'anis, du gingembre & de la canelle, qui crut entrevoir du mistere dans cette demande. Sire, dit-il au Bourgeois, êtes-vous marié? Renier répondit qu'il avait une femme, belle & sage. N'auriez-vous pas une mie, reprit l'Espagnol? On le lui avoua. Oh! je commence à entrevoir ce qu'a voulu de vous votre épouse. Mais, dites-moi, vous emportez sans doute quelque chose de la foire pour votre mie? Renier convint encore qu'il portait à Mabille, (c'était le nom de la mie) une robbe de soie d'Ypres. « Ecoutez-moi, ajouta le » Prud'homme, j'ai un conseil à vous don- » ner; c'est, avant de faire un tel présent » à cette créature, de vous assurer si elle

» le mérite. Quand vous ferez près d'arri-
» ver, quittez votre robbe pour en prendre
» une, vieille & déchirée ; entrez le soir chez
» la donzelle dans cet appareil de misere,
» dites-lui que vous venez d'être ruiné, &
» priez là de vous recevoir. Si elle vous ac-
» cueille avec les mêmes carresses & la
» même joie qu'auparavant, donnez-lui la
» robbe, j'y consens. Mais si elle se montre
» telle que sont ordinairement toutes ces
» malheureuses, ne perdez plus là davantage
» votre tems ni vos deniers. D'après ce que
» vous m'avez dit de votre femme, je lui
» crois d'autres sentimens. Cependant il ne
» tiendra qu'à vous d'employer aussi vis-à-
» vis d'elle la même épreuve. Vous saurez
» après cela qui des deux mérite votre
» amour ».

Renier, trouvant le conseil sensé, résolut de le mettre en usage. Il entra donc dans Décise au commencement de la nuit afin de n'être pas reconnu, & vint frapper chez Mabille. Elle était au lit, & descendit pour lui ouvrir ; mais quand elle vit ses haillons, elle lui demanda, d'un air d'étonnement, où

il avait été ainsi s'accoutrer ; & , sur la réponse préparée qu'il lui fit , elle le pria de sortir , & lui ferma la porte au nez. Fort mécontent de son épreuve , Renier revint chez lui , dans le dessein néanmoins de l'employer encore pour sa femme. A la voix de son mari celle-ci accourut avec empressement , & lui témoigna la joie qu'elle avait de le revoir. Il s'écria qu'il était perdu , que tout ce qu'il conduisait à Troies lui avait été volé. Il parla de ses créanciers qui allaient fondre sur lui , & donna tous les signes du plus grand désespoir. « Quoi ! Sire , voilà » tout , reprit Phélise ! Mon bon ami , prends » courage ; il nous reste encore mon bien » & ma dot. Prés , bois , moulins , vignes » & maisons , mes robbes même & mes » joyaux , vends tout , j'y consens de grand » cœur (*b*) ». Alors elle lui ôta la robbe déchirée qu'il avait , pour lui en donner une de menu vair ; elle lui servit à manger , & l'exhorta sur-tout à bannir toute idée chagrine qui eût pu troubler son sommeil.

Mabille , dès le point du jour , s'était hâté d'aller répandre dans la ville la nouvelle du

malheur prétendu de Renier. Auſſi-tôt ſes créanciers étaient accourus ; & lui, pour apprendre auſſi à les connaître, feignit de continuer ſon jeu. « Mes amis, leur dit-il, » vos craintes ne ſont que trop bien fondées. » Je ſuis ruiné en effet ; & je me conſole- » rais, peut-être, ſi je ne perdais que mon » bien ; mais je fais tort auſſi à d'autres, » c'eſt-là ce qui m'afflige. Voyez, je vous » prie, à me ſoulager ; convenons enſemble » de quelques arrangemens ». A ce diſcours les créanciers ſe tûrent, & ne rompirent le ſilence que pour murmurer entr'eux. Enfin tout-à-coup ils virent paraître de loin, ſur le pont de Déciſe, le valet de Renier, conduiſant ſon cheval, & ſuivi de dix charrettes chargées. Ils demanderent à qui appartenaient toutes ces voitures. A moi, répondit le Bourgeois ; & alors il conta ſon aventure de Troies, & le conſeil que lui avait donné l'Eſpagnol. Phéliſe à ſon tour avoua que ſon mari avait deviné & rempli ſon intention. Il lui fit préſent de la robbe deſtinée à Mabille ; & pour célébrer le ſuccès de ſon épreuve, il donna ce jour-là une grande fête.

Messieurs, si quelqu'un parmi vous avait le cœur inconstant & léger, qu'il fasse bien attention à mon Fabliau. Défiez-vous de ces misérables qui vous aiment pour de l'argent; car leur en eussiez-vous donné autant qu'en possede le Roi, soyez sûrs que si elles vous voyaient dans la misere, elles ne feraient qu'en rire. Tout leur talent est de tromper: & bien fou est celui qui, possédant une femme estimable, va se déshonorer avec des coquines, incapables de loyauté & d'amour.

Se trouve dans le Novelliero Italiano, *t. IV.*

L'Abbé de Massieu, dans son Histoire de la Poésie Française, *donne en ces termes l'analyse du Fabliau:* Un Marchand fort riche, mais qui n'avait pas beaucoup de conduite ni de raison, partant pour une foire, promet à sa femme de lui rapporter une grande bourse *pleine d'argent.* La femme lui répond qu'elle l'en quittera pour une de sens.

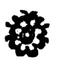
J'aurais un volume entier à faire, si je voulais relever toutes les erreurs de nos Auteurs modernes sur nos vieux Poëtes; mais mon intention n'est pas d'affecter ici une sévérité que j'ai lieu de craindre pour moi-même, veniam petimusque, damusque vicissim.

Cependant, en rendant à l'Abbé de Massieu, Écrivain d'ailleurs agréable, & Littérateur instruit dans plus d'un genre, toute la justice qui lui est due; j'avouerai que je n'ai pu sans étonnement lire son ouvrage. L'histoire de notre Poésie Française reste encore à faire; & j'exhorte à cette laborieuse entreprise ceux de nos Gens de Lettres qui se sentent du courage & du goût. Ils ne croiront pas sans doute remplir un pareil titre, en nous donnant quelques analyses erronnées ou tronquées, & quelques noms ou vers pris au hazard dans Pasquier, dans Fauchet, &c. Ils voudront apprécier nos Poëtes d'après leurs Poésies mêmes; ils compulseront, ils étudieront les manuscrits du tems; & je les préviens que ce ne sera point là le travail d'un jour.

NOTES.

(*a*) J'ai déjà dit que c'était la plus célebre de France. On y venait de toute l'Europe.

(*b*) Les scènes du *Malade Imaginaire* où Argan, d'après les avis de son frere, éprouve tour-à-tour l'attachement prétendu d'une femme qui n'en veut qu'à son bien, & l'amitié réelle d'une fille qui lui reste du premier lit, ne seraient-elles pas encore une imitation de notre Fabliau? Ce serait le troisieme que Moliere aurait transporté sur notre Théâtre.



LA PATENOTRE DE L'USURIER.

Qui veut connaître la patenôtre de l'Usurier ? Qu'il fasse silence & m'écoute. La voici, telle que je l'ai entendue dans un sermon à Paris, de la bouche de Robert de Corson (*a*).

L'Usurier se leve le premier de son logis. Il va voir si, la nuit, ses serrures n'ont pas été forcées; il tire les doubles verroux, éveille sa fille & sa femme, & s'habille. Je vais à l'Eglise, leur dit-il : s'il venait quelqu'un pour emprunter sur gage, qu'une de vous deux courre bien vîte me chercher, je ne tarderai pas ; car il ne faut qu'un moment quelquefois pour perdre beaucoup.

Il sort ensuite, & dans le chemin commence ainsi sa priere :

« *Notre pere*... Beau Sire Dieu, donnez-
» moi donc du bonheur, & faites-moi la
» grace de si bien prospérer, que je de-
» vienne le plus riche de tous les prêteurs

» du monde. *Qui êtes aux Cieux.* J'ai bien du
» regret de ne m'être pas trouvé au logis le
» jour que cette Bourgeoise vint emprunter.
» C'eût été bien mieux fait que d'aller à la
» messe. Je ne sais pourquoi le malheur m'en
» veut. Mais il ne m'est pas possible de mettre
» le pied dans une Eglise sans perdre quel-
» que bonne aventure ; il semble que ce soit
» un sort : je voudrais voir tous les Prêtres
» & toutes les messes au Diable. *Que votre*
» *nom soit sanctifié*.... Je suis bien fâché d'a-
» voir cette grande fille qui me ruine. Elle
» s'entend avec sa mere pour me voler,
» j'en suis sûr ; & je gagerais que ces deux
» coquines-là se régalent dès que je suis
» dehors. Il me prend envie d'aller les sur-
» prendre. *Que votre regne arrive*.... Ah !
» je me rappelle que ce Chevalier qui me
» devait cinquante livres, ne m'en a payé
» que la moitié. J'ai été un sot de m'en fier
» à sa parole d'honneur. Toutes ces paro-
» les-là ne valent pas un bon gage. *Que votre*
» *volonté soit faite*.... Quand j'ai fait vœu
» d'aller à la messe deux fois la semaine,
» afin d'attirer la bénédiction du Ciel sur
mon

» mon petit négoce, je n'ai pas réfléchi que
» pour mon âge l'Eglise est fort loin. Dieu
» devrait bien un peu m'en récompenser ».

Notre homme entre alors dans l'Eglise; il s'agenouille à un endroit où il puisse être remarqué, & se frappant la poitrine avec de grands soupirs, il continue sa priere, qu'il interrompt comme auparavant.

« *Donnez-nous notre pain quotidien*... D'où
» ma fille peut-elle avoir eu l'argent que je
» lui ai surpris? Il faut que de son côté elle
» prête aussi sous main sans me le dire. Tout
» cela probablement est pour ce grand drôle
» avec lequel je l'ai trouvée un jour, & qui
» fut si étourdi de me voir, quoiqu'elle
» prétendît qu'il venait pour emprunter. *Dé-*
» *livrez-nous du mal.* Quel est ce Robert de
» Corson qui va courant de ville en ville
» pour nous prêcher? Croit-il de bonne
» foi que par amour de mon prochain j'irai
» mendier? Non pardieu. *Pardonnez-nous*
» *comme nous pardonnons*..... Ces mau-
» dits Juifs ont fait le complot de nous
» enlever nos pratiques & de nous rui-
» ner, en prêtant à un intérêt plus bas

» que le nôtre. Mon bon Dieu ! Souvenez-
» vous qu'ils vous ont crucifié, & mau-
» dissez-les .... Hier, avant de recevoir les
» pieces que m'a rapportées la Dame Her-
» sant, j'ai oublié de les examiner. A présent
» qu'elles sont mêlées avec les autres, il me
» faudra revoir le sac; mais ma foi tant pis
» pour elle : s'il s'en trouve quelques-unes
» de fausses, je les lui reporte, & je sou-
» tiendrai que ce sont les siennes. Mes voisins
» ne me font rien gagner, & ils sont jaloux de
» moi parce qu'ils me croient riche ; je vou-
» drais bien qu'ils mourussent, & qu'il en vînt
» d'autres. *Ne nous induisez point en tentation.*
» Quand est-ce que je me verrai un monceau
» d'or & d'argent ! Oui, mon Dieu ! je
» vous promets de n'y point toucher, de
» me refuser tout, de .... mais ai-je bien
» fermé la porte en sortant ? Une, deux,
» trois ; oui, voilà mes trois clefs. *Ainsi*
» *soit-il.* Notre Prêtre va sermoner & cher-
» cher à nous soutirer de l'argent de nos
» bourses. Serviteur, il n'en aura pas le
» mien ».

J'ai trouvé aussi une *Patenôtre du vin*, une *Patenôtre d'amour*, un *Credo de l'Usurier* par Fourques, un *Credo du Ribaud*; mais la piece qu'on vient de lire suffit pour donner une idée des autres.

Dans les Facetiæ Frischlini, *p.* 151, *il y a de même que dans le Fabliau, une Oraison interrompue d'un Oiseleur, qui prie Dieu en raccommodant son filet, & qui de tems en tems, quand le filet s'embrouille, envoie tout au diable.*

NOTE.

(*a*) Robert de Corson était un Légat du Saint-Siege, qui vint prêcher en France la Croisade sous Philippe-Auguste. Guillaume le Breton en parle.



RÊVERIE.

Cette Piece, composée alternativement d'un vers de huit syllabes & d'un vers de quatre, est ce que nous appellons un amphigouri. Je ne la rapporte que pour faire connaître les principaux genres de plaisanterie usités alors, & il suffira d'en extraire quelques lignes.

POUR être gai, il faut avoir une mie. J'aime autant me lever tard qu'au point du jour; & quand j'ai bien faim, donnez-moi croûte ou mie, cela m'est égal. Le soleil est chaud en été. Que m'importe, pourvu que je l'aie; jamais je n'en ai une aussi belle. Que dites-vous là-bas vous autres? Y aura-t-il paix? Je vous croyais plus polis. J'ai eu aujourd'hui l'*hôtel S. Julien* (*a*); si cela est nous mangerons des pois Dimanche. Lancelot & Lionnel étaient cousins; aussi un hareng frais à l'ail est-il une bonne chose. Patience, dans un mois vous entendrez bien tonner: mon cheval est-il ferré? Je l'ai mis en

tire-lire pour le mieux garder. Entre Compiegne & Beauvais il croît de bons vins, & ſur-tout il ne faut pas oublier d'honorer les Dames. . . . .

Mais je ne veux pas en dire davantage ſans argent.

NOTE.

(*a*) Je n'explique point ce mot, dont l'*Oraiſon de S. Julien* par Bocace & la Fontaine, font aſſez deviner le ſens. C'eſt ce qui ſera nommé *l'Hôtel Saint-Martin* dans le Fabliau ſuivant.



Par Jean de Boves

L'HÔTEL S. MARTIN.

Alias

* GOMBERT.

Alias

☞ L'ANNEAU.

Ces trois versions ont entr'elles des différences considérables, quoique dans toutes les trois le fonds du Conte soit le même.

EXTRAIT.

MARTIN & Thibaut, deux Clercs voisins & amis, mais pauvres, se voient, dans un moment de disette, réduits tout-à-coup à la derniere nécessité. L'un d'eux heureusement trouve quelqu'un qui lui prête un setier de blé; l'autre emprunte la jument de son frere pour porter le blé au moulin, & ils y vont ensemble. Le moulin, ainsi que la maison du Meunier, était en pleine campagne, éloigné de toute habitation, & près d'un bois. Les Clercs, en arrivant, jettent leur sac par

terre ; &, tandis que Martin monte avertir le Meunier, Thibaut conduit la jument dans un pré voisin pour la faire paître ; mais ils avoient affaire à un frippon. Gombert (c'était le nom du Meunier) les ayant apperçus de loin, avait complotté avec sa femme de les voler. Dans ce dessein il s'était caché ; de sorte que quand, après l'avoir cherché inutilement au moulin, les Clercs viennent chez lui le demander, la femme leur dit qu'il est sorti, & les envoie le chercher, l'un au bois, l'autre au village. Le drôle, pendant ce tems, enleve le sac, & emmene la jument. Lorsqu'ils reviennent, ils ne trouvent plus rien. La Meuniere à qui ils se plaignent, feint de ne savoir ce qu'ils veulent lui dire ; mais elle leur conseille de courir bien vîte au bois, parce que si quelqu'un les a volés, il ne peut être allé se cacher que là. Ils emploient inutilement dans cette pénible recherche le reste du jour. Chassés enfin du bois par la nuit, & ne sachant que devenir, ils prennent le parti d'aller demander un gîte au Meunier. Celui-ci, pour écarter le soupçon du vol en se donnant l'air d'un homme

charitable, les accueille de son mieux : il affecte de les plaindre beaucoup, & les fait souper avec lui.

La famille du Villain consistait en un enfant de quatre ans & une fille de dix-huit, extrêmement jolie. Thibaut pendant tout le repas ne fut, malgré sa faim, occupé que de la pucelle, & il résolut de mettre à profit, s'il le pouvait, l'occasion de passer avec elle une nuit sous le même toît. On se couche.

Outre le lit des deux époux, au pied duquel ils plaçaient le berceau de leur enfant, outre celui de la fille, il y en avait dans la chambre un troisieme, qui fut destiné aux deux Clercs, & qui, ordinairement vide, ne servait que quand le Meunier, étant pressé d'ouvrage, faisait venir un garçon. Mais alors Gombert prenait une précaution pour garder sa fille. Le lit de la poulette était fait en forme de huche, avec un couvercle en osier. Le pere fermait le couvercle au cadenas, & il en mettait la clé sous son traversin.

Ce cadenas, que Thibaut vit fermer, dérangeait un peu ses projets. Néanmoins il ne désespéra pas de réussir ; & dès qu'il entendit

les deux époux ronfler, ſe levant ſans bruit, après avoir prévenu ſon camarade, il alla au lit de Gombert eſcamoter la clé, & vint à celui de la pucelle, qui ne dormait pas encore, la prier de le recevoir. D'abord elle refuſa. Mais ſéduite par un prétendu anneau d'or qu'il lui offrit, & qui n'était qu'un anneau de fer qu'il avait pris au garde-feu de la cheminée, elle lui permit d'ouvrir.

Martin, reſté ſeul, enviait le ſort de ſon compagnon; lorſqu'un heureux haſard lui fournit le moyen de faire de ſon côté tomber la Meuniere dans ſes filets. Elle ſe leva pour un beſoin, & ſortit. Le Clerc pendant ce temps va prendre le berceau qu'il apporte au pied de ſon lit, & quand elle rentre, il tire l'oreille de l'enfant pour le faire pleurer. La mere vient droit au berceau appaiſer & rendormir le bambin; puis croyant entrer dans le lit de ſon mari, elle ſe couche, ſans le ſavoir, à côté du Clerc.

Au chant du coq, Thibaut crut qu'il était tems de ſe retirer. Il revient donc, en tâtonnant, gagner ſon lit. Mais le berceau qu'il trouve lui fait croire qu'il s'eſt trompé, &

il va ſe coucher près du Meunier, que dans ſon tranſport il réveille pour lui conter ſa bonne fortune. Gombert ne répond à cette confidence que par quelques coups de poings qu'on lui rend avec uſure. La femme que ce bruit réveille auſſi, dit à ſon prétendu mari de ſe lever pour aller mettre les holas. Mais celui-ci, qui ſavait que ſon camarade était le plus fort, reſte tranquille. Enfin le Meunier va dans la cheminée allumer ſa lampe. Il voit alors ſa femme couchée avec un autre, & d'abord l'apoſtrophe d'une épithete très-énergique. Si je ſuis telle, répond-elle, c'eſt ſans le ſavoir; mais toi, c'eſt de propos délibéré que tu as volé le ſac & la jument des deux honnêtes gens que voici. A ces mots les deux Clercs ſautent du lit. Ils roſſent le Meunier, & ſe font rendre ce qui leur appartenait. *Et ce fut ainſi qu'ils eurent à ſes dépens l'Hôtel S. Martin* (a).

Se trouve dans Bocace, (*IX Journ. Nov. VI*), *mais l'Auteur Italien y a fait quelques changemens qu'on peut connaître par La Fontaine qui l'a ſuivi fidèlement. Voyez le Conte du* Berceau.

Se trouve aussi dans les Cent Nouvelles nouvelles, *page* 161.

Dans le Parangon des Nouvelles, *p.* 41.

NOTE.

(*a*) Cette expression *avoir l'Hôtel S. Martin*, pour désigner le bonheur de trouver un bon gîte, venait-elle de ce que le S. Evêque donnait charitablement l'hospitalité à tous les pauvres & voyageurs qui se présentaient chez lui, ou de ce que, s'étant présenté devant Maxime, il fut admis avec distinction à la table de l'Empereur, & servi par l'Impératrice même ? Je l'ignore. Mais je ne l'ai trouvée que dans le Fabliau. Nos Poëtes ordinairement emploient celle de *l'Hôtel S. Julien.* Ce dernier Saint, qui, pour expier un crime involontaire, s'était dévoué à recevoir chez lui tous les passans, & qui en a mérité le surnom d'*Hospitalier*, était devenu le patron des voyageurs ; on l'invoquait afin d'avoir un bon gîte[1] ; & le matin, avant de se mettre en route, on récitait en son honneur une oraison.

[1] *Vie de Duguesclin, par Men.*

Tu as dite la patenostre
Saint Julian à c'est matin (*ce.*)
Soit en roumans, soit en latin : (*français*)
Or tu seras bien ostelé. (*hébergé*)

Dit des Hereus.

Un autre Poëte, ayant obtenu un rendez-vous de

sa maîtresse, & passé la nuit avec elle, dit, en célébrant son bonheur :

> peut
> Saint Julien qui puet bien tant,
> Ne fist à nul home mortel
> Si doux, si bon, si noble ostel.
>
> *Chans. manusc.*
>
> Qui prend bonne femme, je tien,
> Que son ostel est Saint Julien.
>
> *Poësies manusc. d'Eust. Desch.*

L'Oraison de S. Julien, depuis le Conte de Bocace & de La Fontaine, qui porte ce titre, est devenue chez nous une plaisanterie. Il paraît, par le Fabliau & par les passages qu'on vient de lire, que *l'Hôtel S. Martin*, ou *l'Hôtel S. Julien*, en étaient déjà une au XIII[e] siecle.



** LE TAILLEUR DU ROI ET SON SERGENT. (*Garçon*).

Un Roi avait un excellent Tailleur, & ce Tailleur avait parmi ſes compagnons un premier garçon fort habile, nommé Nidui. Aux approches d'une grande Solemnité, le Monarque manda ſon Tailleur, & lui livra pluſieurs riches étoffes, dont il voulait ſe faire faire différens habits, afin d'honorer dignement la fête. Le maître auſſi-tôt mit tout ſon monde à l'ouvrage; mais pour qu'il ne pût rien voler, il y eut un Chambrelan * chargé par le Prince de veiller dans le lieu où l'on travaillait, & de ne pas perdre les ouvriers de vue. Un jour le Tailleur les régala de miel à dîner. Nidui venait de ſortir dans ce moment, & le Chambrelan propoſa de l'attendre. « Je l'euſſe fait ſans en être » averti, répondit le maître : mais je ſais que

* Valet de Chambre.

» Niduì n'aime pas le miel, & qu'il préfé» rera de manger ſon pain ſec». Le drôle ne diſait cela que par malice, & pour avoir, aux dépens de ſon garçon, une portion plus forte.

Celui-ci, quand il rentra, n'apprit qu'avec chagrin le tour qu'on lui avait joué. Néanmoins il diſſimula ſon reſſentiment pour pouvoir mieux ſe venger ; & ayant trouvé l'occaſion de parler au Chambrelan en particulier : « Je crois devoir vous prévenir d'une » choſe importante, lui dit-il, c'eſt que » notre maître a le cerveau dérangé, & que » de tems en tems, & aux changemens de » lune ſur-tout, il lui prend des quintes ſi » dangereuſes, qu'on eſt obligé de le lier » & de le battre. Ainſi tenez-vous ſur vos » gardes ; car dans ces momens-là il ne con» naît plus perſonne ; & s'il vous trouvait » ſous ſa main, ma foi je ne répondrais pas » de vos jours. Vous me faites peur, répon» dit le Chambrelan ; mais dites-moi, y a-t-il » quelques ſignes qui annoncent quand ſon » accès va commencer ? Je le ferais lier alors,

» & corriger si bien, que personne n'aurait » à craindre de lui. A force d'avoir vu de » ces sortes de scènes, continua le garçon, » nous avons appris à les prévoir. Si vous » le voyez chercher çà & là, frapper la » terre du pied, se lever, jetter son escabelle; c'est un signe que sa folie le prend. » Sauvèz-vous alors, ou bien employez » tout aussi-tôt le remede dont je vous ai » parlé. Eh bien, nous l'emploierons, dit » l'Officier; soyez tranquille ».

Quelques jours après, Nidui trouve le moyen d'enlever adroitement, & sans être apperçu de personne, les grands ciseaux du Tailleur. Celui-ci, qui en avait besoin pour couper, cherche autour de lui; il se leve, regarde à terre, s'impatiente, frappe du pied, jure, & finit par jetter de colere son escabelle au loin. Le Chambrelan aussi-tôt appelle du monde; on saisit le prétendu fou, & on le bâtonne jusqu'à ce que les bras qui frappent tombent de lassitude.

Lorsqu'il fut délié, il s'informa de ce qui lui avait attiré ce traitement. On le lui ap-

prit. Alors il appella ſon garçon, & lui demanda depuis quand il ſavait qu'il était fou. Sire, répondit Nidui, c'eſt depuis le jour que je n'aime plus le miel. Cette réponſe expliqua l'énigme, & l'aventure apprêta beaucoup à rire aux dépens du Tailleur.



* LE

* LE LAI DE L'OISELET.

Au tems passé, il y a bien cent ans de cela, vivait un Villain, dont je n'ai pu savoir le nom, mais qui était si puissamment riche, qu'il possédait prés, bois & rivieres ; en un mot, tout ce que peut posséder l'homme le plus noble. Il avait sur-tout un manoir délicieux, & tel que jamais Bourg, Ville ni Château, n'en a offert un pareil. Je crains, à dire le vrai, de vous en faire la description, de peur que vous ne soyez tenté de la regarder comme une fable. Aussi je vous préviens que ce lieu fut fait par art de négromancie. Il appartint d'abord à un Chevalier. Après sa mort son fils en hérita ; mais celui-ci, ruiné par ses débauches, se vit obligé de le vendre, & ce fut notre Villain qui l'acheta. Vous savez que dans une famille, pour détruire Villes & Châteaux, il ne faut souvent qu'un héritier prodigue.

Ce séjour consistait en une forte tour avec

donjon, bâtie au centre d'un vaste terrein qu'enfermait une riviere. Du courant d'enceinte se détachait un bras d'eau qui venait isoler circulairement, dans l'enclos, un verger charmant. Là se trouvaient des roses, des fleurs, & des épices de toute espece, & en telle abondance, que si on y eût apporté un mourant pour lui faire respirer le baume qu'elles exhâlaient, elles l'eussent dans l'instant rappellé à la vie (*a*). Le terrein était uni & sans aspérité; les arbres, quoique fort élevés, avaient tous une hauteur égale, & quelque fruit qu'il vous plût de demander, ils pouvaient vous l'offrir. Au milieu du verger s'élevait, en bouillonnant, une fontaine, qui allait perdre dans la riviere ses eaux claires & fraîches. Elle était ombragée par un pin, dont les rameaux épais & éternellement verds, aux jours les plus brûlans de l'année la défendaient du soleil (*b*). Mais ce qui augmentait sur-tout les délices de ce lieu incomparable, c'était la présence d'un oiseau merveilleux. Deux fois le jour, le matin & le soir, il venait sur le pin chanter Lais, Refreins & Chansons amoureuses. Sa

voix divine & enchantereſſe, auprès de laquelle les gigues, les violons & les harpes ne ſont rien, avait en outre une telle vertu, qu'elle eût ſuffi pour ramener la joie dans le cœur de l'amant le plus déſeſpéré. A ſon chant & à ſa préſence était attachée l'exiſtence & la beauté du verger : avec lui, arbres, fleurs & fontaine, tout devait diſparaître. Voici quelle était ſa chanſon. « Écoutez mon » Lai, Chevaliers, Clercs & Laïcs, vous » tous qui aimez & qu'Amour afflige. Ecou- » tez-le ſur-tout, vous jeunes Pucelles, & » mettez à profit les leçons que vous allez » entendre.........., (c).

Mais la premiere fois qu'il vit approcher le Villain, il s'écria : « Riviere, remonte vers » ta ſource; & vous, donjon, tour & châ- » teau, que la terre vous engloutiſſe ! fleurs » brillantes, ombrages frais, deſſéchez-vous. » Chaque jour ſous ces beaux arbres venaient » jadis s'ébattre Dames aimables & gentils » Chevaliers. Ils ſe plaiſaient à écouter mon » chant, & ne ſe retiraient qu'en ſe pro- » mettant, les unes d'aimer davantage, les » autres de mériter encore plus d'amour,

» à force de libéralité, de prouesses & de » courtoisie. Mais à présent quel sort! nous » avons pour maître un Villain, dont l'unique bonheur est de manger, & qui ne » donnerait pas un denier pour entendre » mon Lai si joli ».

Après avoir ainsi parlé, l'oiseau indigné s'envola; & le Manant, loin d'être humilié de ses reproches, ne songea qu'à trouver les moyens de l'attraper, dans l'espoir que s'il pouvait y réussir, il le vendrait fort cher. Son projet fut heureux. Il tendit sur l'arbre un filet, si adroitement, que l'oiseau, quand il revint le soir à son ordinaire, se trouva pris. « Quel » tort vous ai-je fait, dit alors le captif, » & pourquoi vouloir m'ôter la vie? Tu » ne mourras pas, répliqua le Villain; mais » je veux que tu chantes. — Eh! ne chantais-» je pas tous les jours, quand j'avais, pour » voltiger, ces jardins, ces bois & ces prés? » — Tu auras désormais une belle cage. — Je » trouvais ici toutes les graines & les fruits » que pouvait desirer ma faim. — Tu n'au-» ras plus la peine de chercher à manger, » on te nourrira. — J'étais libre & content.

» Croyez-vous que dans une prison ce soient » des chansons dont on s'occupe? — Si tu » fais le muet, il y a une ressource; on te » mettra à la broche. — Voyez ma taille. » Petit comme je suis, ce serait une cruauté » à vous de me faire mourir ». Enfin, que vous dirai-je? le pauvre captif demanda grace, il tâcha de fléchir le Villain, & lui promit que, s'il voulait le remettre en liberté, il lui apprendrait en reconnaissance trois secrets merveilleux, mais tellement merveilleux, que jamais homme de sa race n'avait ouï rien qui en approchât. A ces paroles le Villain ouvrit les oreilles. Il se laissa séduire, & lâcha l'Oiseau, qui s'envolant au haut du pin, commença par arranger & racommoder ses plumes. Il fallut le sommer d'exécuter sa promesse. « Volontiers, répondit-il; écoute-» moi attentivement, tu vas entendre l'a-» brégé de la prudence humaine. Et d'abord, » l'ami, *garde-toi de croire trop légérement tout* » *ce qu'on te dira*. N'as-tu que cela à m'ap-» prendre, répliqua le laboureur, tu peux » le garder pour toi; je le savais déjà. — Il » est bon de te le rappeller; tu l'avais ou-

» blié, retiens-le bien pour la vie. Mais quoi ! » tu fais la grimace. Allons, je vais donc » t'enſeigner la ſeconde choſe ; dreſſe tes » grandes oreilles, & ſache qu'*il faut ſe con-* » *ſoler de ce qu'on n'a plus* ».

Le Villain s'appercevant qu'on ſe moquait de lui, ſe fâcha, & reprocha au Chanteur de manquer de bonne foi. « Vous m'aviez » promis trois merveilles, lui dit-il, & vous » me payez-là avec des niaiſeries que tous les » enfans ſavent par cœur. La troiſieme eſt-elle » de la même force ? — Non, la troiſieme » eſt un vrai tréſor ; & ſi un homme la pra- » tique, il peut s'aſſurer de ne jamais devenir » pauvre ». Cette parole ranima le Manant. Il crut qu'on avait voulu l'éprouver d'abord, & qu'on allait enfin le récompenſer de ſa bonne action. Mais ſa honte fut extrême lorſqu'il entendit, *ce que tu tiens dans tes mains, ne le jette pas à tes pieds*. Je ne l'oublierai pas, répliqua-t-il, & ſi je te ratrappe........ Je veux t'en épargner la peine, reprit l'Oiſeau. En diſant ces mots il s'envola ; & à l'inſtant la fontaine tarit, le pin ſe deſſécha, les fruits tomberent de leurs branches, & la beauté

de ce lieu si verd & si frais disparut pour toujours.

Tel fut le prix de l'avarice du Villain, & tel est le sort de la cupidité. En voulant tout avoir, elle perd tout.

Ce Conte est imité de Bid-Paï. Un Paysan, dans l'Auteur Indien, a un rosier qui tous les jours produit un bouton. Un Rossignol vient plusieurs fois de suite le béqueter & l'empêcher d'eclore. L'Oiseau destructeur est enfin pris au piege; mais il obtient sa liberté par ses prieres, & en reconnaissance il enseigne au Paysan un trésor, caché au pied de l'arbre.

NOTES.

(*a*) Cette hyperbole sur la vertu efficace des épices se trouve déjà dans le Fabliau *du Villain Anier*, & elle marque le cas qu'on faisait de ces aromates de l'Asie.

(*b*) Une riviere, une fontaine, un pin, quelques fleurs, un verger formé par des arbres fruitiers & à haute tige, voilà donc ce qui constituait alors un jardin merveilleux, & jusqu'où pouvait aller en ce genre l'imagination d'un Poëte. Tels sont à peu-près dans Homere les jardins d'Alcinoüs. C'est la simplicité des

tems antiques, où l'on ne connaissait encore que les beautés de la Nature, où l'on préférait l'utilité au faste, & où l'on ne cherchait enfin dans ces lieux d'agrément, que de la fraîcheur, de l'ombrage & des fruits. L'Auteur du Roman manuscrit de Claris a une description d'un château royal qu'il donne comme le plus beau d'Europe; & cette description ressemble à celle qu'on vient de lire. Ce sont, comme ici, des tours bâties au milieu d'un vaste enclos, fermé d'une muraille de pierre, & arrosé par plusieurs fontaines. D'un côté se trouve un bois touffu, une prairie & une riviere assez large; de l'autre, des bergeries, un verger & des vignes.

On a déjà pu remarquer, dans le Fabliau du *Paradis d'Amour*, une fontaine ombragée par un pin. Les Romans en offrent beaucoup d'exemples. Charlemagne, dans ses Capitulaires, en ordonnant que ses métairies soient garnies d'arbres fruitiers, ordonne en même tems qu'il y ait des lauriers & des pins.

(*c*) Je supprime le reste de la chanson. L'Oiseau recommande d'aller assiduement à l'Église, d'assister au service divin; en un mot, de servir Dieu avec ferveur; mais il veut qu'on serve aussi l'Amour; & en les comparant ensemble, il rend la chose possible. Dieu hait les cœurs durs & faux, dit-il; Amour les hait aussi; Dieu se laisse désarmer par les prieres; les prieres touchent aussi l'Amour, &c. &c. Enfin il conclut son Lai par dire que si on les sert exactement tous deux,

on obtiendra le bonheur dans ce monde-ci, & le paradis dans l'autre.

Le Chanoine Froissart, dont il nous reste, outre son Histoire si connue, un Recueil considérable de Poésies amoureuses, dit de même à la tête de la Préface qu'il y a mise, qu'il les entreprend avec l'aide de Dieu & celle de l'Amour.



DU VILLAIN
QUI VIT SA FEMME AVEC UN AMI.

EXTRAIT.

Un Villain qui avait quelques ſoupçons ſur ſa femme, l'épie un jour, & la voit entrer dans le bois avec un ſien ami. Quand elle revient à la maiſon, il l'accable d'injures. Inſtruite du ſujet de ſa colere, la Dame affecte la plus grande conſternation, & s'écrie en pleurant, qu'il ne lui reſte plus long-tems à vivre; qu'on a vu de même, avant la mort de ſon pere & de ſa mere, un homme inconnu promener, pluſieurs jours de ſuite, leur ombre ſous des arbres, quoique pendant ce tems-là ils fuſſent ailleurs; & que c'eſt, dans la famille, un ſigne de mort certain. D'après cet avis, elle veut ſe ſéparer de ſon mari, & ſe retirer dans un Couvent, pour mettre ordre à ſa conſcience. Le bonhomme eſt tellement frappé de ce diſcours, qu'il demande pardon à ſa femme de s'être trompé. Il ſe

flatte cependant que la vision n'aura pas d'effet cette fois-ci ; il se propose d'aller au bois le lendemain voir si l'ombre paraîtra encore ; & en attendant il va faire brûler un cierge à l'Église, afin de détourner le présage.



* LES PERDRIX.

Puisque j'ai entrepris le métier de Conteur, il faut que je vous conte aujourd'hui, non pas une fable, mais une aventure arrivée à un certain Villain, nommé Gombaud.

Il avait attrappé, derriere sa haie, deux perdrix. Aussi-tôt il les apprêta, & les fit rôtir. Mais voulant profiter de sa bonne fortune pour régaler quelqu'un, il alla, pendant que Marie sa femme tournait la broche, inviter son Curé. Avant qu'il fût de retour, les perdrix se trouverent cuites; de sorte que Marie, en l'attendant, crut devoir les mettre dans un plat. Le hasard fit que, lorsqu'elle les tira de la broche, il y resta un morceau de peau. Elle l'avala; vous en eussiez fait autant; mais malheureusement il lui parut si bon qu'il lui fit naître l'envie de tâter aux perdrix. Chacun ici bas a ses plaisirs : l'un aime l'argent, l'autre ses aises; Marie aimait la bonne chere, & pour un morceau qui

lui eût plu, elle vous aurait donné toutes les richesses du monde. Elle prit donc un des oiseaux, en détacha une cuisse, puis une autre; ensuite vinrent les ailes; bref une perdrix toute entiere y passa. Cependant Gombaud n'arrivait point, & il en restait encore une. Manger celle-ci, la Dame en était violemment tentée; mais aussi comment s'excuser? Elle se contenta seulement d'en arracher le cou, qu'elle suça. Ce cou lui parut délicieux. Enfin, pour achever, il en fut de la seconde perdrix comme de la premiere; tout fut mangé.

Un instant après, Gombaud rentra, & demanda si les perdrix étaient cuites. « Ah! » Sire, répondit la femme d'un air dolent, » ne m'en parlez pas, j'ai bien du chagrin: » un maudit chat vient d'entrer, qui les a » emportées ». A ces mots le Villain courut sur elle en fureur; & il lui eût arraché les deux yeux si elle ne se fût écrié, « c'est » pour rire, imbécille, c'est pour rire; est-ce » que vous ne voyez pas que je me moque » de vous? Je les ai couvertes pour les tenir » chaudes. A la bonne heure, reprit le mari;

» car ventre-dieu tu les aurais payées plus » cheres qu'au marché. Çà, mon hanap de » madre (a), ma plus belle nappe; alerte. » Je vais étendre ma chappe dans le verger, » nous mangerons sous notre treille & sur » l'herbe. C'est bien pensé, répartit la fem- » me; mais commence toujours par aiguiser » ton couteau, il en a besoin ». Gombaud se mit en chemise, & alla sur une pierre de sa cour repasser le couteau.

Pendant ce tems arriva le Curé, qui, voyant la femme seule, voulut l'embrasser. Sauvez-vous, Sire, lui dit-elle, sauvez- » vous, il n'y a pas de tems à perdre. Gom- » baud va venir, & vous êtes un homme » mort. Es-tu folle avec ton Gombaud, ré- » pondit le Prêtre? Oui, sans doute, il va » venir, & je l'espere, puisque nous devons » manger deux perdrix ensemble. — C'est » un tour qu'il vous joue, Sire; il n'y a » ici, comme vous voyez, ni perdreaux ni » perdrix; mais il vous en veut, & il a juré » que s'il peut vous tenir, il vous coupera » les oreilles. Voyez dans la cour avec » quelle action il aiguise son couteau (a).

» Ne vous avisez pas de l'attendre, encore » une fois; j'aurais du chagrin, moi qui vous » aime, de vous voir attrappé ». Le Curé ne se fit pas répéter l'avis, & il sortit bien vîte.

La femme alors appella Gombaud: « Qu'est-» ce qu'il y a, dit le Villain? — Il y a » que notre Prêtre emporte les Perdrix, » & que si vous ne le ratrappez pas, c'est » autant de perdu ». Gombaud à l'instant galoppe après le Curé, son couteau en main. Celui-ci, qui se voit poursuivi, redouble de vîtesse. Ils courent ainsi tous deux pendant quelque-tems, l'un faisant de grandes menaces, l'autre mourant de frayeur, & à chaque pas tournant sa tête. Le Tonsuré heureusement avait quelque avance; il eut le tems de gagner sa maison, & s'y enferma aussi-tôt au verrouil; mais ni l'un ni l'autre ne tâta des Perdrix.

L'Auteur finit par quelques réflexions triviales sur l'adresse & la malice des femmes.

Se trouve dans le Passa-tempo de' Curiosi, *p.* 22.
Dans les Nouveaux Contes à rire, *p.* 266.

Dans les Facetie, motti & burle da Chr. Zabata, *page* 36.

Et dans les Contes du sieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 225.

NOTES.

(*a*) Il a été parlé du hanap & du madre dans le Fabliau de *l'Hermite que l'Ange mena dans le siecle.*

(*b*) Il y a dans la phrase précédente un mot que j'ai changé ; & je suis sûr d'avance qu'on en approuvera le motif.



DU

DU VILLAIN

QUI AVAIT UN CHEVAL À VENDRE.

EXTRAIT.

Un Payſan voulait vendre ſon cheval, & il en demandait vingt ſous. Un voiſin ſe préſente pour l'acheter ; mais ne pouvant convenir de prix, il propoſe de conduire l'animal au Marché, & d'en donner ce que le premier acheteur venu en offrira. La condition eſt acceptée, & le rouſſin expoſé en vente. Vient un borgne qui en offre dix ſous. D'après cette propoſition & les conventions convenues, le voiſin veut l'emmener. Le payſan s'y oppoſe : grande diſpute, & procès en juſtice. L'acheteur expoſe aux Juges ſes raiſons le premier. « Meſſieurs, » répond le Villain, je ne diſconviens pas » des conditions dont parle ma partie ad- » verſe ; mais celui qui a eſtimé ma bête » n'avait qu'un œil, & il n'a pu voir par

» conséquent que la moitié de ce qu'elle
» vaut. Mon adverse, au contraire, a deux
» bons yeux; je lui en demande donc le
» double de l'autre, ou sinon je la rem-
» mene ». Les Juges rirent de sa réponse, &
ils le renvoyerent avec son cheval.



* DES DEUX CHEVAUX.

Par Jean de Boves.

L'Auteur, dans un court préambule, nomme les Fabliaux qu'il a faits. Je les ai toùs, excepté un, celui de Morteruel, *que je n'ai pu trouver. Mais dans ce nombre, il en est un autre que l'honnêteté me défend de donner.*

PRÈS d'Amiens, au village de Longueau, était un Villain qui avait acheté, selon ses minces facultés, un petit rouffin, pour faire son oût. Pendant tout le tems de la moisson, il le fit travailler beaucoup, le nourrit fort mal; & quand les travaux furent finis, & qu'il n'en eut plus besoin, il résolut de s'en défaire. Un samedi donc, après l'avoir bien étrillé, lavé, bouchonné, il lui mit un licou de chanvre, &, sans selle ni bride, le conduisit ainsi au marché d'Amiens. Assurément il n'était pas besoin de mors pour le retenir. Tout ce que pouvait faire le pauvre animal, c'était de marcher; si vous l'aviez vu, il vous eût fait pitié.

A mi-chemin, se trouvait le Prieuré de

Saint-Acheul. Un des Moines étant venu par hazard à la porte quand le Villain passa, il lui demanda si son cheval était à vendre, & dit qu'ils en avaient un, au Couvent, dont ils voulaient se défaire aussi, & qu'on pourrait troquer contre le sien. Le Manant y consentit. On le conduisit à l'écurie, où on lui montra une grande & vieille haquenée, au dos ensellé, au cou de gruë, haute du derriere, basse du devant, & si maigre, si maigre, qu'on ne pouvait la regarder sans rire. Ce fut-là aussi toute la réponse que fit le Villain. Le Moine prétendit qu'il avait tort de mépriser sa bête, qu'elle était en mauvais état à la vérité, parce qu'elle avait fatigué beaucoup; mais qu'il ne lui fallait qu'un peu de repos pour se refaire, & que tous les jours on en voyait au Marché de vendues cent sous qui ne la valaient pas de moitié. « Oui, elle est bonne à écorcher, » reprit le Villageois, & c'est sa peau ap» paremment que vous voulez me vendre. » Mais, Sire, voulez-vous voir une bête » impayable? regardez mon bidet. Voilà qui » est bien troussé, & qui a bonne mine: ça

» laboure, ça herse, ça sert de limonier, » ça va sous l'homme comme une hirondelle; » c'est bon à tout ». Enfin, il vanta si fort son cheval, & déprisa tant l'autre, que le Moine piqué, pour venger l'honneur du sien & prouver sa force, proposa de les attacher tous deux par la queue, & de voir qui pourrait emporter l'autre. « Nous les placerons au » beau milieu de la cour, dit-il. Si le vôtre » entraîne le mien hors du Couvent, ils sont » à vous tous deux; mais s'il est entraîné dans » l'écurie, vous le perdrez ». Le défi fut accepté. On lia fortement les deux queues ensemble. Les deux maquignons s'armerent aussitôt d'une houssine; & chacun commença, de son côté, à tirer sa haridelle par le licou, pour la faire avancer. L'une ne valant gueres mieux que l'autre, tous leurs efforts n'aboutirent qu'à serrer les nœuds, sans gagner un pouce de terrein. Le Moine frappait & tirait tellement la sienne, qu'il était tout en sueur. Mais le Villain plus habile, quand il vit que son roussin ne se trouvait pas le plus fort, s'avisa d'une ruse qui lui réussit : ce fut de le laisser reculer, pour épuiser la vi-

gueur de l'autre. En effet, la haquenée ne l'eut pas entraîné dix pas, que, hors d'haleine & battant des flancs, elle s'arrêta tout court. Le Manant alors ranima son cheval de la voix. Allons, mon petit gris; du cœur, mon roi, dt, dt, dt. Le criquet à l'instant rassemble son peu de forces, il se cramponе contre le pavé, & du premier coup de reins enleve la jument, qui, malgré tous les coups du Moine, se laisse emporter sans résistance, comme une charrogne qu'on traîne à la voirie. Déjà le roussin avait la tête hors du Couvent, & le Moine se voyait au moment de perdre. Mais celui-ci tout-à-coup, tirant son couteau, lui coupe la queue. Les deux chevaux libres ainsi, s'élancent chacun de leur côté, & il ferme la porte. En vain le Manant l'appelle, & frappe, à tout enfoncer; personne ne lui répond. Dans sa colere il se rendit à la Cour de l'Évêque, pour se plaindre & demander justice. Mais le procès traîna en longueur; il ne fut pas jugé, & je vous laisse à décider comment il devait l'être.

* LE CUVIER.

EXTRAIT.

UNE Marchande dont le mari était allé en foire, se consolait de son absence avec un Clerc. Ils se baignaient un jour ensemble (a), quand tout à coup l'époux, qu'on n'attendait gueres, parut à cheval dans la cour, avec trois autres Marchands. Les deux Amans se rhabillerent à la hâte; & la femme, ayant renversé le cuvier pour faire écouler l'eau, cacha le Clerc par-dessous. Le Marchand, qui ne faisait que passer, & qui comptait repartir à l'instant avec ses compagnons de voyage, dit à sa femme de leur faire au plutôt une soupe au vin; & pour perdre moins de tems, il mit lui-même le couvert sur le cuvier. Tandis qu'ils mangeaient, une voisine, à laquelle le cuvier appartenait, envoya le redemander. La femme répondit qu'elle en avait encore besoin; mais le mari

voulut le rendre. Déjà même il se levait pour ôter la nappe ; & tout allait être découvert, si l'épouse n'eût imaginé sur le champ une ruse qui la sauva. Elle court à la porte, & appercevant un polisson dans la rue, lui promet quelque argent s'il veut crier de toutes ses forces *au feu*. Il le fait. A ses cris, les quatre voyageurs sortent effrayés ; ils lui demandent où est le feu, & courent aussi-tôt à l'endroit qu'il leur indique. Quand ils rentrent, la femme se moque d'eux, en disant qu'ils avaient été trompés par un ivrogne ; mais pendant ce tems le galant s'était échappé.

Il y a dans Bocace un Conte du Cuvier, *mais le dénouement n'est pas le même que celui du Fabliau. Chez l'Auteur Italien, quand le mari rentre à la maison, c'est pour livrer son cuvier qu'il a vendu. La femme demande ce qu'on en a donné ; elle se récrie sur le trop bon marché, & dit qu'elle a trouvé quelqu'un qui en offre davantage, & qui dans le moment est occupé à l'examiner. Ce prétendu Marchand est son amant qu'elle avait caché sous le cuvier ; elle le fait sortir ainsi, & il en est quitte pour payer le prix qu'on prétend qu'il a offert.*

Ce Conte se trouve dans Apulée, duquel Bocace l'a pris; ce qui me dispense de rapporter toutes les imitations qu'on en a faites. Je ne citerai que la suivante, parce qu'elle paraît due au Fabliau.

Dans les Délices de Verboquet, *p.* 83, *une femme dont le mari vient de rentrer au moment qu'elle ne l'attendait pas, se voit sur le point d'être trahie par un petit chien qui aboie fortement vers l'endroit où elle a caché son amant. Elle va à la porte de la rue, & rentre, l'instant d'après, la coëffe arrachée, en se plaignant qu'elle vient d'être maltraitée par deux drôles qui passaient. Le mari court après eux pour la venger; & pendant ce tems le galant s'échappe.*

NOTE.

(*a*) L'usage des bains domestiques, introduit par les Romains dans les Gaules, était encore, au tems de nos Fabliers, aussi général qu'avant l'invention du linge. Tout le monde en usait, jusqu'aux Moines. On se baignait avant de recevoir la Chevalerie. Quand on donnait un festin chez soi, il était de la galanterie d'offrir le bain, & sur-tout aux Dames. Souvent les Amans, dans leurs rendez-vous, commençaient, ainsi que ceux du Conte, par le prendre ensemble. Quelquefois ils y mangeaient. On trouvera la preuve de ce dernier article dans quelques-uns des Fabliaux suivans.

Paris avait une quantité de Baigneurs bien plus

considérable qu'aujourd'hui ; & dès le point du jour, des Crieurs, placés dans la rue pour annoncer que les bains étaient chauds, invitaient les passans à entrer. Vers le tems de Charles VI, ces Baigneurs joignirent à leurs bains des étuves ; & ils prirent ainsi le nom d'Étuvistes, qu'ils portent encore avec celui de leur premiere profession.



DU PAUVRE CLERC.

Je ne veux pas, Meſſieurs, vous tenir ici en ſuſpends; & ſans moralité ni préambule, je vous dirai tout uniment qu'un jeune Clerc de province était venu à Paris, dans le deſſein d'étudier aux écoles (a); mais qu'après y avoir demeuré quelque-tems, & vendu piece à piece, pour ſubſiſter, le peu d'effets qu'il avait, il s'était vu enfin, par la néceſſité, forcé d'en ſortir & de retourner chez lui. Il allait à grands pas, comme un homme preſſé d'arriver, & marcha ainſi tout le jour, ſans prendre aucune nourriture; car il ne poſſédait pas une maille. Le ſoir cependant, quand la nuit approcha, il lui fallut ſonger à chercher un aſyle. Heureuſement s'offrit à lui une maiſon écartée. Il s'y préſenta, & pria au nom de Dieu qu'on voulût bien le recevoir. Le maître du logis, honnête homme & bon laboureur, était allé au moulin. Il ne ſe trouvait à la maiſon dans le moment que ſa

ſervante & ſa femme. Celle-ci répondit ſéchement qu'elle ne recevait perſonne en l'abſence de ſon Seigneur. Le pauvre Clerc redoubla d'inſtances ; il repréſenta le malheur de ſa ſituation, & demanda, pour toute grace, une place dans l'étable, avec un morceau de pain ; mais il ne reçut qu'une réponſe plus dure encore que la premiere, & on lui ordonna de ſe retirer.

Comme il ſortait, il vit entrer un valet, chargé d'un pannier, dans lequel étaient deux barrils * de vin que la femme prit & rangea dans un coin. La ſervante en même tems plaça dans une armoire un gâteau qu'elle avait fait, & un morceau de porc frais qu'elle tira du pot. Enfin, le moment d'après, parut un Prêtre qui, enveloppé de ſa chappe noire, paſſa près du Clerc ſans dire mot, & entra dans la maiſon. Ce ſpectacle ne fit qu'augmenter le chagrin du voyageur. Fort triſte, comme vous l'imaginez, accablé de fatigue, mourant de faim, & ne ſachant que devenir, il alla s'aſſeoir, à quelques pas de là, ſur le bord du chemin, pour déplorer ſon ſort. Un payſan qui vint à paſſer avec un cheval

* Deux pots.

chargé, & qui l'entendit se plaindre, lui demanda ce qu'il avait. « Vous voyez, ré-
» pondit le Clerc, un homme au désespoir,
» & réduit, faute d'asile, à passer ici la
» nuit. Faute d'asile, reprit le paysan! eh!
» pourquoi n'allez-vous pas frapper à la porte
» de cette maison vis-à-vis? — Hélas! je
» l'ai fait, mais on m'a renvoyé. — Ren-
» voyé, corbleu! eh bien, apprenez que
» cette maison-là c'est la mienne. Suivez-moi,
» vous verrez qu'on peut y loger ».

Le paysan le prit par la main, & frappant en maître à la porte, il appella sa femme. Celle-ci, qui ne l'attendait pas, fut fort surprise. Sire, dit-elle au Curé, cachez-vous dans cette étable; je le ferai coucher de bonne heure, & quand il sera endormi, vous pourrez vous esquiver. Tandis que le Prêtre se cachait, elle alla ouvrir. Le paysan fit entrer le Clerc. « Notre ami, lui dit-il,
» prenez un siege, quittez votre chaperon;
» mettez-vous à votre aise. Moi, voyez-vous,
» je suis un bon vivant sans façon, qui aime
» les honnêtes gens & la joie. Çà, notre
» ménagere, qu'est-ce que vous nous donne-

» rez pour régaler notre hôte ? — Rien,
» Sire. Vous ſavez que, quand vous êtes
» parti pour aller au moulin, vous comp-
» tiez y paſſer la nuit; je n'ai rien préparé.
» — C'eſt vrai; ils m'ont expédié plutôt que
» je ne croyais, parce qu'ils n'avaient pas
» d'ouvrage; & j'en ſuis bien aiſe, puiſque
» cela m'a fait rencontrer ce brave homme.
» Mais par Saint Clément! rien auſſi, c'eſt
» trop peu. — Il reſtait un morceau de pain :
» Catherine & moi nous l'avons mangé. —
» Après tout, ce que j'en dis n'eſt pas pour
» moi; c'eſt pour ce pauvre piéton qui doit
» avoir faim. — Eh bien! puiſque vous avez
» apporté de la farine, Catherine n'a qu'à
» en paſſer un peu, & vous faire quelque
» choſe. A la guerre comme à la guerre. Un
» mauvais repas eſt bientôt oublié». Le mari
jura beaucoup, mais il fallut en paſſer par-
là. Quant au Clerc, qui ſavait à quoi s'en
tenir ſur tous les propos de la femme, &
qui avait vu les préparatifs d'un bon ſouper,
il enrageait intérieurement, & il eût été très-
aiſe de trouver l'occaſion de ſe venger.

En attendant que Catherine eût fini, le

paysan proposa au voyageur de chanter, ou de conter quelque histoire. « Moi, lui dit-il, » je ne suis qu'un sot, mais j'aime les gens » d'esprit & qui savent lire. Allons, cama- » rade, dites-nous-en une jolie. Je ne sais ni » chanson ni fabliau, répondit le Clerc, & » je ne suis pas homme à vous mentir en » contant des fagots, sans vérité ni raison. » Mais je vous dirai, si vous voulez, une » aventure qui m'est arrivée en route ce » matin, & qui m'a causé une belle peur. » — Eh bien, Sire, contez-nous donc votre » peur; & je vous tiendrai quitte (*b*); car » je sais bien que vous n'êtes pas Ménétrier. Alors le Clerc commença ainsi :

« Sire, je venais de traverser un bois, & il » était environ tierce *, quand j'apperçus dans » la campagne un nombreux troupeau de co- » chons. Il y en avait de grands, de petits, des » blancs, des noirs, en un mot de toutes » les tailles, & de toutes les couleurs; mais » j'admirai sur-tout celui qui menait la bande. » Il était gras, luisant, rebondi; en un mot, » tel qu'a dû être celui dont Catherine tout- » à-l'heure a tiré un morceau du pot. Quoi !

* La troisieme heure du jour.

» ma femme, tu as du bacon, interrompit
» le mari, & tu ne nous le disais pas » !
La femme rougit; & comme elle n'eût rien gagné à nier le fait, elle en convint. « Notre
» ami, ajouta le paysan, nous ne mourrons
» pas de faim, à ce que je vois, & vous
» avez bien fait de voir des cochons. Allons
» achevez votre histoire. — Je disais donc,
» Sire, qu'il y avait dans la bande un beau co-
» chon. Il s'écarta un peu. Un loup était là aux
» aguets; il saute dessus, l'emporte & s'en-
» fuit, à peu-près comme le valet qui vient
» de venir ici, quand il y a eu déposé son vin.
» Comment, par les saints dieux, nous avons
» du vin, s'écria le laboureur ! Nous voilà
» trop heureux. Mon camarade, grand merci,
» ça fera passer le bacon; mais dites-moi,
» est-ce qu'il n'y avait pas là quelques chiens
» pour courir après votre loup? — Non;
» le Porcher apparemment était resté dans le
» bois; je ne le vis point. Moi j'eusse très-
» fort désiré d'arrêter le voleur; mais com-
» ment m'y prendre? Par bonheur j'apper-
» çois à mes pieds une grande pierre. Oh!
» ma foi, elle était bien sans exagérer, aussi
grosse

» grosse que le gâteau qu'a fait Catherine.
» A ces mots la femme resta confondue. Oui,
» Sire, dit-elle en balbutiant, je lui ai fait
» faire un gâteau, je voulais vous surpren-
» dre.... Il est aux œufs..... Vous voyez
» que j'ai songé à vous. — Dieu soit béni,
» notre femme; il n'y a pas là de quoi me
» fâcher. Mais entre nous, vive notre hôte,
» avec ses peurs, pour faire bonne chere.
» Si bien donc, Sire, que vous jettâtes une
» pierre au loup. — Je la lui jette, comme
» vous dîtes, & je l'attrappe. Mais voici le
» terrible de l'aventure, & c'est alors que
» j'ai eu vraiment peur. Il lâche le bacon,
» & se retourne vers moi, en grinçant des
» dents & me regardant avec des yeux fu-
» rieux, comme fait en ce moment le Curé
» qui est là-bas au fonds de l'étable. Un
» Prêtre dans ma maison, s'écria le paysan!
» Ah! coquine, tu fais donc venir des amou-
» reux, quand je suis dehors? & c'est pour
» cela apparemment que tu avais un si bon
» souper »? Mon homme aussi-tôt de saisir
un bâton, & de tomber à bras raccourci sur
sa femme. Le Prêtre, qui prévoit que son

tour va venir, veut s'échapper. Il eſt arrêté, battu à outrance, dépouillé tout nu, & dans cet état mis à la porte. Pour le pauvre Clerc, il mangea le ſouper du Curé, il but ſon vin; & le lendemain, quand il partit, on lui donna encore toutes ſes hardes.

Il y a un proverbe de Villain qui dit: ne refuſez du pain à perſonne, pas même à celui que vous ne devez jamais revoir. Ce proverbe eſt bien ſage; car tel homme qui ne vous paraît pas à craindre, peut vous cauſer ſouvent beaucoup de chagrin. C'eſt ce qui arriva en effet à la femme. Si elle avait donné aſile au Clerc quand il le lui demanda, il n'eût rien révélé; le rendez-vous n'eût pas été ſu du mari, & elle ſe fût épargné bien des coups.

C'eſt probablement de ce Conte qu'a été imité celui du Soldat Magicien, *qu'on trouve dans tous les recueils, & dont on a fait un Opera-comique. Dans le Fabliau, le Clerc mécontent fait battre la femme. Dans l'imitation moderne, le Soldat galant ne ſe venge qu'en la tirant d'embarras, & faiſant eſquiver l'amant. Voilà encore une de ces différences tranchantes qui indiquent, d'une maniere ſenſible, les changemens de mœurs arrivés dansune nation.*

NOTES.

(*a*) L'Université établie, à ce qu'on croit, sous Philippe-Auguste, ou sous Louis-le-Jeune, jouissait de la plus grande célébrité. On accourait à ses écoles, non-seulement de toutes les parties du Royaume, mais encore des principaux États de l'Europe. Elle compta long-tems jusqu'à vingt ou trente mille écoliers ; & il y eut même des Professeurs obligés, faute d'espace suffisant, de donner leurs leçons dans des places publiques.

(*b*) Pour égayer la table, sur-tout quand il y avait des étrangers, il était d'usage que chacun contât son histoire. Il sera encore question de cette coutume dans le Fabliau du *Sacristain*. Le poëme des *Déduits de la Chasse*, dit que ceux qui voulaient s'en défendre étaient forcés de commencer les premiers.



** DE LA VIEILLE

QUI SÉDUISIT LA JEUNE FEMME.

UN Prud'homme voulait aller en pélerinage. Il est vrai qu'en s'éloignant il allait abandonner à elle-même une femme jeune & jolie ; mais cette femme était si honnête & si raisonnable, elle avait tenu jusqu'alors une conduite si réglée, que, sans éprouver sur son compte la plus petite inquiétude, le Pélerin partit. L'épouse répondit à sa confiance, & continua de se comporter toujours avec la même sagesse. Peut-être même n'eût-elle jamais manqué à ses devoirs, si, par une ruse maudite que je vais vous conter, on ne l'eût fait tomber dans un piege auquel l'innocente fut prise.

Certain Jouvenceau, beau & aimable, la vit passer un jour. Elle avait une taille charmante, un teint de rose ; il en devint amoureux ; &, à force d'y penser, cet amour

chez lui devint une rage. Pour en inſtruire la belle, il employa d'abord lettres & meſſages qui furent rebutés. Sans ſe déconcerter, il revint à la charge, promit, pria, & n'obtint pas davantage. Cette rigueur déſeſpérante l'affecta ſi fort que peu s'en fallut qu'il ne perdît la raiſon. Sa ſeule conſolation était de paſſer & de repaſſer ſouvent par la rue qu'habitait la Dame. Si le haſard lui procurait le bonheur de la voir, il s'arrêtait devant elle pour la contempler; s'il ne la voyait pas, il ſe retirait en pleurant.

Une vieille de ſa connaiſſance le rencontra dans une de ces triſtes promenades, & lui demanda quel était le ſujet de ſes larmes. Lui qui avait honte de le découvrir, n'oſa l'avouer. « Bel ami, lui dit-elle, tu as tort; » plus on garde ſa maladie, plus elle em» pire. Peut-être que, ſi je connaiſſais la » tienne, je la guérirais aiſément ». Quand le Damoiſeau l'entendit parler ainſi, il lui confia ſon ſecret; & l'autre, l'ayant écouté, le pria de ſe calmer, & l'aſſura qu'avant peu elle terminerait ſes peines.

La jeune Dame était simple & naïve; la Vieille, au contraire, fine & rusée. Celle-ci avait une chienne qu'elle fit jeûner rigoureusement pendant trois jours, & le troisieme elle lui donna à manger des choses fortement saupoudrées de sénevé. Malgré la répugnance que devait donner à l'animal ce ragoût brûlant, sa faim était telle qu'il le dévora; mais le sénevé lui picotait le palais & les narines, & il larmoyait beaucoup. Dans cet état la Vieille le porta chez la jeune personne qui ne soupçonnant rien de la ruse, par un sentiment de bon naturel, demanda pourquoi la chienne pleurait si fort. A cette question la Vieille se mit à larmoyer aussi de son côté, & avec un profond soupir elle répondit: « Dame, au nom de Dieu, ne me faites » jamais cette question-là, je vous prie; elle » renouvelle tous mes chagrins. Hélas! Il » faut que vous les ignoriez, puisque vous » ne pleurez pas avec moi ».

Une pareille réponse était faite pour piquer la curiosité de l'épouse; & c'était bien l'intention de la Vieille. On la pressa de dire

ce secret si douloureux ; elle s'en défendit quelque tems, & enfin parla ainsi : « Cette » chienne que vous voyez fondre en lar- » mes dans mes bras, le croiriez-vous ja- » mais, douce Dame ! elle a été ma fille ; » mais une fille, belle, sage, & faite en un » mot pour être l'honneur de sa famille. » Son malheur fut d'avoir le cœur dur. Un » jeune homme l'aimait, elle le rebuta. » Le malheureux après avoir tout tenté pour » l'attendrir, désespéré de sa dureté, en » prit tant de chagrin qu'il tomba malade & » mourut. Dieu l'a bien vengé. Voyez en quel » état, pour la punir, il a réduit ma pauvre » fille ; & comment elle pleure sa faute !

A ce discours la jeune femme fut saisie de frayeur. « Et moi aussi, s'écria-t-elle, je sais » un jeune homme qui m'aime tendre- » ment, & dont jusqu'ici je n'ai jamais vou- » lu écouter les vœux. Hélas ! s'il allait » mourir aussi, quel serait mon sort ! Je » vous plains, reprit la Vieille, s'il y a » quelqu'un que par votre rigueur vous ayez » réduit à cette exrémité (*a*) ; mais peut-

» être est-il encor possible de le sauver ».
» Quel service m'aurait rendu celui qui
» m'eût avertie à tems de la faute de ma
» fille ! J'eusse racheté deux ames à la
» fois ».

La Dame, de plus en plus effrayée, cria miséricorde. On eût dit que d'un instant à l'autre elle s'attendait à être métamorphosée en chienne. Elle supplia la Vieille d'avoir pitié de sa situation. L'adroite coquine, feignant d'y compâtir, alla aussi-tôt chercher le Damoiseau ; & ce fut ainsi que tous deux vinrent à bout de rendre malhonnête une femme qui ne l'était pas.

Se trouve dans le Doctrinal de Sapience.
Dans le Grand Caton en vers.

NOTE.

(*a*) Toute ridicule que nous paraîtra cette fiction, je la crois digne de remarque, en ce qu'elle représente les mœurs. La religion, qu'on alliait si grotesquement avec la galanterie, comme on l'a vu, avait commun-

niqué à celle-ci ses principes. On croyait sérieusement qu'une femme qui par ses rigueurs faisait mourir un amant, était, devant Dieu, coupable de sa mort. Je pourrais citer vingt exemples, tirés des Romans, où une belle ne cede que pour ne pas être homicide ; & beaucoup de chansons, dans lesquelles le Poëte annonce à sa maîtresse, qu'il ne tardera gueres à mourir, & que Dieu la punira.



AUBERÉE.....

Qui veut m'écouter? je lui conterai une jolie aventure arrivée dernierement à Compiegne, & que j'ai entrepris de rimer.

Un Bourgeois de Compiegne, respecté de tout le monde, & fort à son aise, avait un fils prodigue & qui aimait le plaisir. Près d'eux habitait un pauvre homme, pere d'une fille extrêmement jolie. Le Jouvenceau, devenu amoureux de la belle, se lia d'amitié avec le voisin, pour attrapper sa fille. Il la courtisa long-tems & la pria d'amour; mais elle était sage, & à toutes ses instances elle répondit toujours: « Sire, je n'aimerai » jamais que mon mari. Il ne tient qu'à vous » de l'être, & ce sera bien volontiers, je » vous le jure, que je vous préférerai à tout » autre ». Notre Amoureux ne demandait pas mieux. Toute sa crainte était que son pere n'y voulût pas consentir, & cette crainte était fondée. Le bonhomme, en effet,

ne trouvant pas ce parti ſortable, défendit à ſon fils d'y penſer.

Dans ces circonſtances un Marchand de la ville, devenu veuf, vint faire la demande de la pucelle, & l'épouſa. Je vous laiſſe à imaginer tout le chagrin qu'en eut le Damoiſeau. Il pleura, chercha à faire rompre le mariage, maudit mille fois la fortune de ſon pere; enfin, quand il vit la choſe conclue, il prit ſon parti, & ne ſongea plus qu'à tâcher d'obtenir de la femme ce qu'il n'avait pu avoir de la fille. Il mit donc ſon ſurcot fourré d'écureuil, & ſa belle robbe d'Eſtanfort, teinte en verd; & alla ainſi faire une viſite à la nouvelle mariée. Mais elle le reçut ſi mal, & le pria, d'un ton ſi ſec, de ne plus revenir, qu'elle lui interdit pour jamais toute eſpérance.

Troublé d'une pareille réception au point que vous pouvez croire, il entra, pour s'aſſeoir, dans une maiſon voiſine, chez une vieille couturiere de ſa connaiſſance, nommée Dame Auberée. Auberée qui le vit pâle & tremblant, lui demanda ce qu'il avait. Il raconta à la voiſine l'hiſtoire de ſes amours,

& ajouta qu'il mourrait, s'il ne possédait sa belle maîtresse.

L'intrigante la plus adroite qui exista jamais, c'était Dame Auberée. Il n'y a point d'homme, quelqu'habile qu'il fût, qu'elle n'eût mené avec sa corde si elle l'avait entrepris. « Quoi ! c'est pour si peu » que vous vous désolez, dit-elle au jeune » homme ? Mon pauvre ami, prenez courage ; » je vous promets, moi, incessamment un » entretien secret avec elle, & ce sera même son » jaloux qui vous en procurera le plaisir ; » mais que me donnerez-vous » ? Le Damoiseau, dans la joie que lui inspira cette assurance, promit cinquante livres. Allez les chercher, reprit Auberée. Il y alla. Donnez-moi maintenant votre surcot, ajouta-t-elle, & retirez-vous ; mais tenez-vous prêt pour cette nuit ou pour l'autre, si j'ai à vous appeller.

Le projet arrangé dans sa tête, Auberée se mit à la fenêtre, pour épier le moment où le Marchand irait à ses affaires. Dès qu'elle l'eut vu sortir, elle prit son manteau court, roula le surcot du jeune homme en forme

de paquet sous son bras, & alla ainsi chez la nouvelle mariée. « Que Dieu soit avec
» vous, ma belle Dame, lui dit elle, &
» qu'il regarde en pitié la pauvre défunte. Le
» bon cœur de femme que c'était! Aussi
» tout le monde l'aimait-il dans le quartier.
» Je n'aurais point passé une fois devant sa
» porte, qu'elle n'eût crié, entrez donc,
» Dame Auberée, entrez donc. Elle me
» donnait une chaise, & puis nous causions
» ensemble. Si j'avais besoin de quelque
» chose, je venais hardiment le lui demander.
» Son sang, ma bonne Dame, elle me l'eût
» donné tout de même. Ah! j'ai fait une
» bien grande perte en la perdant. Ne pleu-
» rez point pour cela, voisine, répondit la
» mariée. Eh bien! vous faut-il quelque
» chose? Parlez. — Je vous demande pardon
» de la liberté que je prends, ma bonne
» Dame; mais puisque vous êtes si géné-
» reuse, je vous dirai que vous pouvez me
» rendre la vie. Depuis quelque tems, ma
» fille est malade. Elle a entendu parler de
» votre bon vin blanc & de vos petits pains, &
» voilà deux jours qu'elle me persécute

» pour en avoir. J'ai toujours, jusqu'à pré-
» sent, différé de venir, parce que je ne
» suis pas accoutumée à importuner ceux que
» je ne connais point. Mais que ne fait-on
» pas pour son enfant? Vous sentirez un
» jour cela comme moi, ma voisine.
» — Vous avez eu tort de ne pas venir
» plutôt, Dame Auberée. Il n'y a rien que
» Messire & moi nous n'eussions donné à
» votre fille. Mais asséyez-vous donc. Que
» vous méritez bien d'être heureuse, reprit
» Auberée en s'asséyant, & que je prierai
» Dieu de bon cœur pour que vous le soyez
» toujours! Certes la défunte n'a jamais eu
» qu'à se louer de votre mari. Il ne lui re-
» fusait rien, ni joyaux, ni robbes. Je sais
» tout cela savamment, moi qui vous parle.
» Par exemple, c'est là-bas qu'était son lit».
En disant ces paroles, Auberée entre dans le fonds de la maison. Elle examine l'appartement, visite les meubles, & demande à voir les habillemens de la femme. Une jeune mariée, en pareil cas, ne se fait pas beaucoup prier. Celle-ci étale tout ce qu'elle a, elle fait voir ensuite son lit; voilà, dit-elle,

où Meſſire & moi nous couchons. Auberée n'attendait que ce moment. En tâtant le lit pour en examiner la bonté, elle fourre adroitement, & ſans être apperçue, par-deſſous le matelas, le paquet roulé que cachait ſon manteau. On babille, on jaſe encore quelque tems. Enfin, la couturiere feint de ſe rappeller que ſa fille ſe déſole peut-être, en l'attendant. On lui donne un pot de vin, un pain & une galette; & elle ſort.

Le ſoir rentra le mari, après avoir bien couru pour ſes affaires; &, comme il ſe trouvait fatigué, il demanda auſſi-tôt à ſouper, afin de ſe coucher de bonne heure. Mais à peine eſt-il entré au lit, qu'il eſt ſurpris de ſentir ſous ſes reins quelque choſe qui le bleſſe. Il ſe releve, il tâte; & tire le paquet qu'y avoit caché la Vieille. A cette vue il pâlit d'effroi. Un poignard qu'en ce moment vous lui auriez enfoncé dans le cœur, ne lui eût pas tiré une goutte de ſang. Il met le verrouil, pour mieux examiner le paquet, & trouve que c'eſt un ſurcot d'homme. Je ſuis donc trahi, s'écrie-t-il avec douleur! Elle en aime un autre,

& ne m'a époufé que par complaifance. Alors il fe jette fur fon lit, en foupirant. L'inftant d'après, il fe releve, & fe promene à grands pas; puis il s'arrête, pour fonger au parti qu'il doit prendre. Mais plus il réfléchit, plus il fe trouve embarraffé. Un million d'idées, plus défefpérantes les unes que les autres, viennent affiéger à la fois fon efprit troublé. Enfin fa fureur augmente à un tel point qu'il defcend, prend fa femme par le bras, & la met dehors, en l'accablant d'injures.

L'époufe, étonnée, fe trouve tout-à-coup, avant d'avoir eu le tems de dire un mot, en pleine nuit, au milieu de la rue. Elle n'a pas la force de faire un pas, tant elle eft étourdie. Auberée, qui avait prévu l'aventure, fe tenait aux aguets, pour en épier l'événement. Elle accourt : « Quoi ! c'eft » vous, ma belle Dame ? Eh ! que cher- » chez-vous dans la rue à une pareille heure? » Vous eft-il arrivé quelque chofe ? — Ah ! » ma bonne Auberée, que je vous trouve à » propos ! quel chagrin ! mon mari vient » d'entrer tout-à-coup en fureur, & il m'a » chaffée

» chassée, sans me dire pourquoi. Je suis » hors de moi-même. De grace, faites-moi » l'amitié de m'accompagner jusques chez » mon pere. Gardez-vous-en bien, répliqua » la fine Vieille; on le saurait dans le quar- » tier, & votre aventure ferait une esclan- » dre. Voulez-vous d'ailleurs vous exposer » à être grondée ? C'est par où commen- » cerait le bon-homme. Il supposerait quel- » qu'intrigue; & sans vouloir vous écouter, » vous renverrait. Croyez-moi, il y a pro- » bablement du vin dans tout ceci; venez » chez moi, tandis que votre mari dormira. » Demain, quand sa tête sera rassise, nous » retournerons chez vous ensemble, & vous » verrez qu'il ne saura pas seulement ce » qu'on voudra lui dire. Puisque vous m'avez » obligée, il est bien juste que je vous obli- » ge à mon tour ». En disant cela, & sans attendre de réponse, Auberée emmene la Dame, & la conduit dans une chambre, tout au fond de son logis. « Vous voici » maintenant en sûreté, lui dit-elle; re- » prenez vos sens. Je vais vous apporter à » souper. Non! répond l'autre, le chagrin

» m'étouffe ; il me ferait impossible d'avaler » la moindre chose ». Auberée, voyant que la Dame ne voulait rien prendre, lui conseille au moins de se coucher. Celle-ci s'en défend ; mais enfin, à force de raisons & d'importunités, elle se déshabille, & se met au lit.

A peine y est-elle que la Vieille court avertir le Jouvenceau. D'après l'espérance qu'on lui avait donnée, il ne songeait gueres à dormir, comme vous pouvez croire, & attendait, assis à sa fenêtre. « Quelles nou- » velles, s'écria-t-il ? — Très-bonnes. La » biche est dans mes filets ». Il saute alors les escaliers quatre-à-quatre, il accourt.....

Ce qui suit ne se devine que trop. La femme résiste d'abord, & veut crier ; le Damoiseau lui représente que, si quelqu'un venait, dans l'état & le lieu où elle se trouve on croirait difficilement qu'elle n'est pas coupable. Il profite de sa surprise & de son trouble. La nouvelle Lucrece succombe ; mais moins sévère que l'autre, celle-ci pardonne enfin à son vainqueur, & l'embrasse.

Le matin quand on sonna les Matines à l'Abbaye de S. Corneille, Auberée entra dans la chambre des deux amans. « Levez-vous,

» dit-elle au jeune homme, & sortez d'ici.
» Eh! pourquoi donc sortir, demanda-t-il?
» Il n'est pas encore jour. — Allons,
» obéissez; & point de replique, si vous
» voulez que je vous serve encore une
» autre fois. Et vous, Dame, il faut songer
» à votre mari maintenant; c'est mon affaire,
» habillez-vous, & suivez-moi.

Auberée sortit alors avec la jeune mariée, qu'elle conduisit à l'Eglise de l'Abbaye. Là, l'ayant placée à genoux dans un coin, & allumant un cierge auprès d'elle, elle lui mit en main un gros livre, & lui dit de rester dans cette posture, jusqu'à ce qu'elle revint. La vieille après cela courut chez l'époux. Il avait passé la nuit toute entiere à se promener dans sa chambre, en rêvant à son malheur, qui l'attristait beaucoup. Cependant il se repentait d'avoir chassé sa femme, & sans cesse il avait eu l'oreille aux écoutes, dans l'espoir que peut-être elle reviendrait au logis. Dès qu'il entendit frapper, il courut à la porte; & vit Auberée, qui lui conta qu'ayant eu la nuit un songe terrible, & étant allé à l'Abbaye afin de prier Dieu

d'en détourner les effets, elle avait été fort ſurpriſe d'y trouver ſa femme en pleurs. « Il » faut que vous ſoyez bien dur, ajouta-» t-elle, d'envoyer à l'Egliſe à une pareille » heure, un tendron de cet âge, ſi aimable » & ſi joli, que vous devriez tous les jours » laiſſer dormir la graſſe matinée, pour ſe » raffraîchir le teint. A l'Egliſe, s'écria le » mari étonné, mais en même tems fort » joyeux! Dame Auberée, vous m'en faites » accroire. — Oui, Sire, à l'Egliſe. Et ſi » vous ne me croyez pas, venez-y avec » moi ». Il y alla, & trouva ſa femme dans la poſture où Auberée l'avait miſe, ayant l'air de prier Dieu fort dévotement. Ce ſpectacle édifiant le calma ſi bien ſur ſon compte, qu'après lui avoir fait des excuſes, & avoué que la veille il avait bu quelques coups de trop, il la ramena lui-même au logis. Cependant l'hiſtoire de ce ſurcot, qu'il ne pouvait expliquer, lui reſtait encore ſur le cœur; &, durant toute la matinée, il ne fit qu'y réfléchir, & ſe tourmenter.

C'était-là la derniere victoire que ſe propoſait de remporter Auberée. Elle ſe mit,

comme la veille, aux aguets à sa fenêtre, pour attendre que le Prud'homme sortît ; & lorsqu'elle le vit partir, elle commença à crier de toutes ses forces, avec un ton de désespoir : trente sous, mon doux Jesus ! trente sous ! Il faut donc que je meure. Et en parlant ainsi, elle se frappait la poitrine, & pleurait à vous fendre le cœur. Aux cris qu'elle poussait le Marchand s'arrêta, pour lui demander ce qu'elle avait. La fine vieille, sans faire semblant de le voir, & comme une femme hors d'elle-même, continua de crier toujours : « Trente sous, mon bon » Dieu ! & où veut-on que je les trouve ! » Je suis ruinée, ils vont venir ici tout pren» dre, tout saisir. Ah ! voici le malheur que » m'annonçait mon rêve ». Ces lamentations qui avaient l'air & le ton de la vérité, exciterent la compassion & la curiosité du Marchand. Il entra, & tirant la couturiere par la manche, il lui demanda une seconde fois ce qui l'affligeait ainsi. « Sire, répondit» elle, voyez si je ne suis pas bien mal» heureuse. Hier il est venu chez moi un » jeune homme m'apporter un surcot. Il y

» avait quelques peaux à recoudre, & il le » voulait pour ce matin. J'ai commencé tout » de suite à y travailler; mais comme j'avais » à sortir, je l'ai porté avec moi, pour ne » pas perdre de tems, supposé qu'on me » fît attendre; & l'ai laissé quelque part, sans » pouvoir deviner où. Le jeune homme vient » de venir me le redemander, je n'ai pu le » lui rendre, il a fait du tapage, & m'a me- » nacée de me poursuivre en justice, si » je ne lui payais trente sous qu'il lui » coûte. Trente sous, mon voisin. Songez » donc quelle somme ça fait. Ah! si je ne » le retrouve pas, je n'ai plus qu'à m'aller » jetter à l'eau. Dites-moi, bonne Auberée, » reprit le Marchand, ne seriez-vous pas » venue hier au logis? — Oui, Sire, & à » telles enseignes que votre femme faisait son » lit, & qu'elle m'a même fait asseoir à côté » d'elle, pour causer un moment. Au reste » le surcot est vert & fourré d'écureuil. Il » y a de plus une couture commencée quel- » que part, & vous y trouverez mon ai- » guille & mon dé ».

Jamais joie n'égala celle que ressentit le

Marchand, quand il entendit cette nouvelle. Il ſe rappellait bien que le ſurcot qu'il avait trouvé était vert & doublé d'écureuil. Il ne lui fallait, pour devenir le plus heureux des hommes, qu'y trouver encore l'aiguille & le dé. C'eſt ce qu'il alla vérifier, & ce qui acheva de combler ſon bonheur. Ainſi tous quatre furent contens; mais je vous laiſſe à décider qui des quatre le fut davantage.

L'Auteur finit par cette réflexion, que rarement une femme fera une ſottiſe, ſi une autre femme ne l'y encourage. Telle eſt honnête, ſage & pure, dit-il, qui bientôt ceſſera de l'être, ſi elle voit une amie ou une voiſine.



Par Audefroi le Bâtard.

AMMELOT.

Les six Pieces suivantes, dont les cinq premieres ont pour auteur l'un de nos Chansonniers du treizieme siecle, sont ce qu'aujourd'hui nous appellons Romance; *c'est-à-dire, un petit poëme, composé de stances régulieres, & contenant le récit d'une avanture amoureuse, & ordinairement tragique. Le nom que nous lui avons donné annonce une origine ancienne. Cette dénomination cependant ne se trouve point dans les manuscrits. Les Romances qu'on va lire, y portent le titre de* Laïs, *ou y sont sans titre comme les Chansons. Je serais fort porté à croire que l'invention de ce genre de poésie est due à Audefroi : au moins des six Romances que j'ai découvertes, il y en a cinq qui lui appartiennent. Il est étonnant qu'il ait trouvé aussi peu d'imitateurs, & qu'un poëme où, avec le charme du chant, se trouvaient réunis à la fois la narration animée & l'intérêt dramatique des Fabliaux, n'ait pas été accueilli par la nation, sur-tout dans un tems où elle n'avait que de tristes & monotones chansons. La même remarque a déjà été faite au sujet du drame pastoral d'Adam-le-Bossu, qui ne fut pas imité davantage. Mais, au reste, quel qu'ait été le succès de ces différentes compositions, elles n'en sont pas moins un titre pour la gloire de nos Provinces*

septentrionales, auxquelles la propriété en appartient inconteſtablement.

Les Romances du treizieme ſiecle différent des nôtres, en ce que, dans toutes, les couplets ſont toujours terminés par un refrein, & que ce refrein ſert même dans celles d'Audefroi, à la Romance entiere. D'ailleurs, elles ſe chantaient comme les nôtres, & l'on en peut voir la muſique dans le manuſcrit de la Bibliotheque du Roi, n° 7222.

Ammelot a neuf couplets, chacun de ſix vers, dont les trois premiers ſont de dix ſyllabes, & les trois derniers de quatre. Le ſens du huitieme vers, qui ſert de refrein à tous les couplets, eſt que Gui aime Ammelot.

EXTRAIT.

La Princeſſe Ammelot aimait le Comte Gui. Le Roi, ſon pere, la force d'épouſer un mari qu'elle déteſte. Séparée ainſi de ſon amant, elle n'a plus d'autre conſolation que de s'enfermer chaque jour, pour le pleurer; mais l'époux, qui ſurprend ſes plaintes, la maltraite cruellement, & l'enferme dans une priſon. Heureuſement pour elle, Gui, en revenant d'un tournois, apprend le traitement odieux qu'éprouve ſa maîtreſſe. Il va attaquer le mari, le tue, & emmene la veuve dans ſes terres, où il l'épouſe.

Par Audefroi le Bâtard.

LAI D'IDOINE.

Le sujet de cette Romance differe fort peu de celui de la précédente. Elle a vingt-cinq couplets, chacun de cinq vers Alexandrins, sur une seule rime féminine. Le sens du refrein est que celui qui éprouve les chagrins d'amour, doit bientôt éprouver ses plaisirs.

EXTRAIT.

IDOINE est surprise par la Reine sa mere, avec le Comte Garsile, son amant. Le Roi, instruit de l'aventure, enferme sa fille dans une tour. Elle y passe trois années, malheureuse. Enfin le Monarque fait publier un tournois, dont le prix doit être la main de sa fille. Garsile accourt. Idoine trouve le moyen de lui jetter par la fenêtre de sa prison une de ses manches, pour porter dans le combat. Animé par ce gage de l'amour, Garsile est vainqueur, & il obtient son amante.



LAI D'ISABEAU.

Par Audefroi le Bâtard.

A quatorze couplets de cinq vers, avec ce refrein :
Gérard attend la joie.

EXTRAIT.

GÉRARD aimait Isabeau, Isabeau aimait Gérard ; mais leur amour était, ainsi que l'amour doit toujours être, pur & décent. Une si belle union est troublée tout-à-coup : les parens de la pucelle l'accordent en mariage à un Vavasseur. Gérard vient, comme auparavant, lui parler de sa tendresse ; mais elle répond que, ne pouvant désormais le voir sans crime, elle renonce à lui pour toujours ; & le prie même de ne jamais se présenter devant elle. De désespoir, Gérard se croise pour la Terre-Sainte. Il veut cependant, avant de partir, voir encore une fois sa chere Isabeau. Il se rend chez elle, & la trouve dans son verger. Ses adieux sont si touchans qu'ils réveillent tout l'amour que la Dame avait pour lui. Elle fond en

larmes, elle l'embraſſe pour la derniere fois, & tombe, ainſi que lui, ſans connaiſſance. Le mari, qui de ſa fenêtre voit ce ſpectacle, en meurt de douleur; & cette mort procure à Gérard le bonheur d'épouſer ſa maîtreſſe.



LAI DE BÉATRIX.

Par Audefroi le Bâtard.

Les couplets de cette Romance sont de sept vers, dont cinq Alexandrins, sur une même rime, & deux de huit syllabes, servant de refrein. Le sens du refrein est, que les maux, causés par un amour extrême, sont bien douloureux.

EXTRAIT.

RETIRÉE dans sa chambre pour pleurer plus librement, la belle Béatrix s'y livrait au désespoir. Son pere venait de la promettre en mariage au Duc Henri son suzerain, & elle se trouvait enceinte du Comte Hugues. « Dans » l'état où je suis, comment oserai-je me » présenter aux caresses d'un époux, s'é- » cria-t-elle? Non, fallût-il mourir, jamais » nul autre que Hugues ne recevra les » miennes. Mais pourquoi ne vient-il donc » pas demander ma main à mon pere? Peut- » il oublier la situation où il m'a laissée? Il » va m'en coûter pour lui l'honneur & la » vie. Hélas! combien sont amers les maux » que cause un amour extrême »!

Un vieil Ecuyer, attaché à la maison de

la Demoiselle, l'entendant gémir, vient la consoler. Elle lui confie ses douleurs, & l'envoie à l'instant vers Hugues, auquel elle fait dire qu'elle l'attendra tel jour dans le verger de son pere. Le Comte est à peine averti du danger de son amante, qu'il vole à son secours, avec quelques-uns de ses Chevaliers. Il la trouve au verger. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous, lui dit-elle; sauvez-moi de la colere de mon pere. Hugues l'embrasse, en l'assurant d'un amour éternel. Il la fait monter sur son cheval, & l'enleve. A cette nouvelle le Duc Henri, furieux, accourt chez le pere, son vassal, pour le menacer de toute sa colere. Celui-ci proteste qu'il a été trompé lui-même le premier par sa fille. La mere, dans l'espérance de consoler plus promptement le Duc, lui apprend que depuis long-tems Béatrix aimait Hugues. Mais ce cruel aveu devient un arrêt de mort pour le jaloux Henri. Il y succombe: Béatrix, pendant ce tems, était arrivée sans danger chez le Comte Hugues. Les deux amans s'étaient épousés tout aussi-tôt; & ils furent, toute leur vie, un modele de constance & d'amour.

ARGENTINE.

Par Audefroi le Bâtard.

A dix-sept couplets, composés chacun de sept vers, dont cinq alexandrins sur une seule rime féminine, & deux de huit syllabes sur une masculine. Ceux-ci forment le refrein, & signifient que femme qui a mauvais mari a souvent bien du chagrin.

EXTRAIT.

LE Comte Gui était l'époux d'Argentine. Elle lui avait donné six enfans mâles, & pendant plusieurs années il lui fut fidele; mais s'étant amouraché de Sabine, suivante de sa femme, il prit l'épouse en haine, & la rendit malheureuse. Femme qui a mauvais mari, a souvent bien du chagrin. Gui néanmoins fut long-tems à réussir auprès de la Demoiselle : elle se refusait opiniâtrément à ses desirs; enfin, à force de promesses & de présens, il vint à bout de la séduire, *& lui fit perdre le doux nom de pucelle.*

Bientôt Argentine sut l'infidélité de son mari. Elle ne put s'empêcher de lui en faire

des reproches; mais Gui alors, ne gardant plus ni décence ni mesures, la répudia indignement. Elle embrasse ses enfans, qu'elle recommande, en pleurant, aux domestiques, & part, sans savoir ou aller. Après bien des courses & des traverses elle arrive en Allemagne, & passe au service de l'Empereur. Peu de tems après, les enfans, devenus comme elle odieux au pere & à la nouvelle favorite, sont chassés à leur tour. Ils deviennent de braves Chevaliers, & sont accueillis par l'Empereur qui les prend à sa solde. C'est ainsi qu'ils reconnaissent leur mere; mais alors formant le projet de la réintégrer dans ses droits, ils partent tous six avec elle, & viennent au château du Comte. Argentine est rétablie, Gui obligé de faire sa paix, & Sabine chassée avec la honte & le mépris qu'elle mérite.



* LA

* LA CHATELAINE DE S. GILLES.

*Cette piece a été publiée par Barbasan, & la même année par M. de Sainte-Palaye, qui, comme au Fabliau d'*Aucassin*, y a fait quelques changemens. Elle a trente-cinq couplets, les couplets neuf vers, & les vers huit syllabes, excepté le huitieme & le neuvieme qui, n'étant que des proverbes ou des refreins tirés d'autres chansons du tems, n'ont point de mesure fixe. Le dernier mot d'un couplet sert toujours de commencement au couplet suivant.*

EXTRAIT.

A Saint-Gilles autrefois était un Châtelain fort pauvre, qui avait une fille à marier. Elle lui fut demandée par un Villain, riche en terres ; & il la lui accorda. « Non, mon pere, » s'écria la Pucelle, moi qui ai pour ami » le fils d'un Comte, jamais je n'épouserai ce » Villain : j'en mourrais. Il faut vous y résou- » dre, répondit le pere : cet homme est » riche, vous aurez avec lui de l'argent en » abondance, ceinture d'or, & habits de » soie. — Mon pere, que Dieu punisse celle

» qui aimera quelqu'un pour ſon argent. Moi,
» mon cœur s'y refuſe ; il me dit que toutes
» les richeſſes de ce monde ne valent pas le
» plaiſir d'aimer,

mieux
Et j'aim' miax morir pucele
Qu'avoir mauvès mari.

» Si j'ai cette délicateſſe, qui pourra m'en
» blâmer ? — Tout le monde, ma fille. Sa-
» chez qu'on mépriſe celle qui déſobéit à ſon
» pere, & que Dieu lui-même tôt ou tard
» la punit. — Eh bien, mon pere, je vous
» obéirai, quoiqu'il m'en coûte ; mais quelles
» craintes mortelles m'inſpire cette chanſon,

Nul
Nus ſe marie
Qui ne s'en repente !

Comme elle parlait encore, arriva le Villain. Il s'était décraſſé pour venir la fiancer, & dans la joie que lui inſpirait ſon bonheur, il avait chanté tout le long de la route.
« Argent fait épouſer à Villain fille de gentil-
» homme, ſe diſait-il. Rien n'égale en beauté
» celle que je vais avoir ; la roſe la plus
» fraîche n'approche pas de ſon teint ; ſes

» yeux bleus ressemblent au paradis ouvert ;
» ils brûlent, quand ils regardent : oui, ils
» me brûlent. Je ne puis éloigner d'elle
» mes pensées, ni attendre plus long-tems.
» Vîte, gentil Prêtre Nicolas, mariez-nous.
» Volontiers, dit le Curé ; où est la future ?
» — La voici. Mais sachez d'elle auparavant
» si mon amour lui plaît. Consentez-vous à
» épouser ce Villain pour son argent, de-
» manda le Prêtre à la Pucelle ? Mon pere
» l'ordonne, répondit-elle, je n'ose lui dé-
» sobéir. Hélas ! faut-il donc que j'aie un mari
» malgré moi ? Oui, c'est malgré moi, &
» jamais je ne pourrai lui être fidele. Peu
» m'importe, reprit le Curé, ce sont vos
» affaires : moi je vous marie.

La Chatelaine s'en revint, en chantant tristement ces paroles : *Je n'ai point amour à mon gré, j'en vivrai moins heureuse*. Lorsqu'il lui fallut entrer chez son mari, elle ajouta : « c'en est donc fait, voici le lieu où
» je ne pourrai plus, aucun jour de ma vie,
» me trouver seule, sans pleurer. Ah ! mon
» ami a tardé trop long-tems ; dans un mo-

» ment il ſera trop tard ; je lui ſerai enle-
» vée pour jamais ».

Elle avait à peine achevé, que ſoudain voici l'ami qui entre. Auſſi-tôt elle chante à haute voix ces paroles : *Doux amant, c'eſt pour vous qu'on m'afflige ; mais jamais je ne vous oublierai.* « Non, ajouta-t-elle, je ne vous
» oublierai jamais. Tant que Dieu me laiſſera
» des jours je n'en paſſerai aucun ſans vous
» aimer. Mon cœur, pendant votre abſence,
» était comme une fleur que la gelée a flétrie.
» C'eſt au Villain à ſécher maintenant ; moi
» je renais ; &, dût-il en crever de jalouſie,
» je chanterai,

Acolez-moi, & baiſiez doucement :
Car le mal d'amour
Quar li maus d'amer me tient joliement.

» Mais, ami, tandis qu'il en eſt tems en-
» core, & avant qu'on nous ſurprenne, ſon-
» geons à nous échapper d'ici. Il ne nous
» faut que traverſer ce vallon pour attein-
» dre vos terres. Là, nous pourrons en
» ſûreté braver nos ennemis ». L'ami n'héſita pas. Il prit la Pucelle ſur ſon cheval, &

l'enleva aussi-tôt en chantant cet air :

Nul *bois*
Nus ne doit au bos aler
compagne
Sans sa compaignete.

Et cet autre encore :

Ainsi doit aler
Tendre cœur
Fins cuers qui bien aime.

En ce moment arrivait le Châtelain. Le Villain, accourant pour lui tenir l'étrier, apperçoit le Damoiseau qui enlevait sa femme. « Au nom de Dieu, rendez-moi ma mie, » lui crie-t-il, & prenez tout mon bien. » C'est ma mie, c'est ma femme, celle pour » laquelle j'ai tout donné. Oui, vous m'avez » achetée comme on achete un animal, ré- » pondit la Demoiselle ; mais on me livrait » malgré moi, & je tiens le marché nul ». A ces mots elle disparut. En même tems entrerent dans la cour les gens de la noce. Ils chantaient cet air : *Sautez & danse z, vous qui aimez loyalement.* Mais le Villain, honteux de son avanture, s'enfuit sans vouloir leur parler. Cependant il assembla ses parens, pour les consulter sur le parti qu'il avait à pren-

dre. « Laissez-là votre maîtresse, lui dirent » ceux-ci, & reprenez votre labourage. Eh » bien ! labourons donc, répondit-il. Si j'ai » fait la sottise de choisir une femme bien » au-dessus de moi, on ne doit pas me le » reprocher ; j'en suis assez puni. *J'avais trouvé* » *le nid de la pie, mais les petits m'ont échappé.*

Déjà la Demoiselle avait gagné la terre que lui avait donnée en douaire son ami. Mes maux sont terminés, s'écria-t-elle ; je dois bien chanter à présent :

J'ai amoretes à mon gré,
J'en suis plus joliete assez.

Les Dames & Demoiselles du lieu vinrent la saluer, & elles chanterent à sa noce des chansons nouvelles. Pour le Damoiseau, il disait en regardant sa mie : me voilà heureux, j'ai bien placé mon cœur.

amie
J'ai amiette
gracieuse
Sadete,
Blondete,
voulais
Tele com je voloie.



DU PRUD'HOMME QUI AVAIT ÉTÉ MARCHAND.

Je vais, ſans préambule, vous parler d'un Marchand qui mérita de ſervir d'exemple à tous les Moines, & dont l'avanture touchante devrait être écrite ſur les murs de tous les Couvens, afin qu'on y apprît à l'imiter.

Il ne connaiſſait ni l'uſure, ni les fraudes & les fripponneries, trop ordinaires aux gens de ſon état. Il vendait ſelon ſa conſcience, ne gardait de ſon gain que ce qui lui était ſtrictement néceſſaire pour vivre, & partageait très-ſcrupuleuſement le reſte avec les pauvres. Après pluſieurs années d'une vie auſſi exemplaire, il voulut renoncer tout-à-fait au monde, & entra dans l'Ordre des Chartreux, où la ſainteté de ſa vie le fit bientôt diſtinguer. Comme à force d'avoir fréquenté les marchés & les foires, il avait aquis ſur

cet objet beaucoup d'habileté, toutes les fois qu'il fallait faire pour le Couvent quelques achats ou quelques provisions, c'était lui qu'on en chargeait.

Un jour qu'on l'avait ainsi envoyé à une foire voisine avec six marcs d'argent en poids, il rencontra sur sa route un vieux Chevalier qui fondait en larmes, & qui paraissait accablé du plus violent chagrin. Touché de sa douleur, le bon Frere s'arrêta, &, en le saluant, lui demanda quel en était le sujet: « Elle est si grande, répondit le Vieillard, » que je voudrais être mort: mais un autre » motif affligeant me force de vivre malgré » moi, & me voilà, pour le reste de ma » vie, condamné à pleurer. Pardonnez, Sire, » à mon zele de vous presser encore une » fois, reprit le Reclus; mais, à moins que » vos malheurs ne soient un secret, dites-» moi, je vous prie, s'ils sont irréparables, » & si vous êtes bien assuré qu'il n'y a plus » de remede. Non, il n'en est plus, répartit » le Chevalier; je puis vous les confier » cependant, quelque douloureux que m'en » soit le ressouvenir. Au moins vous me

» plaindrez. Il y a quelque tems que, par
» des malheurs qu'il ſerait trop long de
» vous raconter, je me ſuis vu réduit à la
» derniere néceſſité. J'avais pourtant une
» femme & un fils à nourrir. Toutes mes
» reſſources étant épuiſées, & ma détreſſe
» devenant extrême, il m'a fallu recourir au
» plus dur des expédiens. J'ai emprunté ſix
» marcs d'argent à un uſurier, ſous la pro-
» meſſe de les lui rendre à l'échéance de
» cette foire; mais comme il exigeait des
» gages, & que je ne pouvais lui en four-
» nir, j'ai mis en dépôt chez lui mon fils
» unique, m'engageant, ſi je ne le rem-
» bourſais point à terme (que ne fait pas
» la néceſſité !) de le laiſſer maître abſolu
» de ſa liberté & de ſa perſonne (*a*). Jugez
» maintenant de ma ſituation : aujourd'hui
» s'ouvre la foire, & je ſuis hors d'état de
» racheter mon fils. Argent, terres, effets,
» je ne poſſede plus rien. Que dira mon
» épouſe quand elle me verra revenir ſeul?
» Quels cris ! Quel déſeſpoir ! Oui, j'en ſuis
» sûr, elle en mourra : & moi, qui aurai

» tout perdu, femme & enfant, il faudra » que je meure auſſi ».

Quoique le Frere à ce récit ne pût retenir ſes larmes, il chercha pourtant à conſoler le Vieillard infortuné. Il lui parla de Dieu, dont la providence n'abandonne perſonne; & dont la juſtice ſe plaît quelquefois à tenter ceux qu'il aime, pour les récompenſer plus abondamment enſuite. Il lui cita l'exemple de ce Job, éprouvé par tant de malheurs, & élevé, pour prix de ſa ſoumiſſion, à un degré de félicité, digne d'envie. « Ah! mon » Frere, mon Frere, s'écria le Chevalier, » qu'il eſt aiſé, quand on eſt dans une aſſiette » tranquille, de conſeiller la réſignation! » Hélas! tandis que vous me parlez, ma » femme peut-être s'arrache les cheveux, » & avec des cris forcenés appelle ſon enfant. » Puiſſe Dieu me donner aſſez de courage » pour ne pas me déſeſpérer! c'eſt la ſeule » grace que je lui demande maintenant. Il » me reſte cependant encore une faible reſ- » ſource, que je vais tenter. Mon fils entre » dans l'âge où ſa valeur & ſes ſoins peu-

» vent devenir utiles à sa mere. Cet âge est
» passé pour moi. Je veux lui rendre la li-
» berté, & m'offrir comme ôtage à sa place;
» mais que je crains les refus de mon im-
» pitoyable créancier».

Tout en causant ainsi, les deux voyageurs arriverent aux portes de la ville. Le Chevalier, qui n'avait nul besoin à la foire, dit adieu à son compagnon; mais le Frere, ne voulant pas le quitter, l'accompagna chez l'Usurier, pour voir quel serait le succès de sa pieuse tentative. Dès que celui-ci vit son débiteur, il lui demanda d'un ton brutal, s'il apportait les six marcs d'argent. « Sire,
» répondit le pere affligé, je prends à té-
» moin Dieu qui nous entend, & qui doit
» nous juger un jour, que j'ai employé,
» pour vous satisfaire, tous les soins dont
» je suis capable. J'ai sollicité mes parens,
» mes amis, & personne n'a voulu m'obliger.
» Prenez pitié de ma peine, accordez-moi
» du tems; ou, si vous me refusez cette
» grace, faites-moi celle au moins de me
» retenir, pour caution, à la place de mon
» fils. Votre intérêt l'exige. Je suis vieux,

» il eſt jeune ; bientôt il peut s'aquitter, &,
» ſans courir aucun riſque, vous aurez eu
» la ſatisfaction d'obliger une famille honnête
» & malheureuſe ».

Le bon Chartreux joignit ſes prieres à celles du Vieillard ; & les mains jointes, au nom du Dieu Sauveur qui voulut mourir pour nous racheter tous, il tâcha de faire agréer à l'Uſurier une offre ſi raiſonnable. Mais le barbare, inſultant avec ironie à leur touchante éloquence, annonça qu'il allait à l'inſtant même mettre le jeune homme en priſon, & lui faire expier, par de longs jeûnes, le défaut de parole de ſon pere.

A ces mots le Chevalier ſe jetta par terre. Il déchira ſes habits, & montra une douleur ſi exceſſive, que le Frere, emporté par un premier mouvement de compaſſion, fut ſur le point d'offrir l'argent qu'il portait. Une réflexion l'arrêta. « Cet argent n'eſt point à
» moi, ſe dit-il ; on l'a deſtiné à des provi-
» ſions néceſſaires. Irai-je, afin de ſauver un
» inconnu, expoſer la vie de quarante de mes
» Freres » ? Cependant ſon émotion était ſi forte, qu'il ne put y réſiſter, & qu'il livra, pour

la rançon du jeune homme, les six marcs qui lui étaient confiés. Je vous laisse imaginer quels furent alors les transports du pere & du fils. Quant au Frere, ne pouvant plus, après cette œuvre charitable, se présenter à la foire, il fut obligé de retourner à son Couvent, où il rentra fort embarrassé.

L'Abbé aussi-tôt assembla ses Religieux, pour que l'homme de Dieu rendît compte, en leur présence, de l'emploi de son argent. Celui-ci, qui sentait sa faute, se prosterna la face contre terre, en demandant grace. On lui ordonna de s'expliquer. Je suis coupable envers vous, leur dit-il; mais j'ai sauvé une famille respectable. Alors il raconta son avanture dans le plus grand détail; puis il ajouta: « Ma faute est d'autant plus grande, que ce » n'est point par ignorance que je l'ai com- » mise. Je suis revenu me livrer entre vos » mains, me voici, jugez-moi ». Et, en achevant ces mots, il se prosterna de nouveau, pour attendre sa sentence. Mais, loin de le blâmer, les Religieux ravis, le remercierent, au contraire, d'avoir employé à un si saint usage leur revenu. Tous, à haute

voix, louerent Dieu de lui en avoir inſpiré le deſſein, & ils s'offrirent même, afin de participer à une œuvre ſi ſainte, de retrancher pendant l'année, s'il le fallait, une partie de leur nourriture. Ils n'en eurent pas beſoin. L'Abbé, ayant donné au Frere deux autres marcs d'argent qui leur reſtaient, il retourna à la foire; &, avec l'aide de Dieu, dont la main bénit ſa bonne action, il fit des marchés ſi avantageux à la Communauté, qu'elle n'y perdit rien.

NOTE.

(*a*) Il a déjà été pluſieurs fois mention d'uſuriers dans les Fabliaux, & l'hiſtoire eſt d'accord avec les poéſies du tems ſur cette épidémie deſtructive, qu'avait fait naître & qu'autoriſait un mauvais gouvernement. Ce furent les Italiens qui l'apporterent en France. Exercés au commerce, dont ils avaient ſu tirer parti, pour s'enrichir, avant les autres nations de l'Europe, ils vinrent s'établir dans le Royaume, où la mauvaiſe politique de nos Rois, au lieu d'animer l'induſtrie de leurs ſujets, vendit à ces étrangers le droit de les rançonner. Les Villes de leur premiere réſidence furent Montpellier, Nîmes & Cahors; & le nom que le peuple leur donna, celui de *Lombards* ou de *Cahourſins*.

L'amour désordonné du gain, qu'inspire naturellement le commerce, quand la probité ne vient pas lui servir de frein, porta les Lombards à l'usure, comme au moyen le plus prompt pour gagner. Ils ne prêtaient que sur gage, à vingt pour cent d'intérêt; &, si, au bout de six mois, on ne retirait point son gage, il était perdu. En Angleterre ils s'étaient tellement multipliés, qu'il n'y avait personne, à ce que dit Math. Paris[t], qui ne leur dût, sans même en excepter le Roi. Par-tout on les excommuniait, on les chassait: mais avec quelques sommes distribuées à propos aux Souverains, ils trouvaient bientôt le moyen de se faire rappeller. La Cour de Rome même, qui se servait de leur ministere pour faire parvenir en Italie l'argent qu'elle tirait des Royaumes Chrétiens, les soutenait tacitement[u]. Plusieurs de nos villes ne rougirent pas d'apprendre d'eux, & d'exercer à leur imitation ce métier infâme. Philippe-Auguste accorda en 1220, aux habitans de Cân, une charte par laquelle il s'engageait à ne les poursuivre, pour fait d'usure, ni eux, ni leurs enfans, ni leurs héritiers à leur mort.

[t] *Ann.* 1237.

[u] *Murat. Antiq. Méd. ævi. tom.* 1, *p.* 892.

Mais les usuriers les plus nombreux & les plus habiles de tous, les plus dangereux en même tems, parce que leur religion les autorise à l'être, ce furent les Juifs; & de-là vint cette haine incroyable qu'on leur portait, ces massacres qu'on en fit plusieurs fois dans certaines émotions populaires, ces arrêts de proscription rendus si souvent contr'eux, & cette renommée enfin d'exécration & de mépris qui s'est perpétuée en partie jusqu'à nous. En 1388, un Juif obtint du Roi un privilege

pour prêter à quatre deniers parisis pour livre, d'intérêt, par semaine. Le Procureur du Roi s'opposa à l'entérinement de cette concession, ne voulant accorder que quatre deniers tournois, au lieu de quatre deniers parisis; ce qui eût fait un quart de différence. La cause fut plaidée en plein Parlement, & l'usurier confirmé par Arrêt dans son privilege '. Au reste, cet étrange Arrêt n'établissait point une jurisprudence nouvelle. En 1360, une Ordonnance de Roi Jean, (renouvellée dix ans après par Charles V) avait défendu aux Lombards d'exiger par semaine plus que ces quatre deniers ''. Sous Charles VI, les Juifs obtinrent de pouvoir exiger pendant dix ans l'intérêt de l'intérêt '''. Enfin, pour montrer jusqu'où allait l'avidité de tous ces loups étrangers qui se partageaient le Royaume, afin d'en dévorer les habitans, il suffira de dire que les Juifs ayant prêté à Philippe de Valois une somme de quatre cens mille francs, les intérêts étaient montés, en assez peu de tems, à deux millions '. Aussi qu'arriva-t-il? Le Roi, pour se libérer, chassa les Juifs.

' *Choisy, Vie de Ch. VI, p. 110.*

'' *Ordon. des Rois de Fr. t. 3, p. 476.*

''' *Vill. Hist. de Fr.*

' Ibid.



*** MARIAN.

** MARIAN.

Ce Fabliau est tiré du Castoiement. *Il ne se trouve pas dans la version que Barbasan en a imprimée.*

EXTRAIT.

Un Roi, turbulent & ambitieux, inquiétait tous ses voisins, & sans cesse était en guerre avec eux. Ses sujets épuisés murmurerent enfin si hautement, qu'il s'allarma, & convoqua un *Parlement* des principaux Clercs & Laïcs de son Royaume (*a*). Quand ils furent assemblés, il se plaignit à eux de son malheur qui le forçait à des guerres éternelles. Il craignait, disait-il, qu'elles ne fussent une punition de ses péchés, & les pria de lui dire par quelle faute il avait attiré sur sa tête la colere du Tout-Puissant. Les Ecclésiastiques parlerent les premiers. Loin de rien trouver de répréhensible dans la conduite du tyran, il ne leur parut, au contraire, qu'un Prince juste & humain ; ils louerent

ſur-tout ſa foi & ſa dévotion, &, ne voyant rien en lui que d'agréable au Seigneur, ils ne pouvaient le croire l'objet de la vengeance céleſte (*b*). L'aſſemblée ſe ſépara ainſi. Cependant, ſoit que le Monarque eſſayât d'en impoſer, ſoit que ſa conſcience ne l'eût pas diſculpé auſſi aiſément que le Clergé, il voulut conſulter encore, & députa quelques Officiers vers un de ſes ſujets, nommé Marian, homme renommé pour ſon ſavoir & ſa prudence. Laſſé d'un gouvernement tyrannique, le Philoſophe s'était retiré dans un bois, où il vivait ſeul, ſans crainte & ſans deſirs. Dès qu'il apperçut les Députés, avant même qu'ils lui euſſent expliqué le ſujet de leur miſſion, il s'écria : « Dieu avait confié ce » Royaume à votre maître ; il en a abuſé, » & Dieu l'a puni. Retournez ſur vos pas. » Au moment que je vous parle, il n'eſt » plus ». Les Envoyés s'en revinrent, & ils trouverent à leur retour que l'Hermite philoſophe n'avait dit que trop vrai. Pendant leur abſence, les ſujets s'étaient révoltés contre le tyran, ils l'avaient aſſaſſiné, & venaient de ſe choiſir un autre maître.

Bon Roi amende le Pays, *ajoute le Poëte dans son vieux langage;* & si le Roi fait du mal, c'est la terre qui en souffre. *Ce qui est la pensée d'Horace:*

Quidquid delirant Reges, plectuntur Achivi.

NOTES.

(*a*) On ne connaissait, au tems des Fabliers, que deux ordres dans l'État, le Clergé & la Noblesse. Ce fut postérieurement à nos Poëtes, que la politique de Philippe-le-Bel introduisit dans l'assemblée de la Nation, le *troisieme*, celui du peuple, qui s'appella pour cette raison *Tiers-État.*

(*b*) Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse, &c.

Cette réponse adulatoire du Renard courtisan, dans la Fable de la Fontaine, & le discours du Lion aux animaux assemblés, ont une ressemblance marquée avec cet endroit de notre Fabliau.



LA CHATELAINE DE VERGY.

L'Auteur déclame dans ſon début contre ces traîtres & perfides amis qui, gagnant votre confiance par des confidences adroites & par une apparence de loyauté, en abuſent, pour vous arracher votre ſecret, & vous livrer enſuite à la riſée publique. Il invite les amans au miſtere & à la diſcrétion, & les exhorte à éviter ſur-tout ces imprudences, trop communes, dont le fruit eſt toujours la perte du cœur qu'on avait ſu gagner; ſi même elles n'amenent pas quelquefois des malheurs plus grands encore, comme il arriva, dit-il, à la niece du Duc de Bourgogne, la Dame de Vergy.

UN Chevalier, beau & vaillant, nommé Agolane, en était devenu éperdument amoureux, & il l'aima tant, qu'enfin elle ne put s'empêcher de céder à ſon amour. Mais ce fut à cette condition expreſſe, que jamais il ne laiſſerait rien ſoupçonner de leur intelligence, & que, ſi par ſa faute un ſecret auſſi important pour elle venait à être découvert, dès l'heure même il éprouverait autant de

haîne qu'il aurait jusques-là éprouvé de tendresse.

D'après de tels sentimens, la belle & discrete Châtelaine avait pris, pour voir son amant, les précautions les plus scrupuleuses. Elle occupait dans son Château un appartement qui donnait sur le verger. Agolane, lorsqu'elle permettait qu'il vînt lui témoigner son amour, se rendait seul au verger la nuit; & là, caché derriere quelque arbre, il attendait en silence un signal convenu. Ce signal était un petit chien que lâchait Vergy, dès qu'elle se trouvait libre. L'animal, par ses jappemens & ses caresses, venait avertir le Chevalier, qui alors se glissait doucement dans la chambre, où il était sûr de trouver la Châtelaine seule. Le lendemain il sortait avant le jour; & c'était ainsi que vivait ce couple charmant, occupé uniquement du plaisir de s'aimer, & d'autant plus heureux, que son bonheur était ignoré.

Agolane, que sa valeur attirait souvent à la Cour du Duc son souverain, en était devenu le confident & l'ami; mais il était devenu aussi, sans le savoir, bien plus cher

encore à la Ducheſſe. Elle n'avait pu voir, ſans amour tant de graces & de beauté; & plus d'une fois, s'il n'eût point aimé ailleurs, elle le mit à portée de le deviner. Ce langage néanmoins n'ayant pas été entendu, il fallut ſe réſoudre à en parler un autre. Elle prit donc un jour à part le beau Chevalier, & lui témoigna quelque ſurpriſe de ce qu'avec de la réputation & tous les avantages extérieurs, il n'avait pas encore, parmi tant de Beautés qu'offrait la Cour de Bourgogne, fait le choix d'une amie. Il répondit que la crainte de voir rejetté l'hommage de ſon cœur, l'avait juſques-là empêché de l'offrir. Elle le trouva trop modeſte, l'exhorta à compter un peu plus ſur ſes forces, & l'aſſura qu'avec un mérite reconnu, on trouvait ſans peine des cœurs qui ne demandaient qu'à ſe rendre; mais elle voulait qu'il ſe déterminât au plutôt, & ſur-tout qu'il ne fît ſon choix que dans les premiers rangs; principalement ſi on daignait lui faire ſentir qu'il était aimé. Il ſe retrancha toujours à dire que, n'étant ni Comte ni Souverain, il devait apprécier aſſez ſes faibles prétentions, pour ne pas ambi-

tionner ridiculement le bonheur des Rois. Abuſée de plus en plus par ces paroles, dont la circonſpection ſemblait faire préſumer qu'Agolane juſqu'à ce jour n'avait pas aimé, la Ducheſſe, crut qu'il ne fallait plus que l'encourager, en faiſant diſparaître la diſtance des rangs qui pouvait l'effaroucher encore. Elle lui demanda ce que répondrait ſa modeſtie, ſi elle allait le choiſir pour ſon Chevalier, & lui avouer qu'elle ſe ſentait depuis long-tems de l'amitié pour lui. Il répartit avec une reſpectueuſe naïveté : « Madame, je » l'ignorais, & je remercie Dieu de la grace » qu'il m'a faite d'obtenir vos bontés & celles » de Monſeigneur. J'eſpere qu'il me fera en» core celle de les mériter toujours, & de » n'oublier jamais la foi & la loyauté que » je vous dois à tous les deux. Eh ! qui vous » conſeille de trahir votre Seigneur, repritelle auſſi-tôt » ? Puis avec un regard furieux qu'elle accompagna de quelques injures, elle le quitta pour aller dans ſon appartement cacher ſa honte & méditer ſa vengeance.

La nuit, en effet, quand le Duc ſe fut placé à ſes côtés, elle commença à ſoupirer & à gémir. Celui-ci, qui aimait tendrement ſon épouſe, fut inquiet, & voulut ſavoir quels étaient ſes chagrins. « Je gémis ſur vous, » beau doux Sire, répondit-elle. Qu'on ne ſait » gueres, hélas ! dans votre rang, ſur la foi » & l'honneur de qui l'on peut compter ! » Souvent même c'eſt de ceux qu'on a le » plus comblés de biens que s'éprouvent les » plus grandes perfidies. J'ignore où tend ce » diſcours, reprit le Duc étonné, & crois » être ſûr de la fidélité de ceux qui m'en- » tourent. Mais ſi parmi eux l'on me dénon- » çait un traître, vous me verriez bientôt » employer, pour le punir, un châtiment » exemplaire. — Eh bien ! Sire, puniſſez donc » Agolane. Vous ſavez tout ce que vous avez » fait pour le perfide; apprenez que par re- » connaiſſance il cherche à vous déshonorer, » & qu'hier j'ai eu à rougir, tout le jour, » de ſes ſollicitations criminelles. Ce n'eſt » pas à tort que les Dames de votre Cour » s'étonnaient, ainſi que moi, de n'avoir

» découvert à l'hypocrite aucune amie ; en
» voici la cause, & notre surprise mainte-
» nant doit cesser ».

Le Duc fut si profondément affecté de ce reproche de trahison dans un homme qu'il avait aimé tendrement, que de toute la nuit il ne put reposer. Le lendemain, dès qu'il fut levé, il le fit venir ; & après lui avoir reproché avec amertume son ingratitude & sa perfidie, il lui ordonna de sortir, dès le même jour, de ses terres, s'il ne voulait, le lendemain, y périr à un gibet. Ces menaces imprévues, ces reproches si durs & si peu mérités interdirent le Chevalier au point qu'il fut quelque-tems sans pouvoir répondre. L'idée seule qu'il allait, pour jamais, être séparé de Vergy, le glaçait d'effroi. Enfin, revenu de son premier trouble, il pria le Duc de se rappeller sa fidélité, & de ne pas condamner sans preuves, & sur la simple délation peut-être de quelque méchant, un brave homme connu par plusieurs années d'une conduite irréprochable. « Ce n'est point un
» ennemi ; c'est la Duchesse elle-même qui
» vous a accusé, lui répondit le Duc ; ose-

« rez-vous rejetter ſon témoignagne » ? Cette atrocité de la Ducheſſe ſaiſit d'horreur le Chevalier. Il ne voulut pourtant pas l'accuſer pour ſe défendre, & d'un ton pénétré, ſe contenta de répondre : « Sire, puiſque Ma-
» dame s'eſt plaint de moi, elle a cru pou-
» voir ſe plaindre ſans doute, & je dois me
» taire : d'ailleurs, maintenant que vos oreilles
» ont été prévenues par elle, réuſſirais-je à
» vous prouver mon innocence » ?

Le ton dont fut prononcé ce peu de mots fit impreſſion ſur le Duc. L'attachement & l'eſtime lui parlaient déjà en faveur de l'accuſé; mais une choſe combattait dans ſon ame ces ſentimens favorables ; c'était la réflexion maligne de la Ducheſſe ſur l'indifférence apparente du Chevalier. Cette remarque l'avait ſingulierement frappé, & il ne doutait nullement que celui qu'on n'avait vu juſqu'alors aimer aucune femme de ſa Cour, n'aimât véritablement la ſienne. Pour lever ce ſcrupule, il exigea qu'Agolane jurât ſur ſon honneur de lui répondre avec vérité à une queſtion qu'il allait lui faire. Le Chevalier, qui n'y vit qu'un moyen facile de conſerver

à la fois l'amitié de ſon Souverain & le cœur de Vergy, jura ſans héſiter. « Eh bien, » reprit le Duc, l'on ne vous a connu juſ- » qu'ici, ni à ma Cour, ni ailleurs, l'ap- » parence même d'un attachement; & tant que » j'aurai cette incertitude, je vous croirai » coupable. Répondez-moi ſans détour. Ai- » mez-vous ſecrettement? qui aimez-vous? » Voilà ce que je veux ſavoir, & ce qui ſeul » peut diſſiper mes ſoupçons. Confiez à mon » amitié ce ſecret, que je crois mériter; elle » vous eſt rendue à ce prix. Si vous refuſez, » vous n'êtes plus à mes yeux qu'un traître » & un perfide, digne de toute ma colere. » Choiſiſſez ».

Ce fut alors qu'Agolane ſentit & l'imprudence du ſerment qu'il venait de faire, & l'embarras cruel de ſa ſituation. Oſera-t-il avouer au Duc qu'il aime ſa niece? Manquera-t-il au ſecret inviolable qu'a exigé Vergy? S'il ſe tait, il eſt banni : s'il parle, il trahit ſon amante; &, quelque parti qu'il prenne, il eſt ſûr de la perdre. Encore s'il pouvait la voir dans ſon exil! que ferait un banniſſement à ce prix! Mais elle ne peut le

ſuivre, & pourra-t-il vivre ſans elle? Combattu & déchiré tour-à-tour par ces penſées déſeſpérantes, il ne peut plus cacher ſa douleur. Des larmes s'échappent malgré lui, & coulent ſur ſes joues. Le Duc attendri cherche à le raſſurer. Il lui jure à ſon tour, ſur la foi qu'il lui doit comme ſuzerain, de ne jamais révéler à qui que ce ſoit dans l'univers, le ſecret qu'il attend; & il le demande de nouveau, moins comme l'engagement d'une parole donnée, que comme un témoignage précieux de confiance & d'eſtime. « Ah! Sire, s'écrie le Chevalier, pardonnez ces » combats à un cœur, rempli d'ailleurs de » reconnaiſſance pour vous: mais il s'agit de » mon bonheur, je vais tout perdre, & j'en » mourrai. — Agolane, il eſt donc des choſes » que vous craignez de confier à votre ami! » & voilà le prix que reçoit de vous ſa ten» dreſſe! Ah! c'en eſt fait; vous voulez que » je vous haïſſe ».

Ce reproche ſi doux & ſi touchant alla au cœur du Chevalier. Il ne put y réſiſter, & il avoua enfin ce miſtere terrible, le ſecret de ſa vie. Le Duc d'abord n'en voulut rien

croire. Sa niece vivait dans une retraite ſi profonde, que l'aveu d'une intrigue avec elle ne lui parut qu'un menſonge adroit. En vain on lui conta la naiſſance de cet amour, ſes détails, les rendez-vous dans le verger, & le ſignal du petit chien : il s'obſtina toujours à nier tout ce qu'il ne verrait pas, & exigea abſolument de l'amant heureux qu'il le menât avec lui au rendez-vous. Agolane ne pouvait plus refuſer cette demande, après avoir accordé la premiere. Il convint donc avec le Duc de certaines précautions. Tous deux ſe rendirent le ſoir ſéparément à un lieu déſigné, & de là ils partirent enſemble pour aller au verger.

A peine y furent-ils arrivés, qu'ils entendirent le petit chien qui, à ſon ordinaire, accourut, en jappant, vers Agolane, pour le careſſer. Le Duc alors, feignant d'être convaincu, dit adieu au Chevalier, & le quitta, comme ſi ce premier témoignage lui eût ſuffi ; mais l'inſtant d'après, il revint ſur ſes pas, & le ſuivit doucement & ſans bruit, réſolu de voir où ſe terminerait cette miſtérieuſe aventure, à laquelle il ne croyait pas

encore. La porte était entr'ouverte. Il vit entrer l'heureux Agolane. Il vit sa nièce, au premier bruit, se lever avec transport, accourir hors d'elle-même vers son amant, & le serrer dans ses beaux bras, en l'embrassant mille fois. « Mon doux ami, ma seule » joie, & tout ce qui m'est le plus cher au » monde, qu'il y a long-tems que je ne t'ai » vu ! & que loin de toi les jours ici m'ont » paru longs ! Mais tous mes chagrins sont » oubliés ; & me voilà heureuse, puisque je » t'ai retrouvé ». Et à ces mots elle le pressait de nouveau contre son cœur, & l'embrassait encore, sans lui donner le tems de répondre. Elle le fit entrer enfin dans sa chambre, où la nuit s'écoula pour eux dans des ravissemens qu'il me serait impossible de vous décrire. Ceux-là seuls peuvent les comprendre, à qui l'Amour les a départis. Encore Amour ne les accorde-t-il pas à tous ceux qui aiment.

L'approche du jour força cependant Agolane de se retirer. Vergy, après lui avoir fixé le terme du prochain rendez-vous, le reconduisit à la porte, en le couvrant de

baisers, & lui reprochant, toute en larmes, son empressement à partir. Mais à peine eut-il fait quatre pas, qu'elle le rappella aussi-tôt, pour l'accabler de nouvelles caresses, & le retint étroitement serré dans ses bras, sans plus vouloir lui permettre de la quitter. Il fallut qu'il s'en arrachât avec une sorte de violence. Elle resta quelque tems sur le seuil de la porte, afin de jouir, malgré lui, du plaisir de le voir. Ses yeux, à travers l'obscurité, cherchaient encore à le suivre. Enfin, elle ne rentra que pour maudire le jour & la lumiere.

Le Duc, qui avait été témoin des premiers transports des deux amans, le fut aussi de leurs tendres adieux. Il avait eu le courage de passer la nuit dans le verger, & il y attendait le départ du Chevalier, moins pour aquérir une nouvelle preuve de son innocence, à la fin trop bien reconnue, que pour lui rendre sur le lieu même la justice qu'il lui devait. Dès qu'il le vit sortir, il courut après lui, l'embrassa tendrement, lui demanda pardon de ses soupçons injurieux, & l'assura pour toujours d'une amitié inal-

térable. Agolane, surpris de le voir, le conjura une seconde fois par tout ce qui est le plus sacré, de cacher à jamais ce secret de son cœur. « Je mourrais de douleur, dit-il, » si dans tout l'univers un autre que vous » pouvait le soupçonner. Ne m'en parlez plus » vous-même, répondit le Duc; car dès ce » moment je l'ai oublié »; & aussi-tôt, l'entretenant d'autres choses, il le ramena au palais.

A dîner, il le fit asseoir à ses côtés. Il affecta de le traiter avec plus de distinction encore qu'auparavant, & lui fit tant de caresses, lui montra tant d'amitié, que la Duchesse n'y put tenir. Elle feignit de se trouver mal, & de dépit quittant la table, alla se mettre au lit. Le Duc, qui ne soupçonna pas d'abord la cause de cette brusque retraite, accourut allarmé; & comme il interrogeait son épouse sur cette incommodité subite & surprenante: « Eh! ne devrais-je pas mourir de chagrin, » dit-elle, quand vous me méprisez assez, » pour accueillir encore celui que vous & » moi nous avons tant de raisons de haïr; » quand, après les plaintes qu'hier je vous

« ai

» ai faites de lui, je vous vois, pour m'in-
» sulter sans doute, l'accabler devant moi
» de vos caresses? Madame, reprit le Duc,
» cessez de m'en dire du mal; je sais ce que
» je dois croire sur l'état de son cœur : ne
» m'en demandez pas davantage; mais ni
» vous, ni personne au monde ne réussiriez
» maintenant à lui ôter mon amitié». Et
sans attendre de réponse, il sortit aussi-tôt.

La Duchesse resta consternée. Après avoir essuyé des rebuts, elle se voyait une rivale; &, pour comble de désespoir, il lui était défendu de la connaître, & impossible de s'en venger. Sa jalouse fureur se le promit bien cependant; &, trop sûre de la faiblesse qu'avait pour elle son mari, elle résolut de lui arracher, dès le jour même, ce secret funeste, la cause de son malheur. La nuit donc, quand le Duc vint se placer à ses côtés, elle feignit de vouloir se retirer, comme si elle eût renoncé pour jamais à partager sa couche. Il l'arrêta, & l'embrassant avec tendresse, la pria de rester. « Que vous êtes
» faux & trompeur, lui dit-elle! vous affec-
» tez ici le langage de l'amour, & vous ne

» m'aimâtes jamais. Long-tems hélas ! vos » protestations m'ont séduite : il m'était si » doux de les croire ! Mais qu'aujourd'hui » me voilà cruellement désabusée ! Eh ! com- » ment, lui demanda le Duc ? — Le Cheva- » lier vous a trompé par des mensonges, & » vous l'avez cru. Je ne demande point à » les connaître, puisque vous êtes résolu à » me les cacher. Mais ce qui me pénetre, c'est » de voir ma tendresse payée d'un pareil » retour. Jamais, vous le savez, mon cœur » n'a eu une pensée, jamais il n'a eu un » secret qu'il ne vous l'ait confié aussi-tôt. » Mon seul plaisir était d'aller le déposer » dans votre sein ; & vous, en retour, vous » ne m'annoncez les vôtres, que pour m'a- » vertir qu'ils me sont interdits ».

A ces mots, elle éclata en soupirs & en sanglots, avec une vérité si surprenante, que le Duc en fut attendri. « Belle amie, lui » dit-il, je sens qu'il ne m'est pas possible » de vivre haï de vous ; mais sachez aussi » que je ne puis, sans me déshonorer, vous » révéler ce que vous exigez de moi. — Ne » me l'avouez donc pas, cher Sire ; mais

» cherchez au moins, pour me tromper,
» des prétextes plus plausibles. Votre ten-
» dresse m'a confié souvent des secrets bien
» autrement importans; & vous savez si ja-
» mais je vous ai causé un repentir. Non,
» encore une fois, ce n'est pas mon indis-
» crétion que vous craignez; mais votre cœur
» est changé, & vous ne m'aimez plus ».
Les sanglots alors lui couperent la voix, &
les larmes inonderent son visage. Le Duc,
par ses caresses, chercha en vain à la con-
soler; il ne parut qu'augmenter ses douleurs.
« Non, s'écria-t-il, je ne puis plus résister
» à vos chagrins, ni rien avoir de caché
» pour votre amour. Vous allez voir jus-
» qu'où va pour vous l'excès du mien : mais
» aussi, gardez-vous de le trahir jamais; ma
» vengeance serait terrible, & je vous pré-
» viens qu'il y va pour vous de la vie. Voilà
» mes conditions; vous sentez-vous capable
» de les accepter? — Oui, je m'y soumets,
» ingrat, puisque vous croyez la crainte de
» la mort plus puissante sur moi que la peur
» de vous déplaire ». Ce langage acheva de
séduire le trop faible Duc. Amour l'aveu-

glait, il oublia ſa promeſſe, & conta imprudement à la perfide tous les aveux que lui avait faits Agolane. Il n'oublia, ni les rendez-vous dans le verger, dont il venait d'être témoin lui-même, ni le moyen adroit du petit chien, ni ſur-tout l'amour tendre de ſa niece pour le beau Chevalier.

Chacune de ſes paroles était un coup de poignard qu'il enfonçait dans le cœur de la Ducheſſe. Elle eut la force de diſſimuler cependant, & renouvella même pluſieurs fois les ſermens de diſcrétion qu'elle lui avait faits: mais dans ſon ame irritée, elle en faiſait d'autres bien différens, & y jurait de mourir ou de ſe venger de ſa rivale. Dès ce moment elle ne s'occupa plus que de ce projet cruel. Jour & nuit elle y rêva, & chaque inſtant de retard fut pour elle un ſiecle.

L'occaſion de la vengeance ne ſe préſenta qu'à la Pentecôte. Le Duc alors tint une Cour pléniere, à laquelle furent invités les grands Seigneurs & les femmes qualifiées de ſes États. Vergy ne manqua pas de s'y rendre. A ſa vue, la Ducheſſe pâlit de rage; tout ſon corps frémit. Elle ſe contint pour-

tant, & se rendit même assez maîtresse de sa colere, pour faire à sa niece plus de caresses encore qu'à son ordinaire. Mais, après le dîner, quand les Dames passerent dans son appartement, pour faire ou pour réparer leur toilette avant la danse, elle les exhorta beaucoup à la gaité. Puis s'adressant à Vergy: « Pour vous, belle niece, dit-elle, je ne vous » y invite pas, & m'en repose sur votre bel » ami. Madame, répondit la Châtelaine avec » douceur, j'ignore de qui vous voulez me » parler; mais je n'ai point d'amis que je » ne puisse avouer, & qui ne doivent faire » honneur à Monseigneur & à moi. — Je » le crois bien, belle niece; quand on est » si adroite, & qu'on sait si bien dresser de » petits chiens, on peut n'avouer que ce » qu'on veut ». Les Dames ne firent point d'attention à ce discours, parce qu'elles n'y comprirent rien; & elles se rendirent dans les salles pour commencer les danses.

Pour Vergy, qui étouffait de douleur & de honte, elle passa dans une garde-robbe voisine, où elle se jetta sur un lit, & s'abandonna à son désespoir, sans s'appercevoir

même d'une ſuivante qui s'y trouvait aſſiſe. Ses premieres plaintes furent des reproches à ſon amant, qu'elle ſoupçonna d'avoir acheté par une perfidie le cœur de la Ducheſſe. « Eh ! ſerait-elle inſtruite de mon ſecret, » s'écria-t-elle, s'il ne l'eût aimée plus que » moi, qu'il a trahie ? Il me trompait donc, » quand il me parlait d'amour ; & moi, ô » mon Dieu ! vous ſavez comme je l'aimais ! » Doux ami, que vous ai-je fait pour m'a- » bandonner, & me trahir ainſi ? Depuis que » je vous ai aimé, avant même de vous » aimer, ai-je jamais rien dit ou rien penſé » qui méritât une cruauté pareille ? Dieu » m'eût offert & ſa gloire & ſon paradis, » que je les euſſe réfuſés, s'il eût fallu vous » perdre. Vous étiez toute ma richeſſe, mon » bonheur & ma joie. Mon unique plaiſir » ſur la terre, quand je ne pouvais vous » voir, était de penſer à vous ; & ſi mon » cœur eût pu toujours être aſſuré du vôtre, » je n'euſſe plus vu ici bas aucun malheur » à craindre. Amour, le pouvais-je croire » qu'il m'abandonnerait ainſi, lorſqu'aſſis à » mes côtés, & ſerré dans mes bras, il me

» jurait qu'il était tout entier à moi ; lorſ-
» qu'il m'appellait la Dame, la maîtreſſe de
» ſon ame & de ſes jours, & me le diſait d'un
» ton ſi doux, que je mourrais de plaiſir à
» l'entendre ? Je ne croyais pas alors que ſon
» cœur pût admettre haine ou courroux pour
» moi. J'eſpérais qu'il m'aimerait toute ſa
» vie, comme j'étais sûre de l'aimer toute
» la mienne. Si la mort fut venue l'enlever
» avant moi, je l'euſſe bientôt ſuivi dans la
» tombe, & j'euſſe préféré le bonheur d'être
» enſevelie auprès de lui, à la douleur de
» vivre pour ne plus le voir. Mourons donc,
» puiſqu'il ne vit plus pour moi. Le ciel,
» touché de la loyauté de mon amour, me
» prendra en pitié ſans doute. Puiſſe-t-il,
» pour toute punition, combler de ſes biens
» l'ingrat qui me cauſe la mort ! Moi, je
» la lui pardonne ; elle m'eſt douce de ſa
» main, & je meurs ſans regret, quand je
» ſonge que je l'ai aimé ». A ces mots, les yeux de Vergy ſe ferment, ſa chaleur s'éteint ; elle veut rappeller un inſtant ſes forces, pour dire adieu à ſon amant ; &, lui tendant les bras comme ſi elle eût voulu le ſerrer

une fois encore, elle tombe sur le lit, soupire & meurt.

Agolane ignorait entiérement ce qui se passait aussi près de lui. Il était dans la salle avec les Dames, obligé par complaisance de se prêter aux plaisirs; mais il ne voyait pas celle qu'aimait uniquement son cœur, & ses yeux inquiets la cherchaient par-tout. Enfin, surpris de sa longue absence, il en demande des nouvelles au Duc, qui le prend par la main, & lui montrant le cabinet, lui dit d'aller la chercher. Il y entre avec l'empressement de l'amour; & voit, (quel spectacle!) un corps pâle & sans vie. Il cherche en vain à le ranimer par ses baisers; ses levres ne rencontrent que des levres glacées par la mort. La suivante qu'il apperçoit, & qu'il interroge, lui répete naïvement ce qu'elle vient d'entendre. Trop éclairé par cet aveu, il s'écrie: « O la plus tendre, la plus loyale, » & la meilleure des femmes, pour récom- » pense de tant d'amour je vous ai donc » trahie! & vous seule en avez voulu porter » la peine. Mais je vous ferai justice, & vous » serez vengée ». Alors il saisit une épée,

qu'il voit suspendue à la muraille; il se l'enfonce dans le cœur, & tombe auprès de son amante.

La suivante effrayée court dans la salle avertir le Duc du double malheur dont elle vient d'être témoin. Il va considérer ce triste spectacle, devant lequel il reste immobile. Puis tout-à-coup, arrachant en fureur l'épée qui perçait le cœur de son malheureux ami, il retourne vers la Duchesse. « Je t'avais pro- » mis la mort, si tu me trahissais, lui dit-il; » meurs, tu ne mérites plus de vivre ». A ces paroles, il la poignarde, & la fait tomber à ses pieds. De toutes parts s'éleve un cri perçant, les danses sont interrompues; on approche, on est effrayé. Le Duc alors raconte la triste & déplorable aventure de ces deux fideles amans. En la contant, ses larmes coulaient en abondance, & tout le monde pleurait avec lui. Mais quand on vit apporter les deux corps, on n'entendit plus que des sanglots.

Le lendemain, il leur fit rendre tous les honneurs funebres qu'on rend aux Souverains, & leur éleva un riche mausolée, dans

lequel il les renferma tous deux, réunis sous une même tombe. Dès qu'il eut satisfait à ce devoir, il ne songea plus qu'à expier sa faute. Dans ce dessein, il prit la Croix, se rendit à la Terre-Sainte, & entra dans l'Ordre du Temple. Mais sans cesse l'idée du malheur dont il avait été la cause resta présente à sa mémoire. Tant qu'il vécut, tout son extérieur annonça un chagrin profond ; & jamais, depuis la mort de son ami, on ne vit une seule fois ses levres sourire.

Quelle fut la source de tant de maux ? une seule imprudence. Soyons donc discrets, puisqu'une indiscrétion peut avoir de si terribles suites ; & par compassion pour nos deux amans, *prions Dieu qu'au jour du jugement il les place à sa droite.*

Se trouve copié dans les Contes de la Reine Marguerite de Navarre, *t.* 2, *p.* 410, *Nouv.* 70.

Dans les Histoires tragiques de Belleforet, *d'après l'Italien de* Bandello.

On en a fait aussi, sous le titre de la Comtesse de Vergy, *un Roman* in-12°, *qui a eu deux éditions. Pour pouvoir donner à son Conte une certaine étendue, l'Auteur, qu'on dit être le Commandeur de Vigna-*

court, y a inséré beaucoup de faits historiques du regne de Philippe-Auguste, & plusieurs noms illustres d'anciennes familles de Bourgogne. Mais il est des histoires qui ne comportent qu'une certaine longueur; & souvent, en délayant ainsi une aventure touchante, on lui ôte une partie de l'intérêt dont elle est susceptible.

· *Le Roman de* la Comtesse de Vergy *est inséré dans la Bibliotheque de Campagne, t. XIV.*



Par Bernier.

LE BOURGEOIS D'ABBEVILLE.

Alias

LA HOUSSE COUPÉE EN DEUX.

Ceux à qui la nature a départi quelque esprit, devraient bien, pour amuser leur Seigneur, s'exercer à mettre en Romane toutes les aventures jolies qu'ils apprennent. Dans un grand château, où chaque jour il entre & sort une multitude de gens de tous pays, on entend conter mille historiettes agréables dont on pourrait aisément tirer parti. C'est ce que faisaient nos prédécesseurs ; aussi ont-ils laissé après eux une réputation. Si nous voulons en avoir une à notre tour, suivons leur exemple, & ne craignons point la peine ; car il en coûte pour faire de jolies choses. Mais malheureusement on devient paresseux ; nos Ménétriers se contentent de leurs vieux Contes, & ne se piquent plus, comme autrefois, de réveiller leurs auditeurs par des nou-

veautés. Je vais, moi, Meſſieurs, vous en donner une : c'eſt une aventure arrivée, il y a dix-neuf ou vingt ans, à un riche bourgeois d'Abbeville.

Il jouiſſait d'une fortune aſſez conſidérable ; mais étant entré en guerre avec une famille puiſſante, la crainte qu'il eut d'en être écraſé lui fit prendre le parti de renoncer à ſa ville, & de venir s'établir à Paris avec ſa femme & ſon fils. Là il fit hommage au Roi, & devint *ſon homme*. Quelque connaiſſance qu'il avait en fait de négoce, & dont il profita pour établir un petit commerce, lui aiderent encore à augmenter ſon pécule. On l'aima bientôt dans le quartier, parce qu'il était officieux & honnête. Il eſt ſi aiſé, quand on le veut, de ſe faire chérir ! on n'a beſoin pour cela que de bonne volonté; ſouvent il n'en coûte pas une obole.

Le Prud'homme paſſa ainſi ſept années, au bout deſquelles Dieu retira à lui ſa femme. Il y en avait trente qu'ils étaient unis, ſans jamais avoir eu enſemble le moindre différend. Le jeune homme, pendant pluſieurs jours, parut ſi affligé de cette perte, que

le pere ſe vit obligé de le conſoler « Ta
» mere eſt morte, lui dit-il; c'eſt un malheur
» ſans remede; prions Dieu ſeulement qu'il
» lui faſſe miſéricorde: nos pleurs ne nous
» la rendront pas. Moi-même j'irai bientôt
» la rejoindre, il faut t'y attendre; à mon
» âge on ne doit plus ſe flatter de vivre
» long-tems. C'eſt de toi maintenant, beau
» fils, que dépend ma conſolation. Tous
» mes parens & amis ſont reſtés en Ponthieu,
» je n'ai plus perſonne ici; tâche de devenir
» un joli ſujet, & ſi je trouve une fille ſage
» & bien née, dont la famille puiſſe me
» fournir une ſociété agréable, quelque dot
» qu'on me demande, je te la donnerai, &
» je finirai avec vous deux mes vieux jours ».

Or dans la même rue que le Bourgeois, & tout vis-à-vis de lui, logeaient trois freres, Chevaliers, gentils-hommes de pere & de mere, & tous trois eſtimés pour leur valeur. L'aîné était veuf, & avait une fille. Toute cette famille était pauvre: non qu'elle fût née ſans fortune; mais dans un moment de détreſſe ayant été obligée de recourir à des uſuriers, & l'emprunt, par l'accroiſſement

rapide des intérêts, étant monté à trois mille livres, ses biens se trouvaient engagés ou saisis. Il ne restait gueres au pere que la maison qu'il habitait. Elle était si bonne, qu'il eût pu aisément la louer vingt livres. Il aurait mieux aimé la vendre : mais il ne le pouvait, parce que c'était un bien de sa femme, qui de droit revenait à la Pucelle.

Le Bourgeois alla faire aux trois freres la demande de la Demoiselle. Ceux-ci, avant de lui répondre, voulurent savoir qu'elle était sa fortune. « Tant en argent qu'en effets, » répondit-il, je possede quinze cens livres. » Tout cela a été aquis très-loyalement. » J'en donnerai dès à présent la moitié à » mon fils, & il aura l'autre moitié après » ma mort. Beau Sire, reprirent les freres, » ce n'est pas là ce qu'il nous faut. Vous » promettez aujourd'hui de laisser à votre » fils, après vous, une moitié de vos biens; » & vous le promettez de bonne foi, nous » n'en doutons pas; mais d'ici à ce tems-» là, il n'a qu'à vous prendre envie de vous » faire Moine ou Templier (*a*), vous don-» nerez alors tout au Couvent, & vos petits-

» enfans n'auront rien ». Les trois freres exigerent donc que le Bourgeois fît, avant de conclure, une donation entiere de tout ce qu'il possédait ; ou sinon ils se refusaient au mariage. Le Bonhomme, de son côté, ne voulait point de pareilles conditions ; mais l'amour paternel l'emportant enfin, il y consentit ; & en présence de quelques témoins qui furent convoqués dans la maison (*b*), il renonça solemnellement à tout, sans se réserver seulement une maille pour déjeûner. Ce fut ainsi qu'il se mit dans la dépendance de ses enfans, & qu'il se donna lui-même le coup mortel. Hélas ! s'il avait su quel sort lui était destiné, il n'eût eu garde vraiment de s'y dévouer.

Les deux époux eurent un fils, qui crût en âge, & qui annonça beaucoup d'esprit & de bonnes qualités. Le Vieillard pendant ce tems vécut, tant bien que mal, à la maison. On l'y souffrait parce qu'il gagnait encore quelque chose par son industrie. Mais, avec les années, les infirmités s'accrurent ; il se vit hors d'état de travailler, & alors on le trouva incommode. La Dame sur-tout, qui était orgueilleuse & fiere, ne pouvait le souffrir,

chaque

chaque jour elle menaçait de ſe retirer, ſi on ne le renvoyait; & elle perſécuta ſi fort ſon mari, que l'ingrat, oubliant ce qu'il devait à la reconnaiſſance & à la nature, vint ſignifier à ſon malheureux pere de chercher ailleurs un aſile. « Beau fils, que me dis-
» tu, s'écria le Vieillard? Quoi! je t'ai
» donné le fruit de ſoixante années de ſueurs,
» tu jouis par moi de toutes tes aiſes; &
» pour récompenſe tu me chaſſes! Veux-tu
» donc me punir de t'avoir trop aimé? Au
» nom de Dieu, cher fils, ne m'expoſes pas
» à mourir de faim. Tu ſais que je ne peux
» plus marcher: accorde-moi dans ta maiſon
» quelque coin inutile. Je ne te demande ni
» un lit, ni les mets de ta table. Un peu de
» paille jettée ſous cet appentis, du pain &
» de l'eau me ſuffiront. A mon âge il faut ſi
» peu pour vivre! & d'ailleurs, avec mes
» infirmités & mes chagrins, je ne te ſerai
» pas long-tems à charge. Si tu veux faire
» l'aumône en expiation de tes péchés, eh
» bien, fais-la à ton pere; en eſt-il une plus
» juſte? Cher fils, rappelle-toi tout ce qu'il
» m'en a coûté de ſoins pendant trente ans,

» pour t'élever ; ſonge à la bénédiction que » Dieu promet à ceux qui honoreront ici » bas leurs parens ; & crains qu'il ne te » maudiſſe à jamais, ſi tu oſes devenir toi- » même le meurtrier de ton pere ».

Ce diſcours touchant émut le fils ; mais il allégua l'averſion de ſa femme, &, pour le bien de la paix, il exigea que le Vieillard ſortît. « Eh ! où veux-tu que j'aille, répondit » le Prud'homme ? Des étrangers me rece- » vront-ils, quand mon propre fils me re- » jette ? Sans argent & ſans reſſources, il » faut donc que je mandie le pain dont j'ai » beſoin aujourd'hui pour ne pas mourir ». En parlant ainſi, la face du Vieillard était toute baignée de larmes. Il prit néanmoins le bâton qui l'aidait à ſe ſoutenir, & ſe leva, en priant Dieu de pardonner à ſon fils. Mais, avant de ſortir, il demanda une derniere grace. « L'hiver approche, dit-il, &, ſi Dieu me » condamne à vivre encore juſqu'à ce tems, » je n'ai rien pour me défendre du froid. » La robbe que je porte eſt en lambeaux. » En reconnaiſſance de toutes celles qu'il m'a » fallu te fournir pendant ta vie, beau fils,

» accorde-m'en une des tiennes. Je ne de» mande que la plus mauvaiſe, celle que tu » ne veux plus mettre ». Cette légere faveur lui fut refuſée. La femme répondit qu'il n'y avait point à la maiſon de robbe pour lui. Il demanda au moins l'une des deux couvertures qui ſervaient pour le cheval; & le fils, voyant alors qu'il ne pouvait s'en défendre, fit ſigne au jeune enfant d'en apporter une.

Celui-ci n'avait pu voir ſans attendriſſement les adieux de ſon reſpectable aïeul. Il avait dix ans, & je vous ai déjà dit qu'il était plein de bonnes qualités. Il alla prendre à l'écurie la meilleure des houſſes, qu'il coupa en deux, & dont il vint apporter la moitié au Vieillard. « Tout le monde veut donc ma » mort, s'écria l'aïeul en ſanglottant? J'avais » obtenu ce faible ſoulagement pour ma mi» ſere, & on me l'envie » ! Le fils ne put s'empêcher de gronder l'enfant d'avoir outrepaſſé ſes ordres. « Pardon, Sire, répliqua le » Jouvenceau; mais j'ai ſoupçonné que vous » vouliez bientôt faire mourir votre pere, » & j'ai voulu ſeconder vos intentions. L'autre

» moitié de couverture, au reste, ne sera pas
» perdue : je la garde, pour vous la donner
» quand vous serez devenu vieux ».

Ce reproche si adroit frappa le fils coupable. Il sentit ses torts, & se prosternant aux pieds de son pere en lui demandant pardon, il le fit rentrer dans la maison, lui remit en main tous ses biens, & se conduisit à son égard dans la suite avec le respect & les soins qu'il lui devait.

Retenez bien cette histoire, vous autres peres qui avez des enfans à marier. Soyez plus sages que celui-ci; & n'allez pas, comme lui, vous jetter dans un gouffre, dont vous ne pourriez plus sortir. Vos enfans auront pour vous de l'amitié, sans doute, & vous devez le croire; mais le plus sûr cependant est de ne pas vous y fier. Qui s'expose à dépendre des autres, s'expose nécessairement à bien des larmes.

Se trouve dans le Novelliero Italiano, *t.* 3.

Chez M. l'Abbé le Monnier, (Fables, *p.* 68) *le fils met son pere à l'Hôpital, & il lui envoie un peu de soupe de tems en tems dans un pot d'étain. Le*

Vieillard mort, on veut se défaire du pot; mais l'enfant veut le garder pour le tems qu'il mettra aussi son pere à l'Hôpital. Cette réponse dure & peu respectueuse du bambin, choque ici, parce qu'il n'en résulte aucun bien; au lieu que dans le Fabliau c'est un trait d'esprit & de sentiment, qui enchante, parce qu'il empêche de faire une mauvaise action.

Dans les Histoires Plaisantes & Ingénieuses, *p.* 146, *le pere, quand il s'apperçoit qu'on n'a plus d'égards pour lui, fait venir un coffre qu'il prétend contenir de l'argent dont jusqu'alors il n'avait pas voulu parler.* (*Piron, dans sa Comédie des* Fils Ingrats, *a imité ce dénouement*). *On change de conduite envers le Vieillard; mais à sa mort on ne trouve dans le coffre qu'une massue, avec une inscription qui la destine à assommer tout pere assez peu sensé pour se mettre à la merci de ses enfans.*

Il y a une historiette de Légende, intitulée le Botterel (*le Crapaud*), *dont le sujet est le même que celui-ci. Un Laboureur, en mariant son fils, lui a donné tout son bien, & il ne s'est réservé, pour sa subsistance & celle de sa femme, qu'un petit champ qu'il continue à cultiver lui-même. Mais, l'âge le mettant hors d'état de travailler, il a recours à la compassion de ce fils, auquel il offre son champ, & qu'il prie de le nourrir lui & sa femme. Un jour les deux vieux parens, mourant de faim, vont chez l'ingrat demander à dîner. Dès qu'il les apperçoit, il fait enlever les plats, & leur présente de gros pain bis. Ils*

se retirent en pleurant. Lui aussi-tôt recommence son dîner. Mais tout-à-coup un gros crapaud s'élance miraculeusement d'un des plats, & s'attache à sa lèvre qu'il mord avec fureur. On veut en vain arracher l'animal, on ne fait qu'augmenter les douleurs du coupable. Il reconnaît sa faute, va à Rome pour en demander l'absolution, & revient la réparer. Alors le crapaud tombe de lui-même.

Ce Conte, plus digne d'indulgence que beaucoup d'autres, parce qu'au moins la morale en est bonne, est donné comme vrai dans le livre des Abeilles *de Thomas Cantimpré, Dominicain qui vivait vers le milieu du* XIIIe *siecle. L'Auteur prétend même en avoir appris les détails d'un de ses confreres, lequel avait vu, dit-il, à Paris le malheureux avec son crapaud. Peut-être est-ce de ce Moine Thomas que le Fablier a tiré son Conte.*

On en fit en 1540 une piece de Théâtre, sous le nom du Mirouer & exemple des enfans ingrats[1].

Le Conte du Crapaud *se trouve dans le* Doctrinal de Sapience, *fol. XXI, v°.*

[1] *Hist. du Th. Fr. t. 3. pag. 153; & Bibl. du Th. Fr. t. 1, p. 3.*

NOTES.

(*a*) La vénération du tems pour la profession monastique faisait que beaucoup de particuliers, & même des Princes, venaient finir leurs jours dans des Couvens. Saint Louis lui-même voulut quitter la Couronne,

pour se faire Religieux, & ce ne fut que le courage & l'adresse de la Reine qui le firent renoncer à son projet.

(*b*) Autre usage qui, ainsi que le précédent, s'était établi dans des tems antérieurs, quand, presque personne ne sachant lire, tous les marchés & contrats ne se faisaient qu'en présence des témoins.



* DU CHEVALIER QUI CONFESSA SA FEMME.

Près de Vire, dans le Beſſin, était un ménage qu'on propoſait à la ronde comme un modele d'union. Le mari, bon Chevalier, aimait tellement ſa femme, & il avait en elle une ſi grande confiance, que non-ſeulement il la laiſſait en tout maîtreſſe abſolue, mais qu'il n'eût pas même voulu entreprendre la plus petite choſe ſans la conſulter. La Dame jouiſſait dans le pays de la meilleure réputation. Elle paſſa ainſi, près de ſon tourtereau, pluſieurs années heureuſes. Mais tout-à-coup elle tomba malade aſſez ſérieuſement pour être alarmée. Elle fit venir alors ſon Curé, à qui elle ſe confeſſa, & entre les mains duquel elle diſpoſa, en legs pieux, de tout ce qui lui appartenait. Néanmoins, ne croyant pas apparemment une ſeule abſolution ſuffiſante, elle appella ſon mari : « Cher

» Sire, lui dit-elle, rendez-moi un ſervice.
» J'ai ſouvent entendu parler d'un Religieux,
» du Couvent voiſin, que tout le monde
» dit être un ſaint homme. Dans l'état où je
» ſuis, je ſerais charmée d'être réconciliée
» par lui avec Dieu; envoyez, je vous prie,
» quelqu'un de vos gens le chercher. Je n'y
» enverrai point, répondit l'époux complai-
» ſant, j'irai moi-même ». Et auſſi-tôt il monta à cheval, & ſe rendit au Monaſtere. Mais en chemin il fit quelques réflexions ſur cette manie d'un ſecond confeſſeur. Tant d'empreſſement lui inſpira le deſir d'en connaître le motif; & afin de le ſavoir bien ſûrement, il réſolut de revenir ſe préſenter à la place du Moine.

Arrivé au Couvent, il alla deſcendre chez le Prieur. Celui-ci, qui le connaiſſait particuliérement, accourut au devant de lui pour le recevoir, & fit prendre ſon cheval par un valet. « Je vous ai une véritable obligation,
» lui dit-il, d'être venu ainſi me ſurprendre;
» entrez; & puiſque je vous tiens enfin, je
» vous annonce qu'on ne vous laiſſera pas
» partir de ſitôt. Beau Sire, répondit le Che-

» valier, je ſuis on ne peut pas plus ſen-
» ſible à votre amitié; mais il ne m'eſt pas
» poſſible d'en profiter: je reparts dans l'inſ-
» tant, & viens ſeulement vous demander
» un ſervice. J'ai beſoin, pour quelques mo-
» mens, d'une de vos robbes: prêtez-la
» moi, je vous prie, avec vos bottes &
» votre cheval; je reviendrai, avant minuit,
» vous rendre le tout ». Le Prieur y con-
ſentit, & le Chevalier, ſe revêtant de l'attirail
monaſtique, retourna ſous ce déguiſement au
Château.

Afin de n'être pas reconnu, il eut ſoin
de n'arriver qu'à la nuit, & d'abaiſſer ſon
chaperon ſur les yeux, de maniere à ſe ca-
cher le viſage. Un valet vint l'aider à deſ-
cendre de cheval, & le mit entre les mains
d'une des ſuivantes, qui auſſi-tôt le conduiſit
à l'appartement de la malade. Il n'y avait
dans la chambre d'autre clarté que celle d'une
petite lampe, allumée dans un coin de la
cheminée. « Madame, dit la Suivante, voici
» le Religieux que vous avez mandé. Qu'il
» entre, répondit la femme, & qu'on nous
» laiſſe........ Ah! Sire, ajouta-t-elle en

» s'adreſſant au faux Moine, qu'il y a long-
» tems que je deſirais de vous voir. J'ai grand
» beſoin de conſolation. Aſſéyez-vous, je
» vous en ſupplie. Ma douce Dame, répartit
» celui-ci d'une voix contrefaite, c'eſt être
» ſage que de chercher à rentrer en grace
» avec Dieu. Il eſt le maître de notre vie,
» & peut nous l'ôter à ſon gré. Ayez con-
» fiance en ſa miſéricorde, & avouez-lui hum-
» blement vos fautes; mais n'en célez au-
« cune : car il eſt écrit, vous le ſavez, qu'un
» ſeul péché caché ſuffit pour tuer l'ame. J'en
» ai beaucoup à me reprocher, reprit la
» malade; je jouis d'une bonne réputation,
» & n'en ſuis gueres digne. Hélas! quelque-
» fois, pour une ſimple étourderie, telle
» femme eſt déshonorée, qui ne le mérite
» pas autant que moi. J'ai ſouvent manqué
» de fidélité à mon mari, & je prie Dieu
» de me le pardonner ». A ce diſcours, vous
pouvez vous figurer la grimace que fit le
Chevalier ſous ſon chaperon. « Dame, dit-il,
» vous avez fait un grand péché. Ignorez-
» vous quels ſont vos devoirs? Aviez-vous
» à vous plaindre de votre mari? — Non,

» Sire ; mais vous trouverez peu de femmes
» plus fideles au leur. Quelque beau & quel-
» que jeune qu'il ſoit, on a plus de deſirs
» qu'il n'a d'amour. Souvent même il eſt ſi
» froid & ſi indifférent, qu'il oublie ſes de-
» voirs. L'épouſe, dans la crainte de perdre
» ſon eſtime & de lui inſpirer un ſoupçon
» dangereux, n'oſe les lui rappeller : & en
» dépit de toutes les réſolutions qu'elle peut
» faire, bientôt la néceſſité la force à un
» autre choix. Et avec qui avez-vous péché,
» demanda le mari ? — Ah ! Sire, voilà ce
» qui aggrave ma faute, & ce qui dans ce
» moment me fait trembler pour mon ſalut.
» C'eſt avec le neveu de mon Seigneur. Je
» l'aimais éperdument, & ſerais morte de
» douleur, ſi je n'avais réuſſi à m'en faire
» aimer. J'en ſuis enfin venue à bout. Voilà
» cinq ans entiers que nous vivons enſemble.
» — Avec le neveu de votre mari ! Quoi !
» Dame, vous ignoriez donc que cet amour
» eſt preſque inceſtueux ? — Je le ſavais,
» Sire ; mais telle eſt l'extrêmité où nous
» ſommes réduites, nous autres femmes de
» qualité. Entourées ſans ceſſe de valets

» qui espionnent nos actions, nous sommes » obligées, si nous voulons les tromper, » de choisir pour ami l'homme dont ils doi- » vent se défier le moins. Mon neveu était » dans ce cas. Cent fois le jour il pouvait » entrer & sortir de chez moi, sans que » personne pût y trouver à redire; & j'ai pro- » fité de cet avantage. Souvent même je lui » ai fait part de la fortune de mon mari; » car je me suis rendue maîtresse du Châ- » teau, & j'y dispose de tout. Vient-il des » étrangers? C'est moi seule qu'ils deman- » dent: ils ne s'informent seulement pas du » Seigneur, qui n'est rien, & que j'ai tota- » lement anéanti. Telles sont les femmes: elles » veulent toutes dominer; & c'est un mal, » parce qu'étant naturellement avares, jamais » elles ne peuvent bien tenir une maison ».

Le Chevalier n'en voulut pas savoir davantage. Il enjoignit à la malade une pénitence telle quelle, & retourna porter l'habit du Prieur; après quoi il revint chez lui, où d'abord il commença par chasser son neveu.

Une crise heureuse sauva la Dame. En peu de jours elle fut guérie: mais un certain matin

qu'elle venait de donner des ordres à ſes gens, avec le ton abſolu qu'elle prenait d'ordinaire, l'époux choqué ſe levant en fureur, lui dit: « Qui vous autoriſe à tant d'inſolence, Ma- » dame ? Je ſais, il eſt vrai, que telle eſt » la coutume des femmes, & qu'elles veu- » lent dominer; mais quand ce ſont des co- » quines, elles devraient rougir devant tout » le monde, & être modeſtes ».

L'épouſe ne fit que rire de ce diſcours; & de l'air le plus tranquille elle répondit: « Eſprit tentateur que vous êtes, vous croyez » qu'on n'a pas deviné vos ruſes ? La belle » fineſſe d'avoir pris un habit de Moine! Il » fallait donc, en même tems, changer de » voix & de viſage. Avouez au moins que » je m'en ſuis paſſablement vengée. Une » autre, à ma place, en vous voyant ſous » ce déguiſement venir ſurprendre l'aveu de » ſes faibleſſes, vous eût peut-être arraché les » deux yeux. Moi j'ai voulu d'une autre ma- » niere vous punir de votre trahiſon. Cepen- » dant, Sire, en m'égayant à vos dépens, » j'ai trouvé l'occaſion de vous donner quel- » ques avis. Votre neveu, par exemple, nous

» coûtait beaucoup. Si je vous eusse proposé
» de le renvoyer, vous eussiez, lui & vous,
» bataillé long-tems. Je me suis servi d'un
» moyen plus simple, & dans un instant il
» a reçu son congé. Vous oubliez quelque-
» fois, cher Sire, que j'ai certains droits;
» & quoiqu'entre nous je ne sois pas, comme
» vous le savez, extrêmement févere sur l'ar-
» ticle, encore est-il bon cependant de vous
» les rappeller de tems en tems. Enfin vous
» avez en moi une confiance absolue : j'en
» suis assurément très-reconnaissante, & tâ-
» cherai toujours de n'en pas abuser; mais
» ne convient-il pas que vous ayez au moins
» quelquefois l'air de vous mêler de vos
» affaires? Si vous m'aviez perdue, par
» exemple, que deviendriez-vous aujour-
» d'hui? Ce n'est pas mon intérêt, c'est le
» vôtre que je considere en tout ceci, parce
» que, malgré votre épreuve humiliante,
» je vous aime toujours. Pour ma conduite,
» au reste, elle est irréprochable. Je puis
» hardiment marcher par-tout la tête haute,
» & ne crains, sous le ciel, ame vivante,

» qui puiſſe ſe vanter de pouvoir me faire
» rougir ».

Le Chevalier ne pouvait s'empêcher de ſe rendre à des raiſons ſi plauſibles. Il reconnut l'injuſtice de ſes ſoupçons, dont il demanda humblement excuſe ; & plein d'admiration pour une femme ſi reſpectable, il lui fut encore plus ſoumis qu'auparavant. Mais quand on ſut l'aventure dans le Beſſin, il y eut des gens malins qui en rirent beaucoup.

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *un Chevalier rentrant chez lui après un long voyage, eſt ſurpris d'y trouver de la vaiſſelle & meubles, qui n'y étaient pas à ſon départ. Il veut ſavoir comment tout cela eſt venu; & un jour de fête que ſa femme doit aller à confeſſe, il va ſe placer dans le confeſſionnal, pour l'écouter. Après un certain nombre de peccadilles, elle s'accuſe d'avoir eu commerce avec un Écuyer, avec un Chevalier & un Prêtre. Le mari alors jette un cri, & ſe fait connaître. Mais la femme, avec une préſence d'eſprit admirable, lui répond : n'étiez-vous pas Écuyer, quand je vous ai épouſé; vous êtes depuis devenu Chevalier, & maintenant vous voilà Prêtre.*

La Fontaine, qui a copié ce Conte, n'y a fait aucun changement.

Dans

Dans Bocace, *une femme rigoureusement enfermée par son mari jaloux, veut voir en liberté un jeune homme, qu'elle aime, & dont la maison n'est séparée de la sienne que par un mur. Elle s'avise pour cela de dire à son mari qu'elle veut aller à confesse. Il va de même se placer dans le confessionnal. Celle-ci s'accuse d'aimer un Prêtre, qui toutes les nuits vient coucher avec elle. Le jaloux va la nuit suivante, avec un poignard, attendre à sa porte le prétendu Prêtre, pour l'assassiner. Pendant ce tems le jeune homme vient par-dessus le toit au rendez-vous. Enfin, après avoir attendu inutilement plusieurs nuits, l'époux accable sa femme d'injures, & lui fait connaître qu'il n'est que trop instruit. J'ai voulu vous punir de votre curiosité, lui dit-elle; j'ai dit que je couchais toutes les nuits avec un prêtre, & j'avais raison, puisque vous l'étiez dans ce moment-là.*

Bandello, *t.* 1, *p.* 69, *suppose que le mari a suborné le Prêtre pour entendre par son moyen la confession de sa femme, & qu'il la poignarde ensuite. Que l'on compare ces assassinats & ces jalousies atroces des deux Novellistes Italiens, avec les trois Contes Français, & l'on verra, comme je l'ai déjà dit, avec quelle vérité les nations se peignent, sans le vouloir.*

Malespini, *t.* 1, *p.* 248, *Nov.* 92, *a copié notre Fabliau.*

DU PRÊTRE QUI DIT LA PASSION.

EXTRAIT.

UN Curé de village, fort ignorant, célébrait l'Office le Vendredi Saint. Au moment qu'il allait commencer la Passion, son Missel tombe, & il perd l'endroit marqué. En vain il tâche de le retrouver : il a beau chercher, beau feuilleter toutes les pages, & aller d'un bout du livre à l'autre ; ses soins sont inutiles. Pendant ce tems, les Paroissiens, qui n'attendaient que la fin de l'Office pour aller dîner (*a*), s'impatientaient beaucoup. Ils s'imaginaient que le Curé ne s'amusait malicieusement ainsi, que pour les faire jeûner plus long-tems. Malgré la sainteté du lieu, les Villains murmurerent ; & ils gronderent même si hautement, que le Prêtre déconcerté, ne sachant comment se tirer d'embarras, & ne voulant pas d'ailleurs perdre son offrande,

commence les Vêpres du Dimanche, *Dixit Dominus Domino meo.* Pour en impoſer à ſes Paroiſſiens, il prononce de tems en tems un mot fort haut. Il va ainſi juſqu'à *Magnificat* & Complies, afin de leur donner le tems de venir à l'offrande. Enfin, quand elle eſt finie, il ſe met à crier *Barrabas* d'une voix ſi terrible, que les vîtres de l'Égliſe en tremblent. Les payſans auſſi-tôt ſe jettent à genoux. D'une voix plus forte encore, il crie *Crucifige eum.* Et tous, pénétrés de componction, baiſent la terre, & ſe frappent la poitrine, en pleurant. Alors il chante, *Ite, Miſſa eſt*, & les renvoie chez eux.

NOTE.

(*a*) Au défaut d'horloges, on avait fixé, à ce qu'il ſemble, à la fin de l'Office, le premier repas de ces jours de jeûne. Mais le jeûne finiſſait donc déjà de fort bonne heure.



LAI DU BUISSON D'ÉPINE.

BIEN des gens ne regardent les Lais que comme des Fables. J'ai cependant mes garans pour toutes les aventures de ceux que j'ai faits. Elles ont été chantées en Bretagne & ailleurs. On en conserve à Carlion les originaux; & c'est dans cette source authentique que je vais puiser encore celle que vous allez entendre, & qui, jusqu'ici, n'a été connue de personne.

En Bretagne jadis fut un Damoiseau preux & beau, fils naturel du Roi, & tendrement aimé de son pere. La Reine avait, d'un premier lit, une fille charmante, qui étant de même âge que le jeune Bachelier, fut élevée avec lui. Toujours ensemble, les deux enfans contracterent l'un pour l'autre une amitié si grande, qu'ils ne pouvaient plus se séparer. Peu-à-peu cette amitié devint plus tendre. Ainsi le veut Nature, à laquelle il faut, ou plutôt ou plus tard, que tout le monde

obéisse. Au lieu de ces jeux de l'enfance qui les avaient tant amusés, c'étaient des caresses & des baisers ; & déjà, pour les savourer avec plus de liberté, ils savaient tromper les yeux de leurs surveillans. Peut-être que, s'ils avaient ainsi toujours caché leur bonheur, ils eussent pu en jouir long-tems ; mais Amour & jeunesse connaissent-ils la prudence ?

Un jour que le jeune Prince revenait de la chasse accablé de fatigue & de chaleur, il se retira dans une chambre écartée, & se jetta sur un lit, pour reposer. La Demoiselle, qui ne l'avait point vu de la journée, & qui le guétait impatiemment à une fenêtre en attendant son retour, s'échappa dès qu'elle le vit, & courut aussi-tôt le trouver. Elle s'assit à ses côtés sur le lit, essuya la sueur de son visage, lui baisa la bouche & les yeux, & enfin lui fit de si douces caresses, que bientôt le Damoiseau oublia sa fatigue. Mais tout-à-coup la porte s'ouvrit. C'était la Reine qu'on avait couru avertir de l'échappée de la Princesse, & qui à l'instant même avait volé sur ses pas. Les Chroniques de Carlion ont oublié de nous apprendre si elle fut avertie

à tems. Tout ce qu'on y lit, c'eſt qu'après beaucoup de reproches & d'injures, la mere emmena ſa fille; qu'elle la tint, depuis ce jour, enfermée très-étroitement, & que le Roi fut prié de faire veiller auſſi de fort près ſur la conduite de ſon fils.

De part & d'autre, les ordres furent obſervés avec une telle rigueur, qu'il ne fut plus poſſible aux deux amans de ſe retrouver. Ce fut alors que le jeune Prince ſe repentit de ſon indiſcrétion; mais il était trop tard, & il n'y avait plus de remede. En vain il rêvait nuit & jour aux moyens de la réparer, & de tromper les ſurveillans; jamais il ne put y réuſſir: lettres, meſſages, rien ne parvint. La Princeſſe ſe trouvait encore plus à plaindre que lui; car outre la douleur de l'abſence, qui leur était commune, elle avait de plus à ſupporter des reproches journaliers & de mauvais traitemens. Ces nouvelles, qu'il eut le chagrin d'apprendre, faiſaient ſon ſupplice. Il fondait en larmes, & enfermé dans ſon appartement, il employait, à pleurer, des journées entieres. Enfin, prenant en haine la maiſon paternelle, il réſolut de la quitter.

« Sire, dit-il un jour au Roi, je viens vous » demander une grace, c'eſt de me faire » Chevalier. Il y a trop long-tems que ma » valeur languit à l'ombre de ce palais ; je » veux aller dans une terre étrangere eſſayer » mon épée, & montrer que je ſuis digne » d'être votre fils ». Le Monarque félicita le jeune Prince ſur cette noble réſolution. Il lui promit de l'armer Chevalier dans deux mois ; mais il voulut qu'en attendant cet honneur, il s'exerçât, pour le mériter, à ſuivre les tournois, à garder les pas d'armes (*a*) & courir les aventures, qui étaient aſſez fréquentes dans ſon Royaume.

Au terme fixé, le Damoiſeau reçut la Chevalerie. La journée ſe paſſa en fêtes. Le ſoir, après le feſtin, on fit entrer dans la ſalle un Irlandais, qui chanta le Lai d'Alix & celui d'Orphée (*b*). Les Chevaliers enſuite parlerent d'armes, & raconterent chacun les actions fameuſes arrivées dans la Bretagne, & dont eux, ou leurs peres, avaient été les témoins ou les héros. Quelqu'un s'étant aviſé de dire qu'au Gué du Buiſſon d'Épine il y

avait, chaque année, la veille de la Saint Jean, une aventure célebre, & qui demandait le plus grand courage, le nouveau Chevalier, jaloux de gagner ses éperons, annonça qu'il voulait la tenter. Son pere alarmé essaya d'abord de le détourner d'un projet aussi dangereux; mais quand il vit que ses représentations étaient inutiles, il l'exhorta au moins à se montrer preux & hardi, & pria Dieu de bénir son entreprise.

Cette nouvelle, répandue dans le Château, parvint bientôt aux oreilles de la Princesse. Elle trembla pour son amant, & ne songea plus qu'à s'échapper ce jour-là, si elle le pouvait, soit pour le détourner du combat, soit pour partager le péril avec lui. Elle y réussit. Avec le secours de ses draps qu'elle attacha le matin à sa fenêtre, tandis que les surveillantes dormaient encore, elle descendit dans le verger, & se rendit au Gué du Buisson. Un instant après parut le héros, la lance en main, & couvert des armes de sa dignité nouvelle. Dès qu'il eut apperçu sa mie, il se précipita de son cheval pour voler dans

ſes bras. Ils s'arroſerent mutuellement de leurs larmes, ils ſe raconterent tout ce qu'ils avaient ſouffert depuis leur cruelle ſéparation, & ſe firent tour-à-tour mille queſtions, qu'à chaque moment ils interrompaient par leurs careſſes. Mais tout-à-coup on vit paraître, ſur l'autre bord de la riviere, un Géant, qui, au ſon du cor, défia enſemble tout ce que la Bretagne nourriſſait de braves. Le Chevalier auſſi-tôt s'arrache d'entre les bras de ſa mie; il s'élance ſur ſon cheval, traverſe les flots, & marche fiérement à ſon ennemi.

Le reſte du Conte, dans lequel, ſelon le coſtume d'alors, le Poëte fait marcher enſemble le courage & l'amour, ne contient plus qu'un long récit de pluſieurs combats ſucceſſifs. Ils n'ont rien d'intéreſſant que la ſituation de la Princeſſe, qui, à la vue du danger, effrayée pour ſon amant, fait retentir le rivage de ſes cris, & tombe pâmée de douleur. Le Chevalier, vainqueur du Géant, revient à elle; il la ramene à la Cour, & l'épouſe.

Les Bretons ont fait un Lai de cette aventure, ajoute le Poëte, & ils l'ont appellé le Lai de l'Épine.

NOTES.

(*a*) Sorte de combat, dans lequel un brave, seul ou soutenu de quelques autres, défendait un passage, un pont, un défilé, contre tous ceux qui venaient se présenter, en quelque nombre qu'ils fussent.

(*b*) Je n'ai pu trouver ces deux Lais, qui étaient célebres, & dont il est souvent parlé dans les poésies du tems.



LAI DE GUGEMER.

Ce Conte eſt encore, ſelon l'Auteur, un Lai des Bretons. En voici un extrait étendu, dans lequel j'ai conſervé tout ce qui m'a paru mériter de l'être.

AU tems qu'Artus, Souverain de la Grande-Bretagne, régnait à la fois ſur la petite, comme ſuzerain, il y eut dans celle-ci, parmi les Barons ſes vaſſaux, un Seigneur de Léon, qui avait pour fils le Damoiſeau le plus beau & le plus accompli qu'on eût encore vu juſqu'alors dans les deux Royaumes. Ce fils ſe nommait Gugemer. Son père, quand il le vit en âge, l'envoya auprès d'Artus; & le jeune héros s'y diſtingua tellement par ſa valeur, qu'il mérita d'être armé Chevalier par les mains de l'illuſtre chef de la Table-Ronde. Mais quoiqu'il n'y eût à la Cour, dit l'Auteur, aucune Dame ou Pucelle qui ne ſe fût fait honneur d'être ſa mie; quoique même pluſieurs d'entr'elles lui euſſent ſur cet objet fait des avances, cependant il n'aima point:

ce qui, ajoute le Poëte, rabattit étrangement de la haute opinion qu'on avait conçue de lui.

Revenu chez son pere, un jour qu'il chassait dans la forêt de Léon, il blesse, sans le savoir, une Fée, métamorphosée en biche. La flèche aussi-tôt retourne, par fêrie, sur Gugemer, & le blesse lui-même à la cuisse si violemment, qu'il tombe de cheval. La biche lui annonce ensuite qu'il est condamné à souffrir des douleurs horribles, jusqu'à ce qu'il se trouve une femme dont l'amour le guérisse; mais, pour son salaire, celle-ci à son tour souffrira tout ce qu'il est possible à une femme d'endurer. Gugemer, hors d'état de remonter sur son cheval, envoie au château son valet chercher du secours; &, en attendant, il se traîne, sur une falaise, au bord de la mer. Une autre Fée, favorable & ennemie de la premiere, le protégeait. Il apperçoit à l'ancre, sur le rivage, un vaisseau d'ébene, dont les voiles & les cordages étaient de soie, & sur lequel l'or & l'argent brillaient de toutes parts. Poussé par un instinct secret, il y monte, & y trouve un

lit de bois de cyprès, couvert d'un drap d'or, & éclairé par des torches, que supportaient deux candélabres du même métal. Pour assoupir le sentiment de ses souffrances, la Fée l'endort. Il tombe sur le lit, & aussi-tôt le vaisseau part, & le porte aux lieux où l'attend sa guérison.

Ce lieu était une tour de marbre, dans laquelle se trouvait enfermée une Princesse, nommée Nogive, jeune & belle, & épouse d'un mari jaloux & vieux; *car tel est l'arrêt d'Amour, que tous les vieillards soient jaloux: aussi tout le monde se réjouit-il quand il leur arrive certain malheur.* Celui-ci, pour l'éviter, avait pris toutes les précautions que suggere la crainte en pareil cas. Il ne laissait auprès de sa femme, lorsque les affaires de ses États l'obligeaient pour quelque tems à s'éloigner d'elle, qu'une niece, élevée par lui, & un vieux Prêtre, *qui leur disait la messe, & les servait;* mais qui, indépendamment de son âge, se trouvait, par une grande infortune, hors d'état d'alarmer un jaloux (*a*). Ce gardien n'avait pas l'ame d'un géolier. Bon & compatissant, au contraire, il accordait au

ſort de ſa priſonniere quelques adouciſſemens, & lui laiſſait ſouvent la liberté de ſe promener ſur le bord de la mer.

La tante & la niece s'y promenaient enſemble, quand elles apperçurent le vaiſſeau magique qui cinglait vers elles à pleines voiles. Un premier mouvement de frayeur les porta d'abord à fuir; mais n'y voyant perſonne, & raſſurées d'ailleurs intérieurement par le pouvoir ſecret de la Fée, elles l'attendirent, & eurent même la curioſité d'y monter. Elles trouverent Gugemer étendu ſur le lit, où il dormait encore. A ſa pâleur, & au ſang dont il était couvert, elles le crurent ſans vie. Le ſort malheureux de ce beau jeune homme émut néanmoins Nogive de compaſſion. Elle lui mit la main ſur le cœur, & le ſentant battre, elle s'écria : il n'eſt pas mort. A ce cri, le Chevalier s'éveille, & ſe ſouleve pour la ſaluer. Elle lui demande quel eſt ſon nom, ſa patrie, par quel art merveilleux il eſt venu dans cette terre étrangere. Il raconte ſon aventure; mais il ne ſait ni où il eſt, ni comment il s'y trouve porté, & prie la Dame d'avoir pitié de ſon état. Laiſſer mourir un

ſi beau Chevalier, quel cœur de roche en en eût été capable ! D'un autre côté, comment faire ? où le cacher ? Le danger preſſait, le mari était abſent : on propoſe à Gugemer d'entrer dans la tour. Il s'y traîne, appuyé ſur les deux Dames ; elles le font coucher, le panſent, lui apportent à manger, & ne le quittent qu'après s'être bien aſſurées, par ſa bouche, qu'il ſouffre moins. En effet, la Fée, ſa protectrice, avait verſé ſur ſa plaie un baume divin, qui le guérit dans la nuit même ; mais ſon cœur venait de recevoir une autre bleſſure, que la Princeſſe ſeule pouvait guérir, & celle-ci l'empêcha de repoſer.

Le lendemain, quand Nogive entra, il rougit. Nogive rougit auſſi de ſon côté ; car Amour l'avait bleſſée comme lui. Néanmoins elle l'interrogea ſur ſa ſanté. Alors il fit, en tremblant, l'aveu du mal nouveau qu'il reſſentait, & ſupplia la Princeſſe de lui rendre une ſeconde fois la vie. Elle répondit, avec un ſourire charmant, qu'une maladie auſſi récente ne lui ſemblait pas encore capable de pouvoir alarmer ; mais il la preſſa d'un ton ſi

tendre, & avec des prieres ſi touchantes, qu'elle ne put réſiſter davantage. Elle ſe pencha ſur le lit, comme pour arranger la couverture, & laiſſa prendre à Gugemer un doux baiſer.

L'heureux amant paſſe ainſi, près de ſa mie, plus d'un an entier, comblé des faveurs de l'amour, & ignoré du jaloux. Mais il ſe rappelle enfin que, depuis long-tems, il vivait éloigné de ſon pere, & veut retourner auprès de lui. A cette nouvelle, la tendre Nogive ſe déſeſpere. Larmes, prieres, careſſes, elle emploie tout pour le retenir. Forcée de conſentir à ſon départ, elle lui donne une ceinture, qu'elle avait nouée d'une maniere connue d'elle ſeule, & lui fait promettre de n'épouſer jamais que celle dont la main pourra la dénouer. Gugemer le jure & ſort. Mais la Fée ennemie, toujours acharnée à ſa perte, amene en ce moment l'époux, qui appelle ſes gardes, pour le faire arrêter. Le Chevalier les écarte avec ſon épée, & arrive au rivage, où la Fée, ſa protectrice, avait conduit le vaiſſeau d'ébene. Il aborde heureuſement dans ſa patrie. Son pere, pour l'y fixer, veut lui donner une épouſe. Gugemer déclare

déclare qu'il ne prendra que celle qui pourra dénouer la ceinture. Auſſi-tôt, tout ce qu'il y a en Bretagne de veuves & de filles à marier, viennent tenter l'aventure ; mais aucune n'en peut venir à bout.

Pendant ce tems, l'infortunée Nogive, chargée de fers, plongée dans un cachot, condamnée au pain & à l'eau, éprouvait de la part de ſon époux tous les tourmens qu'eſt capable d'inventer la vengeance d'un homme cruel & jaloux. Elle ne ſupportait la vie que pour pouvoir ſonger encore à Gugemer. Souvent elle répétait ſon nom ; & ne demandait au Ciel que le plaiſir de le revoir. Un jour qu'elle faiſait ce ſouhait, tout-à-coup, par la puiſſance de la Fée amie, ſes fers tombent, les portes s'ouvrent ; elle ſort, & trouve au rivage le vaiſſeau magique, qui la conduit en Bretagne, dans les États du Roi Mériadus. Le Monarque, épris de ſa beauté, lui parle amour. Elle répond qu'elle n'aimera jamais que celui qui pourra dénouer ſa ceinture. Il l'eſſaie en vain, ainſi que toute ſa Cour. Dans l'eſpoir de trouver quelqu'un qui en vienne à bout, il fait publier un

tournois. Gugemer s'y rend ; on lui parle de l'étrangere, & de cette ceinture pareille à la sienne. Il reconnaît sa mie, & prie Mériadus de la lui rendre, offrant en récompense au Monarque de se faire son homme-lige, & de le servir pendant trois ans à ses frais avec cent Chevaliers. Mériadus refuse. Gugemer alors le défie les armes à la main, & sort pour se venger. Tous les Chevaliers étrangers, approuvant la justice de sa demande, prennent son parti. On revient en force assiéger le Monarque, qui dans un assaut est tué. Le mari a le même sort, & Gugemer épouse la veuve.

NOTE.

(*a*) Le Poëte fait ici la description de la chambre qu'occupait son héroïne. Elle était peinte en or, dit-il ; & on y voyait, entr'autres sujets, une Vénus jetter dans les flammes le livre qu'a écrit Ovide pour guérir d'amour ; & déclarer, avec indignation, que jamais elle ne favoriserait de ses plaisirs ceux qui l'auraient lu. Cette idée est ingénieuse ; mais est-ce-là le tableau qu'un jaloux devait faire représenter ?

DE MAIMON.

EXTRAIT.

MAIMON était valet d'un Comte. Son maître, revenant chez lui après un tournois, le rencontre sur le chemin, & lui demande où il va. Il répond d'un grand sang-froid qu'il va chercher un logement quelque part. « Un logement, reprend le Comte effrayé ! » Qu'est-il donc arrivé chez moi ? — Rien, » Monseigneur. — Mais quoi encore ? — Pas » grand'chose, vous dis-je. Seulement votre » chienne que vous aimiez tant est morte. » — Comment cela ? — Votre beau palefroi » qu'on pansait dans la cour s'est effarouché ; » il l'a écrasée en courant, & il est allé se » jetter dans le puits. — Eh ! qui a effarou- » ché le cheval ? — C'est notre Damoiseau » votre fils, qui est tombé à ses pieds du » haut d'une fenêtre. — Mon fils, grand » Dieu ? Où étaient donc sa Bonne & sa » Mere ? Est-il blessé ? — Oui, Sire, il a été

» tué roide ; & quand on eſt venu l'apporter à » Madame, elle s'eſt tellement ſaiſie, qu'elle » eſt tombée auſſi comme morte ſans parler. » — Coquin ! au lieu de t'enfuir, que n'es- » tu allé chercher du ſecours, ou que ne » reſtais-tu au Château ? — Il n'en eſt plus » beſoin, Sire ; Marotte, en gardant Ma- » dame, s'eſt endormie ; une lumiere a mis » le feu, & il ne reſte plus rien ».

Ainſi le Comte perdait à la fois tout ce qui lui était cher ; il ſe trouvait ſans aſile ; & à entendre le butor, les choſes allaient le mieux du monde.



☞ * LA MALEHONTE.

Par Hugues de Cambrai.

Ce Fabliau est une pure équivoque de mots, & si pitoyable, que je l'eusse supprimée sans hésiter, si le Comte de Caylus n'en avait parlé dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Il prétend, d'après Fauchet, qui en fait mention aussi, que c'est une critique du Roi d'Angleterre Henri III, qu'apparemment l'Auteur n'aimait pas. En voici l'extrait.

IL y avait une coutume en Angleterre, par laquelle le Roi héritait en partie de ceux qui mouraient sans enfans (a). Un Bourgeois, nommé *Honte*, étant au lit de la mort, fait le partage de sa fortune. Il en laisse la moitié à sa femme, & met l'autre moitié dans une malle, qu'il charge un sien compere d'aller, après son trépas, remettre entre les mains du Monarque. Le compere se rend à Londres, & annonce qu'il apporte au Roi la *Malle Honte*. On le chasse d'abord; mais enfin tout s'explique; on comprend qu'il veut parler de la *malle de Honte*. Le Roi s'amuse

beaucoup de ſa balourdiſe, & lui fait préſent de ce qu'il apportait.

NOTE.

(*a*) On trouve, ſur cette coutume, une longue diſſertation dans le Gloſſaire de Du Cange, au mot *Hereotum*.



* DU PRÊTRE CRUCIFIÉ.

EXTRAIT.

MESSIRE Roger, faiseur de crucifix fort renommé, voit souvent venir chez lui un Prêtre nommé Constant. Il soupçonne une intrigue avec sa femme ; & afin d'en aquérir quelques preuves, il fait semblant de partir pour la campagne, & se met aux aguets. Le soir il apperçoit le Prêtre entrer chez lui. Trop bien convaincu de ce qu'il veut savoir, il revient frapper en maître. Constant ne sait comment échapper. La femme lui dit de se déshabiller au plus vîte, & d'aller dans l'attelier se coucher, tout nu, sur quelque croix, parmi les crucifix. Mais l'époux, après avoir soupé, passe dans l'attelier à son tour, sous prétexte d'examiner ses ouvrages. Oh, oh! dit-il, voilà un Christ bien indécent; j'avais sûrement trop bu quand j'ai fait celui-là. Aussi-tôt mon homme, d'un coup de couteau, corrige l'indécence. Le Prêtre enfan-

glanté veut s'enfuir ; il eſt arrêté, & Roger l'oblige encore de payer quinze livres pour ſa rançon.

Se trouve dans les Novelle di Fr. Sacchetti, *p.* 138.

Dans Straparole, *c'eſt de concert avec ſon mari qu'une femme joue ce tour à un Prêtre. Tandis que ce dernier fait le crucifix, deux Religieuſes viennent pour en acheter un. Celui-ci leur convient, mais elles y voudraient plus de décence. L'Artiſte trouve le remede facile. Le Prêtre effrayé ſe ſauve tout nu, & les deux Nones crient au miracle.*

Il y a, d'un nommé Gautier, un autre Fabliau, intitulé le Forgeron de Creil, *dans lequel un Prêtre ſurpris par un mari, eſt, comme ici, abélardiſé. Le Poëte finit par ſouhaiter,*

> Que fuſſent ainſi atournés
> *Tous les*
> Tuit li Prêtres de mere nés ;
> Qui ſacrement de Mariage
> Tournent à honte & à putage.

Celui-ci ſe trouve dans Maleſpini, *t.* 1, *p.* 249 ; *Nov.* 93.

Dans l'Enfant ſans Souci, *p.* 274, *avec un dénouement différent.*

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p.* 260.

LAI DU PRISONNIER.

Par Renaud.

Alias

LAI D'IGNAURÈS.

MESSIEURS, je veux vous conter une aventure fort étonnante, que ſavent par cœur tous les Bretons, Poitevins & Français, & qui arriva en Bretagne à un Chevalier. Ignaurès était ſon nom. Jamais juſqu'alors on n'avait vu dans ce Royaume, peut-être même n'y verra-t-on jamais Paladin plus vaillant & plus beau. Il était vaſſal d'un Comte puiſſant, & avait pour voiſins, dans ſa Terre, douze Gentilhommes, comme lui Barons du Comte & ſes Pairs. Ceux-ci étaient mariés tous douze. Ils avaient même, dit la Chronique, de jolies femmes. Ignaurès, maître de ſon cœur, pouvait choiſir parmi ces belles celle à qui il en ferait hommage. Mais pour n'être pas embarraſſé du choix, porté d'ailleurs naturellement à aimer tout ce qui eſt aimable, il fit

à la fois sa cour aux douze; & bientôt, tant sa figure avait de charmes, il obtint de toutes des preuves non équivoques d'amour. Cette mistérieuse intrigue fut conduite de sa part avec tant de secret & d'adresse, que, loin de se croire onze rivales, il n'y eut aucune des Dames qui ne s'imaginât jouir seule du bonheur d'être aimée. Si quelquefois il lui arrivait de se séparer d'elles pour aller mériter par sa valeur le prix des tournois, toutes, sans le savoir, se disputaient à l'envi l'honneur de le parer de leurs mains; & il n'y paraissait plus qu'avec un faste & une magnificence dont ceux qui s'en étonnaient davantage ne pouvaient deviner la cause. Il mena ainsi, pendant un an, cette douce & joyeuse vie, adoré en secret de ses douze maîtresses. Mais l'une d'elles enfin, épouse du Seigneur d'Ariol, plus éclairée que les autres apparemment, ou plus jalouse, conçut quelques soupçons, qu'elle résolut d'éclaircir.

Les Dames se trouvaient toutes rassemblées chez elle le jour de S. Jean. Elle les mena, sur le soir, promener dans son verger; & là, au milieu de ces plaisanteries & de ces

petits jeux, qu'ordinairement se permettent les femmes quand elles sont entr'elles, celle-ci annonça que si chacune voulait s'engager par serment à la discrétion, elle proposerait un divertissement qui pourrait intéresser toute la troupe. Le serment fut fait aussi-tôt, & la Dame d'Ariol alors parla ainsi: « Douces » Dames, nous sommes toutes jeunes, nous » avons un nom, & l'on nous accorde à » toutes quelques agrémens. Avec ces avan- » tages on peut, sans présomption, se flatter » d'être aimée; & probablement il n'y en a » aucune de nous qui n'aime à son tour. » Mais quelle est celle qui a le plus bel » amant? qui doit se glorifier d'un meilleur » choix? Voilà ce que je voudrais connaître, » & ce qu'il ne tient qu'à nous de savoir. » Amusons-nous à cela, puisque nous som- » mes dans un jour de joie. Choisissons un » Confesseur. Nous irons, l'une après l'autre, » lui dire notre secret, & elle prononcera ». Comme on était en train de rire, cette idée fut fort applaudie. D'une voix unanime on choisit pour Confesseur celle qui l'avait proposée. Elle alla donc s'asseoir au pied d'un

arbre, & l'une des femmes vint se présenter. « Allons, douce Dame, ouvrez-moi votre » cœur, ne déguisez rien, & avouez fran- » chement quel est votre bel ami. — Dame » Prêtre, je puis le nommer hardiment, » puisque j'ai su lui plaire, & que c'est le » Chevalier le plus redouté & le plus beau » de tout le Royaume. Après cela, je n'ai » plus besoin de vous nommer Ignaurès ». A ce mot, la Dame-Confesseur changea de visage; elle eut la force néanmoins de cacher son trouble, elle renvoya sa rivale, & en appella une autre. Celle-ci approcha en se frappant la poitrine. « Belle Sœur, ces signes » de douleur annoncent une grande faute : » votre choix est donc bien blâmable? — » Point du tout, Dame; car j'aime le plus » courtois, le plus brave & le plus accom- » pli des hommes; & de plus, j'ai le bonheur » d'en être aimée ». Alors elle nomma de même Ignaurès, & je vous laisse à penser quel fut le nouvel étonnement du Confesseur. Une troisieme fut appellée : c'était la plus jeune de la troupe. Elle accourut en sautant; &, avant qu'on l'interrogeât, dit d'un

ton fort leste : « Mon bel ami n'est qu'un simple
» Chevalier ; mais il est si parfait & si beau,
» qu'il mériterait d'être Duc ou Roi » ; &
elle nomma encore Ignaurès. Que vous dirai-je ? la quatrieme, la cinquieme, toutes les
onze enfin, firent le même aveu ; & la Dame-Confesseur, qui d'abord avait failli à crever
de jalousie, finit presque par rire de l'aventure.

Les confessions achevées, elle revint au
cercle ; & la troupe impatiente la pressa de
juger. « Il n'en est pas besoin, répondit-elle :
» nous avons toutes été trompées, & nous
» aimons le même homme ; mais si vous m'en
» croyez, il ne se glorifiera pas long-tems
» de notre honte, & nous nous vengerons
» du scélérat ». Ce discours fit jetter un cri
de fureur à l'assemblée. Toutes les bouches demanderent vengeance. « Elle sera aussi prompte
» que sûre, si vous voulez vous en rapporter à moi, ajouta la Dame d'Ariol. Dès
» ce soir peut-être, dès demain au plus tard,
» le perfide viendra sans doute demander à
» quelqu'une de nous les témoignages d'amour
» qu'il a su nous surprendre. S'il s'adresse à

» moi, je lui donne rendez-vous dans ce
» Verger. J'aurai ſoin de vous prévenir au-
» paravant. Vous vous y rendrez avant lui.
» Dès qu'il ſera entré, je fermerai la porte
» & ferai un ſigne. Paraiſſez alors, & qu'il
» ne ſorte que hors d'état d'en abuſer d'au-
» tres déſormais ». Chacune promit, s'il venait à elle, d'employer la même ruſe; & la jalouſie, la colere, avaient tellement aigri leurs cœurs, qu'elles s'y engagerent même par les plus affreux ſermens.

Ignaurès ne ſavait rien de cette barbare réſolution. Le lendemain, ainſi que l'avait prévu la Dame d'Ariol, il ſe rendit chez l'une de ſes maîtreſſes, & voulut, à ſon ordinaire, lui faire quelques careſſes. Elle l'arrêta, ſous prétexte que ſon mari était à la maiſon; &, comme pour s'en dédommager, lui donna, le ſoir, au verger, un rendez-vous. Les onze offenſées furent averties auſſi-tôt. Elles accoururent, à l'heure marquée, armées de raſoirs & de couteaux, & attendirent, cachées derriere des berceaux ou des arbres, que leur victime parût. Il vint à ſon tour. Mais à peine eſt-il entré, que la porte ſe

ferme, & que, dans un clin d'œil, il ſe voit entouré de douze femmes en fureur, qui, le fer meurtrier en main, lui crient : traître, reçois le prix des cœurs déloyaux & trompeurs. Il paraît étonné d'un pareil accueil; cependant, ſans s'effrayer, il ſalue ſes ennemies. Mais la Dame d'Ariol voulant que ce châtiment ſoit juridique, & que le coupable lui-même en reconnaiſſe l'équité, demande la permiſſion de parler. « Ignaurès, dit-elle, » répondez moi? Ne m'avez-vous pas proteſté » mille fois que vous m'aimiez? Oui, ma » toute belle, répondit-il; & je vous le jure » même encore en ce moment. J'ai été, & » veux être, juſqu'à la mort, votre ami & » votre Chevalier. Perfide, ſi vous êtes ſon » Chevalier, reprit une autre qui écumait de » rage, comment pouvez-vous être le mien? » Vous m'en impoſiez donc, quand vous me » faiſiez les mêmes ſermens? — Non, douce » amie, ſur mon honneur je diſais la vérité. » Vous avez mon cœur & mon ame, & » vous l'aurez toute ma vie. Une troiſieme » ayant voulu lui faire des reproches : & vous » auſſi, belle reine, ajouta-t-il, vous m'êtes

» plus chere que moi-même. Ou plutôt, mes » cheres amies, vous êtes toutes si aimables, » que je vous aime toutes, & qu'il m'est » impossible de vivre sans vous ».

Messieurs, vous est-il arrivé quelquefois de renverser une ruche ? Aussi-tôt vous avez vu un million de mouches irritées fondre sur vous en bourdonnant, & vous menacer de l'aiguillon. Telle fut exactement la situation de l'infortuné Chevalier. Il voyait de toutes parts briller autour de lui le fer vengeur, & n'entendait que ce cri terrible : « Meurs, traître. Non, mes tendres amies, » s'écria-t-il, non, je ne mourrai pas. Quoi- » que sans armes au milieu de vous, je vous » ai été trop cher pour vous craindre. Fussé-je » armé de la lance & du haubert, je me » livrerais, avec autant de sécurité, entre » vos mains. Néanmoins, s'il vous faut mon » sang, je vous le livre. Où trouverais-je » une mort plus douce ? Frappez, mais au » moins que celle de vous qui m'a aimé » davantage me porte le premier coup (*o*).

Ce discours touchant du Chevalier fut prononcé avec tant de grace, ses beaux yeux en

en ce moment parurent animés d'un feu si tendre, que le cœur des Dames fut désarmé. Les rasoirs tomberent de leurs mains, & quelques larmes même s'échapperent de leurs yeux. Mais la Dame d'Ariol, qui par son esprit avait jusques-là dominé les autres, demanda qu'il lui fût permis de proposer un expédient. « Chevalier, dit-elle à Ignaurès, » tu nous as toutes trompées, & tu vois, » perfide, que nous t'aimons trop pour ne » pas te pardonner. Mais nous ne voulons » plus l'être. Sans doute que, dans un aussi » grand nombre, il en est une de nous que tu » aimes; nomme-la, qu'elle vive heureuse » avec toi, les autres se retireront aussi-tôt: » Nous méritons bien peut-être d'avoir cha- » cune un amant fidele ». L'avis fut, avec applaudissement, adopté par les Dames. Elles presserent le Chevalier de prononcer; il s'en défendit long-tems, & protesta qu'il voulait persister à les aimer toutes les douze. Mais la Dame d'Ariol lui ayant dit d'une voix menaçante, en reprenant son couteau; choisis ou meurs; il répondit: « Cruelle, je devrais » bien vous haïr; vous qui me privez au-

» jourd'hui de ces beautés si aimables ; mais » enfin, puisqu'il faut y renoncer & faire un » choix, soyez ma mie ; c'est à vous que je » donne mon cœur, & je vous le donne » pour toujours ». A ces mots, il se jetta dans ses bras pour la baiser. Les autres déclarerent que, dès ce moment, elles renonçaient à lui ; & elles se retirerent, la honte sur le front, & la rage dans le cœur.

Ignaurès fut fidele à son serment ; il ne vit plus que sa mie nouvelle. Mais il ne pouvait gueres, sans donner lieu aux soupçons, s'abstenir d'aller chez les autres qu'il voyait auparavant, & faire chez celle-ci des visites beaucoup plus fréquentes.

Souris *trou*
La soris qui n'a qu'un pertuis,
attrappée
Est moult tôt prise & engannée.

On sut même, j'ignore comment, par la jalousie d'une des rivales sans doute, l'aventure du verger ; & un jour que les douze maris étaient rassemblés chez leur suzerain, l'un des gens du Château s'étant mis à rire en les regardant, on lui en demanda le sujet. Dans la crainte d'éprouver leur colere, il

refusa de le dire; mais enfin, rassuré par eux: « Messires, répondit-il, je ris de vous autres » qui êtes, tous douze, enregistrés, par la » même main, dans la confrairie de Mon- » seigneur S. Arnould. Il y en a un de vous » pourtant fait pour être le chef des autres ». A ces paroles, les maris offensés frémirent de colere. Ils voulurent savoir du délateur quel était le nom de leur ennemi; & le Sergent leur conta en détail toute l'histoire de la confession du verger, & le choix que le Chevalier avait été obligé de faire de l'une des douze femmes. « Puisqu'il ne vient plus » que chez moi, dit le Seigneur d'Ariol, » c'est moi seul que regarde le soin de notre » vengeance. Je vais travailler à vous le livrer, » tenez-vous prêts ».

Le Chevalier, sans alarmes sur ce projet cruel qu'il ignorait entiérement, ne manqua pas, selon sa coutume, de se rendre bientôt chez sa mie. L'époux, entouré de satellites, l'épiait nuit & jour. Dès qu'il parut, il le fit saisir & garotter, & envoya dans l'instant avertir les autres offensés. Mais de son côté, la Dame d'Ariol dépêcha aussi, en toute di-

ligence, un exprès aux Dames, pour les inſtruire du malheur qui menaçait leur ancien ami.

Quoiqu'elles euſſent renoncé à lui, il leur était toujours également cher. Perſonne encore ne lui avait ſuccédé dans leur cœur. Eh ! qui euſſent-elles pu aimer, après le plus beau & le plus parfait des hommes ? A ſon danger, leur amour ſe réveilla ; & toutes, hors d'elle-mêmes, volerent à ſon ſecours.

Il n'en était plus tems. Déjà les maris aſſemblés délibéraient entr'eux ſur ſon ſupplice & leur vengeance. Le plus furieux de tous ayant propoſé de lui arracher le cœur pour le faire manger aux douze coupables, d'une voix unanime on adopta cet horrible projet. Elles furent invitées à dîner. On ne leur laiſſa voir, pendant tout le repas, qu'un calme affecté ; mais quand elles ſe furent raſſaſiées de ce mets abominable, on eut la barbarie de leur annoncer ce qui le compoſait. Alors elles éclaterent en ſanglots. Toutes, malgré la préſence de leurs maris, ſe répandirent en éloges ſur l'amant qu'elles venaient de perdre. Les unes louaient ſa va-

leur ſans pareille, & la gloire dont il s'était couvert; les autres ſon art de plaire, ſa courtoiſie, ſa grace incomparable & ſes yeux amoureux, auxquels nul cœur ne pouvait réſiſter. Enfin, l'une d'elles ayant fait vœu de ne pas lui ſurvivre, &, après ce repas funeſte, de ne plus prendre jamais aucune nourriture, les autres à l'inſtant firent le même ſerment, & toutes ſe retirerent pour l'exécuter. En vain des parentes & des amies vinrent chercher à ébranler cette réſolution par des repréſentations & des prieres, perſonne ne réuſſit. Enfermées dans leur appartement, ces amantes déſeſpérées s'y livrerent aux gémiſſemens & aux larmes, jusqu'à ce qu'enfin l'épuiſement & la langueur vinrent terminer leur ſort malheureux (*b*).

Le Poëte prie Dieu de leur accorder une place dans ſon Paradis. Il demande la même grace pour la maîtreſſe qui l'a engagé à compoſer ſon Lai, fait, ſelon lui, pour les véritables amans; & il finit par un long portrait de cette belle.

NOTES.

(*a*) On prétend que Jean de Meung, Continuateur du Roman de la Rose, qu'il acheva vers 1300, échappa d'un danger pareil, par une ruse semblable. Les Dames de la Cour, choquées d'une infinité de vers qu'il avait insérés contre leur sexe dans son Roman, & en particulier de ces deux-ci :

Toutes êtes, serez, ou futes
De fait ou de volonté, putes.

Firent, dit-on, complot de l'en châtier à coups de verges. Pour cela elles l'attirerent un jour dans une des chambres du Palais, & déjà elles s'apprêtaient à le fustiger, quand *maître Jean*, selon Fauchet, *commença à dire* : «*Mes Dames, puisqu'il faut que je reçoive » chastiment, ce doit être de celles que j'ai offensées. » Or n'ai-je parlé que des meschantes, & non pas » de vous, qui êtes toutes, belles, sages, & vertueu- » ses. Partant, que celle d'entre vous qui se sentira » la plus offensée, commence à me frapper, comme » la plus grande pute de toutes celles que j'ai blâ- » mées* ». *Il n'y en eut pas une qui voulût avoir l'honneur de commencer*, ajoute Fauchet, & *maistre Jean eschappa*.

Je voudrais bien savoir où Fauchet a pris cette anecdote, sur laquelle il ne cite aucun garant, & que tous nos Auteurs modernes ont répétée d'après lui. Le Chevalier de la Tour, dans son *Instruction à ses Filles*,

(qu'il écrivait en 1373, c'est-à-dire, peu d'années après la mort de Jean, puisque celui-ci vivait encore, à ce qu'on prétend, en 1364), fait bien mention du trait cité par Fauchet; mais il l'attribue à un Chevalier, qui se trouvant menacé de la mort par trois femmes jalouses qu'il avait trahies, trompa ainsi leur colere. Or si l'aventure était réellement arrivée à Jean, est-il probable qu'avec la célébrité qu'elle devait avoir, la Tour l'eût, sans raison, prêtée à un étranger? Ne doit-on pas soupçonner, au contraire, que le Romancier satyrique s'étant attiré par ses vers la haine des Dames, quelqu'un, pour embellir l'histoire de sa querelle, se sera plu à mettre sur son compte l'anecdote de la plus puté, qui réellement est beaucoup plus plaisante dans sa bouche que dans celle du Chevalier volage. Au reste, que ce soit la Tour qui la doive à Jean, ou Jean à la Tour, il est évident qu'étant postérieure à notre Fabliau, elle n'en est qu'une imitation.

Dans les Cento Novelle Antiche, *p.* 40, *Nov.* 39, *elle est attribuée à un Guillaume Bergdam, de Provence.*

Les Astutie di Bertoldo, *pag.* 27, *la prêtent au Bouffon Bertold.*

Les Facezie cavate da diversi Autori, *p.* 92, *au Bouffon Gonnella.*

Ainsi que le Trésor des Récréations, *p.* 88.

Les Contes du sieur d'Ouville, *au Poëte Cl. Marot.*

(*b*) Ce Conte a été fait probablement sur la fin du XII[e] siecle, & avant que le Poitou eût été repris par

Philippe-Auguste sur l'Angleterre, puisque, dans les premieres lignes, les Français y sont distingués des Poitevins. Or, c'est vers ce même tems qu'une vieille Chronique, que dit avoir possédée Fauchet, place l'aventure, si connue, de ce Raoul, Châtelain de Couci, le héros de deux Tragédies modernes. Blessé mortellement au siege d'Acre en 1191, il chargea son Écuyer, dit la Chronique, de porter, après sa mort, son cœur à la Dame de Fayel qu'il aimait. L'Écuyer arrivé en France, fut surpris par l'époux. Celui-ci prit le cœur & le fit manger à sa femme, qui instruite de son malheur, jura de ne plus prendre de nourriture, & se laissa mourir de faim. On a fait de cette histoire un Roman qu'on trouve en manuscrit à la Bibliotheque du Roi. Du Belloi, dans sa Dissertation qu'il a publiée, à propos de sa tragédie, pour prouver l'authenticité de l'anecdote cite ce Roman, dont il donne même un extrait. Trompé par la date 1228, qu'une main moderne a mise en tête de l'ouvrage, il le regarde comme composé vers ce tems-là, quoique l'écriture soit du XVe siecle, ou tout au plus de la fin du XIVe. Mais le manuscrit fût-il, ainsi que je le croirais volontiers, la copie d'un manuscrit plus ancien, il ne prouverait pas davantage. J'ai lu ce Poëme avec attention; & j'ose assurer mes lecteurs que c'est un vrai Roman, dans toute l'étendue de la signification que nous donnons aujourd'hui à ce mot. De vingt preuves que je pourrais en alléguer, une suffira, parce qu'elle est sans réplique : c'est le témoignage de l'Auteur lui-même, qui, au commen-

tement de ſon Poëme, dit deux fois formellement que c'eſt un conte, un conte qu'il imagine *pour réjouir les amans.*

L'hiſtoire des Troubadours offre un événement pareil à celui du Châtelain de Couci; &, ce qu'il faut bien remarquer, c'eſt encore vers la fin du XII[e] ſiecle. Raymond de Caſtel-Rouſſillon, jaloux de ſon Écuyer Cabeſtaing, l'égorge, & lui arrache le cœur qu'il fait apprêter & ſervir à ſa femme, laquelle jure de même de ne plus manger.

Aſſurément on ne peut nier que ces deux aventures ne reſſemblent parfaitement à celle qu'on vient de lire dans le Fabliau. Mais quand on ſonge enſuite qu'elles ſont préciſément du même tems, & que, dans toutes les deux ſur-tout, ſe trouve, comme dans le Conte, le vœu ſingulier de ſe laiſſer mourir de faim, on eſt bien tenté de ſoupçonner qu'elles viennent toutes deux d'une même ſource.

Ce n'eſt pas la premiere fois que l'ignorance du tems & le goût pour le merveilleux, ont converti en faits hiſtoriques les fictions de nos Romanciers. Je n'en citerai pour exemple que le chien de Montargis, dont j'ai déjà parlé précédemment. C'eſt ainſi que les Légendaires, pour rendre plus recommandable le Saint dont ils écrivaient la vie, lui prêtaient des actions & des miracles incroyables.

On prétend que la même ſcène d'horreur s'eſt renouvellée en Eſpagne ſous Charles II, & qu'un certain Marquis d'Aſtorgas mangea auſſi le cœur de ſa maî-

tresse, que sa femme jalouse avait égorgée elle-même. Je laisse aux Antropophages le plaisir de prouver la vérité de ces abominations dégoûtantes. Pour moi j'aime à croire qu'elles n'ont existé chez nous que dans le Lai d'Ignautès, où l'on peut les excuser. Tout ce qu'on a lu jusqu'ici démontre que ce n'étaient pas là les mœurs de la nation. Duchesne au moins, D. Duplessis & l'Alouete, malgré l'autorité de Fauchet & de sa Chronique, ont regardé l'aventure du Châtelain de Couci comme si peu prouvée, qu'ils n'en parlent pas dans la généalogie qu'ils ont donnée de cette maison.

Pétrarque, dans ses Triomphes d'Amour, *cite l'histoire de Cabestaing.*

Bocace en a composé une Novelle, d'après ce qu'en racontaient les Poëtes Provençaux; SECONDO CHE RACONTANO E PROVENZALI. *Non content de celle-ci, il en a fait encore une autre, dont le héros est Tancrede, Prince de Salerne; & qui differe de la premiere, en ce que le cœur ici est celui d'un amant que Tancrede a surpris chez sa fille. Lorsqu'on fera un recueil de Contes pour les Cannibales, il faudra bien se garder d'oublier ceux-ci.*



LA VESSIE DU CURÉ.

Par Jacques Basir.

Au lieu des fables & des mensonges que d'autres vous débitent, je vais moi, Messieurs, vous dire l'histoire d'un certain Curé près d'Anvers.

Sa Cure était assez bonne; & d'ailleurs au lieu de manger, comme bien d'autres, tout son revenu, il eut pendant long-tems le bon esprit d'économiser; de sorte qu'à la fin il se trouva fort riche. Mais la mort, qui n'épargne personne, ni Roi, ni Duc, vint le chercher pour faire le grand voyage. Il devint hydropique. De tous les Médecins qu'il consulta, aucun ne lui ayant donné d'espérance, il prit son parti, disposa en œuvres pies de tout ce qui lui appartenait, sans en excepter ni un pot, ni une serviette; & après avoir ainsi fait ses arrangemens, & mis sa conscience en repos, il ne songea plus qu'à bien mourir.

Dans cette circonstance, arriverent Frere

Louis & Frere Simon, deux Dominicains d'Anvers qui avaient prêché dans le voisinage, & qui de tems en tems passaient chez le Curé. Ils comptaient y trouver à l'ordinaire bon accueil & bon gîte : mais pour cette fois il fallut aller chercher à dîner plus loin. Cependant ils demanderent des nouvelles du malade, ils le questionnerent sur son état, lui tâterent les mains, les jambes & le corps, & d'un air de compassion, convinrent qu'il avait trop attendu, & que le mal était crû à un tel point, qu'il devenait impossible de l'arrêter. Comme ils allaient sortir, ils firent réflexion que le Curé ayant économisé pendant toute sa vie, il devait avoir dans son coffre beaucoup d'argent ; & ils formerent le projet de lui en escamoter quelque chose. « Nous avons besoin de vingt livres pour » notre Bibliotheque, se dirent-ils ; si nous » pouvions les soutirer à ce bouffi, nous se- » rions bien reçus par le Prieur du Couvent ». Cette idée leur plut si fort, qu'ils résolurent de la mettre à exécution ; & en conséquence Frere Louis, comme le plus beau parleur des deux, se chargea de l'entreprise.

Il se rapprocha donc du malade; & dabord, avec le langage onctueux de la dévotion, commença par lui parler de la mort; puis l'exhorta à songer au salut de son ame, & sur-tout à racheter ses péchés par l'aumône. « Je m'en suis déjà occupé, répondit le » mourant. Des choses dont je puis disposer » ici, il n'y en a aucune que je n'aie donnée » pour l'amour de Dieu; & tout, jusqu'au » lit où vous me voyez souffrir, a sa des- » tination. Quoi! Sire, vous avez tout donné, » s'écria le Moine surpris? Mais savez-vous » que ce n'est pas assez de faire l'aumône, » & que, pour plaire à Dieu, il faut en- » core, selon l'expression de l'Écriture, exa- » miner comment on la fait. Je ne pouvais » gueres me tromper, répliqua le Curé: ce » village m'a nourri jusqu'à présent, je laisse » à ses pauvres ma provision de blé, qui » peut bien valoir dix livres. J'y ai des pa- » rens dans le besoin, je leur donne mes » vaches & mes troupeaux. Je n'ai point » oublié les orphelins ni les infirmes; enfin » les Béguines (*a*) ont un legs, & les Cor- » deliers cent sous. Ces dispositions sont

» fort édifiantes assurément, reprit le Jaco-
» bin (b); mais nos bons Peres, Sire, vous
» les avez donc oubliés? un Couvent rempli
» de tant de saints Religieux, qui jeûnent
» sans cesse, qui ne portent point de linge,
» & qui tous les jours prient le Seigneur
» pour vous! Ah! mon frere, Dieu ne vous
» fera point miséricorde ». Le Prêtre, un peu étonné de ce discours, répondit qu'il était au désespoir de s'être tant pressé; mais que malheureusement il n'était plus en son pouvoir de réparer sa faute, qu'il ne lui restait plus rien à donner, pas un denier, pas un grain de blé. Les deux Moines revinrent à la charge. Ils proposerent de réformer le testament, & de changer la disposition de quelques-uns des legs pour les leur appliquer. A les entendre, c'était la meilleure aumône que pût faire en son état le malade; &, en la lui suggérant, ils songeaient moins, disaient-ils, à la détresse de leur Monastere, quelque pressante qu'elle fût, qu'à l'intérêt tendre que leur inspirait le salut de son ame.

Cette avidité imprudente, & si peu chrétienne, indigna le Curé. Il résolut d'en punir

les deux caffards, &, avant de mourir, de divertir à leurs dépens les Bourgeois d'Anvers. « Beaux Freres, leur dit-il après avoir » feint de rêver un moment, il me reste bien » encore, je l'avoue, un joyau précieux » dont je ne vous ai point parlé; mais pour » celui-ci, il m'est impossible de m'en dé- » faire avant ma mort, &, tout désespéré, » qu'est mon état, m'en offrît-on dans le » moment cent marcs d'or, je ne pourrais » me résoudre à le céder. Je veux au moins » vous le laisser après moi, & je remercie » Dieu de vous avoir envoyés ici, tandis » que je vis encore, pour me fournir l'oc- » casion de faire une si bonne œuvre. Que » votre Prieur vienne demain, je lui en ferai » la donation solemnelle ».

Les Moines enchantés partirent aussi-tôt. Tout en arrivant au Monastere, ils firent assembler le Chapitre, où ils annoncerent le coup de maître que leur zèle adroit venait d'opérer; & ils demanderent que, pour célébrer cette bonne fortune, il y eût, le soir, régal au réfectoire. La demande, reçue avec les plus grands applaudissemens, passa tout

d'une voix. Le Prieur envoya acheter flans & pâtés. Au lieu du vin ordinaire de la dépenſe, il fit ſervir tout ce qu'il y avait de meilleur dans la ville en vins vieux & nouveaux. On chanta, on but, on trinqua à l'Hydropique & au Frere Louis, qui, tout glorieux des ſuccès de ſon éloquence, faiſait des efforts pour affecter une contenance modeſte. Pendant ce tems, toutes les cloches de l'Égliſe ſonnaient en branle, comme ſi l'on y eût apporté le corps d'un ſaint. Les voiſins, étourdis, ſe demandaient les uns aux autres quelle fête on célébrait le lendemain au Couvent. Enfin, au milieu de cette ſainte orgie cependant, Frere Louis, en politique conſommé que les plaiſirs & la gloire ne détournaient pas de ſon deſſein, remit la converſation ſur le joyau, & propoſa d'examiner ce qu'il y avait de mieux à faire pour le voyage du lendemain. Pour lui, jaloux de l'honneur d'achever ſeul ſon projet, il fut d'avis que ſire Prieur ne ſe donnât pas la peine d'aller au village, & il offrit d'y retourner avec Frere Gilles, Frere Guillaume, Frere Nicole & Frere Robert. On le laiſſa maître

maître absolu de conduire cette affaire à son gré. Le vin & la joie avaient même tellement échauffé les têtes, que, quelque chose qu'il lui eût plu de proposer, on y aurait applaudi également.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, les quatre compagnons partirent, & ne firent qu'une course jusqu'au village, tant ils craignaient d'arriver trop tard & de trouver le Curé mort. Ils le saluerent dévotieusement au nom de Notre-Seigneur, & lui demanderent s'il ne se sentait pas un peu soulagé. « Hélas ! non, » beaux Freres, répondit-il; mon heure » s'approche; mais soyez les bien venus. Je » n'ai pas oublié la promesse que je fis hier » au Frere Louis. Que quelqu'un de vous » aille à la ville; il serait bon d'amener ici » le Maire & les Échevins, afin qu'ils puis- » sent servir de témoins, & que personne » ne vous conteste le don que je vous des- » tine ». C'était là une nouvelle malice de sa part, pour les faire trotter encore. Les quatre Moines, tout fumant de sueur, tiraient presque la langue comme un levrier qui a

chassé tout le jour. Frere Gilles & Frere Robert néanmoins proposerent de retourner à Anvers ; & malgré leur fatigue, ils recommencerent leur course. Enfin, au bout de quelques heures, ils amenerent les Magistrats. Le Curé, saluant ces Officiers, & les priant de s'asseoir, leur adressa ces paroles : « Seigneurs & amis, j'étais hier, ainsi que » vous me voyez, gissant sur ce lit de dou» leur, quand Frere Louis, que voilà, est » venu avec un de ses confreres loger chez » moi. En digne Frere Prêcheur il m'a exhorté » à la mort, & sur-tout à faire quelque legs » à son Couvent, pour racheter mes péchés. » J'avais eu l'imprudence de disposer de tout : » il m'a représenté, par zèle pour mon » salut, que, si je ne leur donnais quelque » chose, Dieu ne me ferait aucune miséri» corde (*b*) ; & moi, bon chrétien, qui ne » veux pas être placé parmi les boucs*, je » me suis rappellé heureusement que j'avais » encore un joyau dont je pouvais les gra» tifier. Je déclare donc en votre présence, » doux Seigneurs, que je le leur abandonne

» dès ce moment en toute propriété, & que
» mon intention est qu'ils en jouissent aussi-
» tôt après ma mort ».

Les Moines ne savaient trop que penser de ce discours, moitié sérieux, moitié ironique. Ils feignirent pourtant de n'avoir point senti la leçon, & Frere Louis, l'orateur de la bande, pressa le moribond de déclarer enfin aux Magistrats quel était ce joyau. « Chers Seigneurs, répliqua le Curé, c'est
» ma vessie, dont je leur conseille de faire
» une aumôniere pour aller quêter des suc-
» cessions. Ma maladie a dû la rendre ample
» & large. Elle pourra contenir beaucoup, &
» je souhaite qu'ils la remplissent ». A ces mots, tout ce qu'il y avait d'assistans dans la chambre, Magistrats & autres, se mit à rire d'une telle force, que les Freres confus se sauverent, en maudissant Frere Louis & son éloquence. Vous dire ce qui lui arriva au retour, c'est ce que j'ignore. Tout ce que je sais, c'est que l'aventure fut bientôt répandue dans la ville, & que pendant longtems aucun Jacobin n'osa s'y montrer. On me la conta lorsque j'y passai; & elle me

parut si plaisante, que je la mis aussi-tôt en Roman.

Ce testament burlesque & dérisoire est encore une de ces plaisanteries dont on fait communément honneur à Jean de Meung. Fauchet la lui a attribuée, d'après une Chronique d'Aquitaine; & nos Compilateurs anecdotiers, peuple ignorant & amoureux de la singularité, l'ont copiée, sans examen, d'après Fauchet. Jean, selon celui-ci, avait, par son testament, légué aux Jacobins de Paris des coffres qu'il disait renfermer toute sa fortune; mais c'était à condition qu'ils célébreraient un service pour le repos de son ame, & ne les ouvriraient qu'après le service célébré. Ils lui en firent un magnifique. Mais les coffres ne contenaient que des ardoises; & quand ils vinrent à les ouvrir, & qu'ils se virent duppés, ils entrerent dans une telle colere, qu'ils exhumerent le corps. Fauchet ajoute que le Parlement vengea le Poëte, & qu'il obligea les Moines de lui donner dans leur Cloître une sépulture honorable.

Il pourrait bien en être de cette historiette comme de celles de la plus pute & du cœur mangé. Je suis convaincu au moins que, si Fauchet eût connu les deux Fabliaux qu'on vient de lire, tout dépourvu qu'il était de goût & de critique, il eût été frappé de l'imitation.

Dans le Parangon des Nouvelles, *fol.* 56, *v°, Ulespiegle joue à un Curé un tour pareil à celui du Fabliau.*

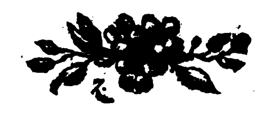
NOTES.

(a) Société de filles dévotes qui s'était établie dans la Flandre en 1226. Elles ne faisaient point de vœux, portaient un habit particulier, & vivaient du travail de leurs mains. Saint Louis, selon Nangis, leur donna dans son Royaume plusieurs établissemens.

(b) Le mot de Jacobin se trouve dans l'original. Les Religieux de S. Dominique portaient donc déjà en France ce surnom, que leur avait fait donner à Paris la rue *Saint-Jacques* qu'ils habitaient.

(c) Un autre Poëte contemporain de Basir, dit du même Ordre :

Li Jacobin sont si preud'homme
Qu'ils ont Paris, & si ont Rome ;
Pape
Et si sont Roi, & Apostole ;
meurt, s'il ne les
Et qui se muert, se il nes nomme
son ame damnée.
Pour exécuteur, s'ame est fole.



** DE LA MAUVAISE FEMME.

Les trois Contes ſuivans ſont ſous ce ſeul & même titre, qui, comme on le verra, ne leur convient pas trop.

EXTRAIT DU PREMIER.

UN homme était allé vendanger ſa vigne. Il eſt bleſſé à l'œil par une branche, & obligé de revenir chez lui. La femme, pendant ſon abſence, avait donné un rendez-vous à quelqu'un. Entendant ſon mari frapper, elle fait cacher le galant dans ſon lit, mais l'époux demande à ſe coucher, & elle ſe trouve fort embarraſſée. Sous prétexte de viſiter la bleſſure, elle fait aſſeoir le Prud'homme, baiſe l'œil malade, lui bouche l'autre avec la main, comme pour s'aſſurer ſi le mal eſt ſans remede, & donne ainſi à l'ami le tems de s'évader.

La Reine de Navarre (t. 1, p. 65), attribue ce Conte à un vieux valet-de-chambre du Duc d'Alençon.

qui était borgne, & qui, averti que sa femme avait une intrigue, revient la nuit la surprendre, après avoir feint de partir pour la campagne. La femme accourt d'un air joyeux, en disant qu'elle vient de rêver qu'il voyait de son mauvais œil. Le reste comme ci-dessus.

Se trouve dans l'Arcadia di Brenta, *p.* 131.

Dans les Contes du sieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 215.

Dans le Nouveau Recueil de bons mots, *tom.* 2, *pag.* 216.

*Dans l'*Élite des bons mots, *t.* 2, *p.* 290.

Dans les Contes Latins de la Monnoie, *sous le titre* d'Uxor Coclitis.

Dans les Novelle di Sabadino, *Nov. IV.*

Dans celles de Malespini, *t.* 1, *Nov.* 44.

Dans celles de Bandello, *t.* 1, *p.* 170. *Nov.* 23.

Dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *Nov.* 16.

EXTRAIT DU SECOND FABLIAU.

UNE autre femme, dans le même cas que la premiere, est surprise de même par son mari qui revient d'un pélerinage. La mere, pour la tirer d'embarras, va chercher du velours qu'elle a acheté, & qu'elle veut, dit-elle, faire voir à son gendre, avant qu'il se couche. On étend la piece devant les yeux du mari, & l'amant s'échappe.

EXTRAIT DU TROISIEME FABLIAU.

LA mere ici met à l'amoureux une épée nue dans la main, & lui dit de se tapir derriere la porte, avec l'air d'un homme effrayé. Le mari, qui le voit en entrant, demande ce qu'il fait là. On répond que c'est un malheureux que deux assassins poursuivaient, & auquel on a donné asile. L'époux le rassure. Il lui dit d'attendre jusqu'au soir pour sortir, & le fait manger avec lui.

Ce Fabliau est tiré du Dolopatos, *ou* Roman des Sept Sages, *dont il a été parlé plus haut.*

Se trouve dans les Ruses d'Amour.

Dans Bandello, *t.* 1, *p.* 71, *Nov. XI.*

Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 27.

*Dans l'*Apologie pour Hérodote.

Dans les Ottomari Luscinii Joci ac sales.

Dans les Contes du sieur d'Ouville, *t.* 2, *p.* 204.

Dans Bocace, *VII Journ. Nov. VI, une femme galante, enfermée avec quelqu'un qu'elle a fait venir, entend frapper à la porte. Elle cache le sire derriere le lit, & va ouvrir. C'était un second amoureux qu'elle accueille comme le premier. Mais l'époux arrive à son tour. Alors elle dit à celui qui vient d'entrer de mettre*

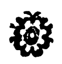
l'épée à la main & de sortir, en jurant qu'il saura se venger. Le mari ne sait ce que cela signifie. La Dame répond, comme ci-dessus, qu'elle a donné asile à un hommepour suivi, qu'un instant après, l'aggresseur est entré pour le chercher; mais qu'heureusement il ne l'a point trouvé; & alors elle fait sortir de la ruelle le premier amant.

Se trouve dans le Recueil de Sansovino.

Dans les Facétieuses Journées, *p. 251, un jeune homme, ne pouvant pénétrer auprès de sa maîtresse qui est gardée sévérement par un mari jaloux, se réfugie chez elle comme s'il était poursuivi. L'époux lui donne asile, & sort quelque tems après, pour voir si les assassins prétendus se sont retirés. Alors deux drôles apostés, courent sur lui, l'épée à la main. Il est obligé de se sauver, & d'aller se cacher chez un ami; mais pendant ce tems le jeune homme exécute librement le projet pour lequel il était venu.*

{ *Se trouve ainsi dans* Parabosco, *p. 89. Nov. XVI.*
Et dans les Amans Heureux, *p. 135.*

Dans le Printemps d'Amour, *le commencement de l'aventure est le même que chez Bocace; mais la femme fait cacher successivement les deux galans dans le grenier. Ils s'y battent, & quand le mari demande d'où vient le bruit qu'il entend, elle lui répond que ce sont deux mendians qu'elle a logés par charité au galetas.*



DES TROIS FEMMES
QUI TROUVERENT UN ANNEAU.

EXTRAIT.

TROIS femmes mariées, se promenant ensemble, trouvent un anneau, & conviennent qu'il appartiendra à celle des trois qui jouera le meilleur tour à son mari.

La premiere ennivre le sien. Dans cet état, elle lui fait une couronne, l'habille en moine, & le porte, aidée d'un sien amant, à l'entrée d'un Monastere. Quand il se réveille, & qu'il se voit ainsi accoutré, il s'imagine que Dieu, par un effet miraculeux de sa bonté, l'appelle à la vie monastique. Il va se présenter à l'Abbé, & demande d'être reçu parmi les Freres. La femme, avertie, accourt, avec l'air du désespoir; mais on l'exhorte à la résignation, & à féliciter son mari au contraire de la feinte résolution qu'il a prise.

Se trouve dans le Grand Caton *en vers.*

La ſeconde avait pour dîner, un vendredi, des anguilles ſalées & fumées. Son mari lui dit de les mettre ſur le gril. Il n'y avait point de feu à la maiſon; ſous prétexte d'en aller chercher ailleurs, elle ſort, & va trouver ſon amant, chez lequel elle reſte toute la ſemaine entiere. Le vendredi ſuivant, à l'heure du dîner, elle entre chez un voiſin, qu'elle prie de lui permettre de griller ſes anguilles. Mon mari me fait enrager, dit-elle; je ne ſais plus que devenir, & je crois qu'il perd la tête. Les anguilles grillées, elle les apporte toutes chaudes au logis. L'époux demande où elle a été depuis huit jours, & il veut la battre. Elle crie *haro* (à l'aide). Les voiſins accourent, & entr'autres celui chez lequel avaient été grillées les anguilles. Elle ſe plaint à eux de la folie du Sire, qui prétend, dit-elle, que ſa femme a été huit jours abſente. Le voiſin jure qu'elle n'a reſté chez lui que le tems néceſſaire pour griller ſon poiſſon. L'autre ſe met en fureur; on le ſaiſit, on le lie comme un fou, & on l'enferme.

La troiſieme propoſe à ſon ami de l'épouſer.

Il croit qu'elle veut rire, la chose étant impossible, puisqu'elle est mariée; mais elle assure que sa proposition est très-sérieuse, & répond même de l'agrément de son mari. Le moyen qu'elle emploie pour cela consiste à se déguiser, & à se rendre ainsi chez un nommé Eustache, qu'elle a gagné par argent. L'amant a prévenu le mari qu'il va épouser la niece de cet Eustache, & il le prie de conduire sa future à l'Eglise. L'autre y consent, & fait ainsi, sans le savoir, présent de son épouse. Le Poëte demande qui des trois femmes a mérité l'anneau.

Ce Fabliau forme dans les Contes du sieur d'Ouville, *t. 4, p. 255, une histoire fort longue.*

Dans les Facetiæ Bebelianæ, *p. 86, trois femmes gagent de même à qui jouera le meilleur tour à son mari. L'un se laisse persuader par la sienne qu'il est moine, & il vient chanter la messe. L'autre se croyant mort, se laisse porter à cette messe dans une bierre, & le troisieme y chante tout nu.*

Se trouve ainsi dans les Convivales Sermones, *t. 1, p. 200.*

Dans les Délices de Verboquet, *p. 166.*

Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Doménichi, *p. 372.*

Dans les Contes pour Rire, *p.* 197 *trois femmes trouvent un diamant, & l'arbitre qu'elles choisissent, le promet, comme dans le Fabliau, à celle qui imaginera, pour tromper son mari, la ruse la plus adroite. Mais leurs tours sont différens de ceux-ci.*



* LA VIEILLE.

EXTRAIT.

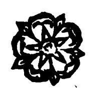
Un jeune Bachelier, courtois, aimable, & ſi beau parleur *qu'il n'eût pas craint deux Avocats*, trouve en route, près d'un gué, une Vieille décrépite qui raccommodait ſes guenilles au ſoleil. Epriſe de la figure du Damoiſeau, celle-ci lui demande un baiſer. Il la repouſſe avec mépris, & elle le pourſuit juſqu'au bord de l'eau, en s'accrochant à ſa ſelle, & le tirant par ſes habits. Dans ce moment arrive un grand Seigneur avec ſa ſuite. La Vieille implore ſon appui contre un fils ingrat, qui l'abandonne, dit-elle, & qui veut la laiſſer en-deçà de la riviere. En vain le Bachelier proteſte qu'il ne connaît point cette femme, & qu'il ne l'a jamais vue; le Seigneur, pour être parfaitement convaincu que ce n'eſt point ſa mere, exige de lui qu'il en donne, à l'inſtant même, une preuve bien étrange aſſurément. Celui-ci préfere de ſe dire

le fils de la Vieille. Alors on lui ordonne de la prendre ſur ſon cheval, & de la porter de l'autre côté du gué. Il eſt forcé d'obéir. La Vieille, pendant le paſſage, le baiſe mille & mille fois; & les efforts qu'il fait pour s'en défendre, font rire aux larmes le Comte & ſes gens.

---

*Dans l'*Arioſte, *chant XX, une Vieille, arrêtée par une riviere, voit paſſer la guerriere Marphiſe, qu'elle prie de la tranſporter ſur l'autre rive. Non-ſeulement Marphiſe y conſent, mais le chemin étant mauvais, elle pouſſe la courtoiſie juſqu'à la porter en croupe quelque-tems. Zerbin, qu'elle rencontre, & qui à ſes armes prend l'amazone pour un guerrier, la raille ſur la maîtreſſe qu'elle s'eſt choiſie. Marphiſe irritée lui propoſe de ſe battre, à condition que, s'il eſt vaincu, il ſera obligé de ſe charger de la Vieille, & de la conduire par-tout avec lui. Ils combattent, & Zerbin ſe voit forcé de ſubir la loi à laquelle il a conſenti.*

L'Opera-Comique de la Fée Urgele *offre auſſi pluſieurs ſcènes qui ont beaucoup de reſſemblance avec ce Fabliau.*



* ALOUL.

EXTRAIT.

ALOUL était un Villain, riche & fort avare, à qui son bien avait fait épouser la fille d'un Vavasseur, jeune & jolie, dont il était extrêmement jaloux. La Belle, tourmentée par lui pendant deux années entieres, en était venue au point de le haïr à mort, & avait juré dans son ame de s'en venger, dès qu'elle le pourrait. Cependant l'occasion favorable ne s'en présenta point avant la fin d'Avril. « Tout s'anime alors, dit le Poëte, » tout se renouvelle. L'air plus doux semble » épanouir les cœurs. Au point du jour, sous » la feuillée nouvelle, le rossignol vient par » ses chants amoureux nous exciter au plai- » sir; & ils sont si touchans, qu'on ne peut » les entendre sans mourir d'amour ».

La Dame n'ayant pu reposer de toute la nuit, se leva le matin, tandis que son jaloux dormait encore, pour aller dans le jardin écouter

écouter le héraut du printems. Le Curé par hazard était en ce moment dans le ſien, qui n'était ſéparé de l'autre que par une haie. Il ſalue la Dame, lie converſation avec elle, & finit par la venger d'Aloul. Elle le quitte en lui donnant rendez-vous pour le ſoir. Aloul, quand ſa femme rentre, lui demande d'où elle vient; & peu ſatisfait de ſa réponſe, il veut aller au verger vérifier des ſoupçons que la jalouſie lui inſpire. D'abord il n'apperçoit ſur l'herbe que la trace de deux pieds, plus loin il en trouve quatre: & enfin, il voit une place où il n'y a plus de roſée. Alors il reſte conſterné; mais cependant il ne veut point faire de bruit, juſqu'à ce qu'il ait des preuves plus claires.

Ici le Fabliau, qui offrait quelques ſituations intéreſſantes, & des caracteres aſſez bien deſſinés, devient auſſi groſſiérement ordurier que platement invraiſemblable. Le Prêtre, n'ayant point trouvé au verger ſa maîtreſſe, parce qu'Aloul l'a fait coucher avant lui, a l'impudence de monter chez elle & de ſe mettre dans le cas de réveiller le Villain. Celui-ci le ſaiſit, & appelle ſon monde.

L'autre s'échappe, il va se cacher dans une étable, où il est trouvé par une vieille servante. Il s'y prend, pour engager la vieille au silence, d'une façon assez adroite. En effet, elle n'ose le déceler; elle lui procure même, par reconnaissance, les moyens de sortir; mais il a l'audace de remonter. La servante cette fois-ci, le cache dans un saloir. On le cherche long-tems: enfin, il est saisi; & les valets allaient, en se divertissant, lui jouer un fort mauvais tour, sans l'adresse des deux femmes, qui trouvent le moyen de le tirer de leurs mains & de le faire évader.



* LES DEUX CHANGEURS.

EXTRAIT.

Deux Changeurs, nommés l'un Martin, l'autre Béranger, s'étaient associés pour leur commerce, sans cependant occuper la même maison. Après quelques années de société, Martin se marie; & l'autre trouvant la nouvelle mariée à son goût, il travaille si bien auprès d'elle, qu'il parvient à lui plaire & à s'en faire aimer. D'abord leurs amours sont heureuses, parce qu'ils y mettent beaucoup de circonspection; mais un certain matin que l'époux était allé à son Change, Béranger, qui se dorlottait au lit, s'avise d'envoyer chercher la Dame, & lui propose de se placer à ses côtés. Vainement elle lui représente les suites dangereuses d'une pareille imprudence, si son mari venait à rentrer & qu'il la trouvât sortie; l'amant insiste sur sa demande extravagante, & il y met tant d'humeur, qu'au risque de ce qui put en résulter, la

Belle a la complaiſance de ſe prêter à ſon caprice.

A peine eſt-elle couchée, qu'il va prendre tous ſes vêtemens, qu'il enferme ſous clé. Il s'habille enſuite, & envoie prier Martin de venir déjeûner avec lui. Martin accourt; & trouvant à ſon ami un air de jubilation dont il ne put s'empêcher de lui faire compliment, le favori répond que ce n'eſt pas ſans cauſe, puiſqu'en ce moment il poſſede entre deux draps la plus belle femme qui ſoit dans toute la ville. L'autre demande s'il ne pourrait pas voir cette Beauté charmante. On la livre toute entiere à ſes regards; ſeulement on a ſoin de lui cacher le viſage, afin qu'elle ne ſoit pas reconnue. Martin eſt dans l'admiration, & félicite ſon ami ſur le bonheur qu'il a, ſans ſe douter aucunement qu'on vient de lui montrer ſa femme (*a*). Cependant Béranger le fait paſſer dans une autre chambre pour déjeûner, & pendant ce tems il rend les vêtemens à la Dame, qui s'habille à la hâte, & retourne chez elle.

Quoique dans la ferme réſolution de ſe venger, elle tourne ſon aventure en plai-

fanterie; & pendant quelques jours témoigne au Galant le même accueil. Mais un certain soir elle l'envoie chercher à son tour, & lui propose de se baigner ensemble, prétendant que le mari est en campagne. Il assure, lui, l'avoir vu en ville. On traite ses raisons de vaines défaites; &, pour n'avoir pas l'air de la mauvaise volonté, il se voit contraint de céder. Il n'est pas plutôt dans le bain, que la Bourgeoise enleve ses habits, sous prétexte de ne laisser aucun indice, si quelqu'un venait à entrer; après quoi elle se déshabille, & entre aussi dans l'eau.

Mais à l'instant on entend frapper: c'était Martin, qu'avait envoyé chercher la fripponne. Béranger se croit perdu, il prie sa mie de le cacher quelque part. « Quoi ! » poltron, lui dit-elle, grand & fort comme » tu es, un homme te fait peur ! Voilà donc » quelle ressource il y a avec toi dans un » danger ? Eh bien ! si tu n'as pas le cœur » de me défendre, tu n'as qu'à te cacher » derriere moi ». C'est le parti que prend le sire. Il se tapit dans un coin de la baignoire;

&, pour n'être point vu, étend un drap sur sa tête.

Le mari entré, la femme lui fait signe de s'approcher, & lui dit tout bas à l'oreille : « Sire, je me baigne ici avec une de mes » voisines, qui se cache, parce qu'elle a la » peau un peu noire. Amusons-nous-en un » moment, je vous prie. Dites que vous » voulez vous baigner aussi, & faites-lui » peur ». Martin ne demandait qu'à rire. Il déclare tout haut qu'il va profiter du bain, & appelle la Chambriere, pour se déshabiller. Béranger, mourant de frayeur, pousse du pied la Bourgeoise; & de son coin la prie, à genoux, & les mains jointes, d'imaginer quelque ruse pour renvoyer son époux. Mais celle-ci lui tourne le dos, sans daigner lui répondre, d'autant plus satisfaite qu'elle le voit dans de plus grandes transes. Quand Martin est déshabillé, il vient mettre un pied dans la baignoire. Il dit & fait mille polissonneries, & agace de mille manieres la prétendue voisine, qui, courbée en deux & la face presque sur l'eau pour n'être pas re-

connue, tenait le drap à deux mains tant qu'elle pouvait. Enfin, la Dame Martin, après s'être bien amusée à ses dépens, fait signe à son mari de ne pas pousser la plaisanterie plus loin, & de se retirer. « Vous m'aviez » joué un tour, dit-elle alors à l'amant » baffoué : j'ai voulu vous le rendre. Mais je » viens de voir que vous êtes un lâche & » un poltron ; adieu, ne comptez plus sur » mon amitié, en voilà pour la vie ». A ces mots elle lui rend ses habits, & le renvoie, doublement humilié d'avoir perdu sa maîtresse, & de lui avoir servi de jouet.

L'Auteur conclud qu'il ne faut jamais se moquer des femmes. On en est toujours la duppe, dit-il ; faites-leur une niche, elles vous en rendront cent.

La premiere partie du Fabliau, c'est-à-dire, le tour joué par l'Amant, se trouve dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne, *p.* 1.

Les autres Novellistes ont changé l'ordre des deux aventures. Pour rendre la premiere plus plaisante & l'amant moins coupable, ils supposent qu'on a commence par lui jouer le tour de la baignoire, & qu'il s'en venge par celui du lit.

Se trouve ainsi dans Pecorone, *Giorn.* II, *Nov.* II.
Dans Straparole, *Nuit* II, *Nov.* II.
*Dans l'*Arcadia di Brenta, *p.* 26.
Dans Bandello, *t.* I, *p.* 28, *v°.*
Dans les Amans Heureux, *p.* 19.

L'Opéra-Comique des Souliers Moëre-Dorés *n'est que ce Conte, ajusté au Théâtre, & rendu plus décent.*

Dans les Cent Nouvelles contenant cent histoires, *Nov.* 1re, *on fait voir au mari sa femme dans le bain. Il croit la reconnaître; mais comme il la retrouve chez lui quand il y rentre, il se persuade qu'il s'est trompé, & lui conte à elle-même le soupçon qu'il a eu.*

NOTE.

(*a*) Ce trait d'impudence libertine a eu réellement lieu dans le siecle suivant. Louis d'Orléans, frere de Charles VI, étant couché avec l'une de ses maîtresses, Mariette d'Enghien, celle dont il eut le fameux bâtard Comte de Dunois, il reçut, le matin, dans sa chambre Aubert de Cani, qui était l'époux; & lui fit, comme dans le Fabliau, admirer sa femme sans qu'il la reconnût.



* BOIVIN DE PROVINS.

Par Courtois d'Arras.

FAUCHET fait mention de ce Fabliau.

QUI veut ouïr l'aventure de Boivin ? qu'il approche & m'écoute. Il pourra se vanter de la savoir au vrai, à moins qu'il ne bouche ses oreilles pour ne pas m'entendre.

C'était un maître Ribaud & un coquin bien adroit que ce Boivin. Provins n'en avait pas deux comme lui. Un jour il lui prit envie, pendant le tems de la foire, de jouer un tour de son métier. Depuis un mois il avait, exprès, laissé croître sa barbe. Il prit une cotte, un surcot & une chappe de bure grise, une coëffe * de borras, de gros souliers bien épais, avec une grande bourse de cuir, dans laquelle il mit douze deniers qui composaient tout son avoir ; & pour mieux ressembler à un Villain, il s'arma d'un aiguillon. Ainsi équippé, le drôle alla dans une rue détournée, vis-à-vis la maison d'une cer-

* Sorte de bonnet.

taine Mabile, Couturiere fort renommée, & qui avait chez elle plusieurs ouvrieres. Le long du mur était une souche : Boivin s'y assit, mit son aiguillon par terre ; &, le dos un peu tourné aux fenêtres de Mabile, sans paraître s'occuper d'elle, il commença, d'un air fort affairé, à se parler ainsi.

« Çà, puisque nous voici hors de la foire,
» & dans un endroit tranquille, faisons un
» peu notre compte. D'abord j'ai reçu pour
» un de mes bœufs trente-neuf sous ; j'en
» ai reçu dix-neuf pour un autre ; sur quoi
» il faut défalquer douze deniers que j'ai
» donnés à Giraut, qui me les a fait ven-
» dre. Dix-neuf & trente-neuf, ça fait.... ça
» fait...; morbleu, si j'avais ici des feves ou
» des pois, pour compter, je le saurais bien
» vîte. Dix-neuf & trente-neuf...... Oh ! je
» me rappelle que Sirou m'a dit que c'était
» cinquante. *Item*, pour deux setiers de blé,
» pour ma jument, mes cochons & la laine
» de mes agneaux, cinquante autres sous.
» Cinquante, & puis cinquante, & puis dix-
» neuf, & puis trente-neuf, ça fait bien tout
» justement cent. Cent sous, c'est comme

» qui dirait cinq livres.... n'eſt-ce pas? Une
» deux, trois...... Et tout en parlant ainſi,
Boivin faiſait ſonner ſes douze deniers; il les
prenait à plein poing, les tirait de ſa bourſe,
les y remettait; on eût dit qu'il avait à compter
un tréſor.

Les filles, au bruit, étaient accourues à la fenêtre, & elles avaient appellé Mabile. « Chut, leur dit celle-ci, ne l'interrompez » pas. Il faut nous amuſer du Villain & nous » régaler aujourd'hui à ſes dépens. Laiſſez-» moi faire ». Mabile était une des femmes les plus fines & les plus adroites dont vous ayez jamais ouï parler; mais elle ne ſavait pas avoir affaire à un matois, bien autrement ruſé qu'elle encore. Le pendart, feignant toujours de n'être occupé que de ſon compte; qu'il embrouillait exprès à chaque moment; répétait ſur ſes doigts d'un air imbécille, dix-neuf, & puis trente-neuf, & puis cent; & puis cinquante. Enfin, au bout de quelque tems, comme s'il n'eût pu ſe dépêtrer d'un détail auſſi embarraſſant, il s'écria avec un ſoupir: « Ah! ſi j'avais ici ma douce niece » Mabile, la fille de Tiece ma ſœur! elle avait

» de l'esprit celle-là. Quelle consolation ce » serait pour moi à présent, que j'ai perdu » ma femme & mes enfans ! elle m'aiderait » dans mon ménage ; je lui aurais donné un » bon mari, &, après moi, tout mon bien. » Mais elle s'est enfuie la mauvaise, & m'a » planté là ». En parlant ainsi, Boivin sanglottait douloureusement, & il s'écriait de nouveau : ah ! Mabile, ma douce niece Mabile.

Mabile, qui n'avait pas perdu un mot de tout ce soliloque, crut qu'il était tems de profiter de la confidence. Elle descendit dans la rue. « Prud'homme, dit-elle, excusez-moi » si je vous interromps ; mais vous ressem» blez si fort à un oncle que j'ai, qu'il ne » m'a pas été possible d'y tenir. Dites-moi » un peu quel est votre nom & votre vil» lage, s'il vous plaît ». Boivin répondit qu'il s'appellait Foucher de la Brousse ; puis regardant la Couturiere avec un air d'étonnement, il ajouta : « Mais vous-même, Da» moiselle, je suis bien trompé, si vous » n'êtes pas Mabile ma niece ». A ces mots Mabile feint de se pâmer, & tombe, assise

ſur la ſouche. Un moment après, elle ſe releve, & s'écrie; Dieu m'a donc accordé enfin tout ce que je demandais. Alors elle ſe jette au cou de Boivin, le ſerre dans ſes bras, lui baiſe les yeux & la bouche, & ſemble ne pouvoir jamais ſe laſſer de l'embraſſer. « Douce amie, reprend le Ribaud, » c'eſt donc véritablement toi? — Oui, Sire, » c'eſt la fille de votre ſœur Tiece. — Ah! » belle niece, tu es cauſe que j'ai eu pendant long-tems bien du chagrin; mais je » te pardonne, puiſque te voilà retrou- » vée ». Et mes deux hypocrites de s'embraſſer de nouveau, en larmoyant chacun de leur côté.

Les filles admiraient, de la fenêtre, l'adreſſe avec laquelle Mabile jouait ſon perſonnage. Elles voulurent la ſeconder, & deſcendirent dans la rue, pour lui demander ſi l'honnête homme, à qui elle témoignait tant d'amitié, était de ſa connaiſſance. « De ma connaiſſance, » Damoiſelles! eh! c'eſt mon oncle Foucher, » le propre frere de ma mere Tiece. — Quoi, » Dame! votre oncle Foucher dont vous » nous avez tant parlé? — Oui vraiment,

» lui-même. — Certes, vous devez être bien » glorieuſe ; car ſi une niece comme vous » lui fait honneur, entre nous il eſt bien » taillé pour vous en faire auſſi ». Alors les donzelles vinrent l'une après l'autre, avec une révérence, embraſſer Boivin. « Mais ne » reſtez donc pas plus long-tems dans la » rue, bel oncle, lui dirent-elles; entrez, » c'eſt ici pour vous *l'Hôtel Saint-Julien*, » & nous vous y recevrons comme vous le » méritez ». En même tems elles le prirent par-deſſous les bras, pour le conduire à la maiſon. Au milieu de tout ceci, il affectait un air niais, qui vous eût fait pâmer de rire. Les fillettes avaient beaucoup de peine à s'en empêcher, elles lui tiraient la langue par derriere, en ſe moquant de lui; mais, encore une fois, le plus ſot dans cette aventure n'était pas celui qui le paraiſſait.

Auſſi-tôt qu'il fut entré, Mabile appella Yſane, l'une des ouvrieres, pour lui commander un bon dîner : « Avez-vous de l'ar» gent à me donner, répliqua celle-ci ? Je » ne poſſede pas une maille. Va toujours, » reprit Mabile, & mets en gage, s'il le

» faut, nos surcots & nos couvertures. C'est » aux dépens de ce Villain que nous nous » régalons; avant le soir il aura tout payé ». Ysane courut donc chez l'usurier chercher de l'argent, & revint avec deux oies & deux chapons gras. Toute la maison aussi-tôt se met en œuvre pour les apprêter. L'une les plume, l'autre fait du feu; celle-ci tourne la broche, celle-là met la table, tandis qu'une autre va querir du vin. Mabile, pendant ce tems, tâchait d'amuser son hôte. « Bel oncle, » comment se porte ma tante? Et mes petits » cousins, ils doivent être bien grandis, » depuis que je ne les ai vus? — Ah! belle » niece, j'ai manqué de mourir de chagrin; » Dieu les a tous pris; je suis seul à pré- » sent, & ce n'est plus que de toi que » je peux attendre ma consolation. — Que » m'avez-vous dit là, bel oncle? Hélas! je » m'en duotais qu'il devait m'arriver malheur; » j'ai rêvé de morts cette nuit ». Et alors elle se mit à pleurer. « Bon, bon, les morts » sont morts, lui dit Ysane; il faut les laisser, » & rire avec les vivans. Allons, Dame, » lavez, & mettez-vous à table, le dîner

» eſt prêt. Quand vous aurez bû, vous » aurez de quoi faire des larmes ».

Un changement léger de deux ou trois mots m'a permis de traduire, jusqu'à cette derniere phraſe, le Fabliau de Boivin, qu'autrement je n'euſſe jamais ôſé préſenter à mes lecteurs, tant les mœurs en ſont malhonnêtes. Ce n'eſt point d'une couturiere qu'il s'agit dans l'original; c'eſt d'une femme, dévouée à un métier bien différent, & logée, ſelon la coutume du tems, avec ſa troupe, dans une rue détournée, que l'Auteur nomme la rue des P..... La néceſſité où je me trouverais d'altérer le texte du Conte, ſi j'entreprenais de le continuer, me force de l'interrompre ici. J'en extrairai cependant la ſuite, ne fût-ce que pour montrer quelles furent les mœurs d'un ſiecle dans lequel la partie la plus diſtinguée de la nation était amuſée par des groſſiéretés auſſi révoltantes.

Boivin feint de s'extaſier lorſqu'il voit le repas qu'on lui a ſervi. Il déclare que ce n'eſt point ſon intention de cauſer à ſa niece une pareille dépenſe; &, comme s'il voulait s'en charger, il feint de porter la main à ſa bourſe pour en tirer douze deniers. La niece l'arrête, en proteſtant que c'eſt lui faire inſulte. Elle avait pour projet de l'ennivrer, & de lui eſcamoter alors la bourſe entiere.

Dans

Dans ce deſſein, elle le fait boire copieuſement; mais le Ribaud poſſédait une tête à l'épreuve. Il avale gaiement toutes les raſades que lui verſent les filles, ſans ſeulement en paraître moins altéré. Quand Mabile voit qu'elle ne peut réuſſir par cette voie à le voler, elle en emploie une autre. En faveur de la parenté, elle veut le régaler de *l'Hôtel Saint-Julien*, qu'on lui a promis. Je n'ai pas beſoin d'expliquer le ſens de cette expreſſion qu'on a déjà vue employée ailleurs. Yſane eſt chargée de la commiſſion, qui chez l'Auteur eſt décrite avec toutes ſes circonſtances; mais il eſt recommandé tout bas à la députée, de profiter du premier moment où le Villain s'oubliera, pour lui couper les cordons de ſa bourſe. Celui-ci, plus fin qu'elle, les coupe lui-même, ſans qu'il y paraiſſe, par-deſſous ſa chappe, & cache la bourſe dans ſon ſein. Quand il rentre, Mabile, qui voit les deux cordons pendans, & qui la croit eſcamotée, va pour la redemander à Yſane. Celle-ci proteſte qu'elle n'a rien vu. Elles ſe diſent des injures & ſe battent. Boivin, de ſon côté, ſe plaint qu'on l'a volé. Tout ce qu'il y a

dans la maison, prend parti pour ou contre Mabile; le combat devient général. On crie, on jure, on s'arrache les cheveux. Les tisons & les meubles volent à la tête. C'est un vacarme si effroyable, que les voisins & les passans accourent au bruit, & sont obligés de frapper sur les combattans, pour les séparer. Quant à Boivin, après avoir joui de ce spectacle, il va conter son aventure au Prévôt, qui, le soir, en divertit à table ses amis, & lui donne dix sous.

NOTE.

(*a*) Plusieurs Auteurs ont remarqué que, par un déréglement de mœurs bien singulier, les prostituées publiques s'étaient multipliées en France, sous S. Louis, à un point étonnant. Il les vexa & les poursuivit pendant tout son regne, avec une rigueur qu'on taxa même de dureté; & cependant jamais elles ne furent plus communes. La plupart des gouvernemens municipaux se virent obligés de les autoriser authentiquement, & lui-même enfin de faire des loix pour elles. S'il est triste, encore une fois, de pouvoir opposer des exemples d'une pareille crapule à ceux qui exaltent sans cesse les siecles passés, il faut avouer au moins que les réglemens que firent nos peres pour ces malheu-

reuses & méprisables créatures, annoncent une sagesse dont on pourrait desirer aujourd'hui les bons effets. Ils les soumettaient à des Officiers, des Inspecteurs ou des femmes qui en répondaient ; ils les obligeaient, comme on voit par le Fabliau, d'habiter certaines rues, & ordinairement les plus sales & les plus vilaines ; à être renfermées chez elles tous les soirs, à une heure prescrite, à porter certains habits ou certaines marques infamantes, &c. En un mot, ce n'était pas une profession insolente, qu'on laissât insulter aux bonnes mœurs par son impudence & son faste ; c'était une classe particuliere, dévouée à la brutalité d'un certain nombre d'hommes, mais tenue dans l'avilissement où elle doit toujours rester, & absolument isolée de toutes les autres par la honte & par l'opprobre.

Les prostituées de Provins étaient renommées au XIII[e] siecle. Une piece de ce tems, intitulée *Proverbes*, & qui ne contient que le nom des choses les plus célebres de chaque pays, met dans ce nombre les *Ribauds de Soissons*, & les *P...... de Provins*.



Par Jean de Boves.

LE VILLAIN DE BAILLEUL.

Alias.

☞ LA FEMME QUI FIT CROIRE A SON MARI QU'IL ÉTAIT MORT.

EXTRAIT.

* Village de Picardie.

UN Villain du village de Bailleul * revient au logis dans un moment où sa femme, enfermée avec le Curé, ne l'attendait pas. Elle court au devant de lui comme pour l'embrasser; mais tout à coup, affectant un air d'étonnement & d'effroi, elle lui demande s'il est malade. Il a beau répondre qu'il ne se sent d'autre maladie qu'une grande faim; elle prétend qu'il a les yeux éteints, une couleur cadavéreuse, & que sûrement il est dans un état dangereux. Il se tâte, il s'examine; mais elle donne tant de signes de douleur, qu'il ne peut s'empêcher de le croire. L'épouse alors le couche dans un coin de l'étable sur un peu de paille; elle le voit s'éteindre peu-

à-peu ; enfin, il meurt, & elle le couvre d'un drap, en jettant les hauts cris. Les voisines, que ces cris attirent, viennent dire sur son corps quelques prieres. Le Curé lui-même entre pour chanter ses *oremus* ; après quoi il emmene la veuve dans la chambre. Pendant tout ce tems, le Villain, convaincu qu'il était mort, restait toujours sous le drap, sans remuer non plus qu'un cadavre. Mais entendant un certain bruit dans la chambre, & soulevant son linceul pour regarder ; coquin de Prêtre, s'écrie-t-il, tu dois bien remercier Dieu de ce que je suis mort ; car sans cela, mordié, tu périrais ici sous le bâton.

Se trouve dans les Novelle di Grazzini, *autrement* Lasca, *p.* 152.

Des Perriers, *dans le tome 2 de ses Contes, suppose que des jeunes gens, pour se divertir, font accroire à un certain imbécille, nommé Bertaud, qu'il est malade. L'un d'eux fait le Prêtre & le confesse. On lui dit ensuite qu'il est mort, & ils le menent par la ville, couché dans une charrette, en chantant le* Libera. *En même tems ils lui enfoncent des épingles dans les fesses; mais un d'eux lui ayant fait trop de mal,*

Bertaud leve la tête, & dit, comme dans le Fabliau, tu es bien heureux de ce que je suis mort.

Se trouve ainsi dans les Facetiæ Poggii.

Et dans les illustres Proverbes, *p.* 10.

Bocace, *& d'après lui* La Fontaine, *dans le* Conte *du* Purgatoire de Féronde, *supposent de même une paysanne qui, de concert avec l'Abbé du lieu, fait son mari mort; mais le reste est tout différent.*



LAI DU PALEFROI VAIR (*a*).

Par Hugues le Roi.

Je suis réellement affligé toutes les fois que je vois les Dames n'être pas honorées autant qu'elles le méritent. Heureux celui qui en rencontrera une, douce, honnête & capable d'aimer constamment ! Il pourra bien se promettre des jours purs & sans nuages. C'est pour célébrer un pareil bonheur que j'ai entrepris ce Lai. Mais toutes les femmes ne ressemblent point à celles dont vous allez entendre l'histoire. Pour une que vous trouverez loyale & sincere, combien en est-il qui sont fausses, inconstantes & perfides. Je ne laisserai pas néanmoins de vous achever mon Conte, puisque je l'ai annoncé : vous verrez par-là ce que sait faire Hugues le Roi, & pourrez ainsi apprécier ses talens.

Je vous dirai donc qu'en Champagne jadis fut un brave Chevalier, nommé Messire Guillaume, riche en bonnes qualités, mais pauvre d'avoir. Obligé de subsister par sa

valeur, il ne possédait, pour tout bien, qu'une petite terre valant au plus deux cens livres, & c'était grand dommage; car il avait tout, courage, honneur, probité. Paraissait-il dans un tournois? il ne s'amusait pas à faire aux Dames de beaux saluts ou des signes de galanterie; il s'élançait, tête baissée, à l'endroit où la foule était la plus forte, & ne se retirait que quand il avait terrassé ou vaincu ses adversaires. Aussi était-il par-tout connu & considéré. Je m'arrête avec plaisir sur son éloge, Messieurs, parce que la justice qu'on rend aux braves gens est le moyen le plus sûr de leur donner des imitateurs.

Dans le voisinage de Guillaume demeurait un très-riche Seigneur, veuf, & pere d'une fille extrêmement jolie, nommée Nina. Son château était, ainsi que celui du Chevalier, situé dans les bois, (car la Champagne alors avait beaucoup plus de forêts encore qu'elle n'en a aujourd'hui), & ils n'étaient distans l'un de l'autre que d'une grosse lieue.

Mais celui du Vieillard, bâti sur un monticule fort escarpé, se trouvait en outre défendu par un fossé profond & par une

forte haie d'épines, de forte qu'on ne pouvait y aborder que par le pont-levis. C'était là que s'était retiré le Prud'homme. Il y vivait tranquillement avec sa fille, faisant valoir sa terre, qui lui rapportait annuellement mille bonnes livres de rente.

Avec une pareille fortune, vous jugez bien que la Pucelle, belle & aimable comme elle était, ne devait pas manquer de soupirans. De ce nombre fut Guillaume. Jaloux d'avoir pour maîtresse une personne d'un mérite aussi distingué, il mit tous ses soins à lui plaire; & bientôt, à force de courtoisie & de beaux faits d'armes, il y parvint. Mais quand le pere vit les visites du Chevalier devenir trop fréquentes, il défendit à sa fille de lui parler, & le reçut lui-même avec une froideur si affectée, que le favori n'osa plus revenir.

Par-là se trouva interrompue toute communication entre les deux Amans. L'âge ne permettait plus au pere de monter à cheval ni de sortir, ainsi il n'y avait avec lui nul espoir d'absence. Le vieux renard d'ailleurs, ayant eu dans sa jeunesse plusieurs aventures,

avait appris par son expérience à devenir défiant & rusé. Guillaume n'eût demandé seulement qu'à voir sa mie, & cette faible consolation lui était interdite. Un jour enfin qu'il cherchait & rodait autour des murs, il apperçut une poterne abandonnée, à travers laquelle il était possible de se parler. Il trouva moyen de le faire savoir à Nina, qui ne manqua pas d'en profiter. Pour lui il pouvait venir en sûreté au lieu du rendez-vous par de petits sentiers détournés que lui seul connaissait. Ce dédommagement léger fit d'abord le bonheur des deux Amans; ils en jouirent pendant quelque-tems avec transport. Mais quoi! se parler sans se voir! s'aimer tendrement, & ne pouvoir se le prouver! Pas un baiser! pas une caresse! Toujours craindre d'être découverts & séparés pour jamais! Guillaume ne put tenir à une pareille situation; il résolut d'en sortir d'une maniere ou d'autre, & vint au château, dans le dessein de déclarer ses intentions au pere, & d'en obtenir enfin une réponse décisive.

« Sire, lui dit-il, j'ai une grace à vous » demander : daignez m'écouter un instant.

» J'aime votre fille, Sire; d'elle ſeule dé-
» pend mon bonheur, & j'oſe vous ſupplier
» de m'accorder ſa main. Vous connaiſſez ma
» naiſſance & mon nom, je crois avoir quel-
» que droit à votre eſtime & n'être point
» indigne de Nina. J'attends votre réponſe;
» mais elle va me donner ou la vie ou la mort.
» Je conçois ſans peine qu'on peut aimer
» ma fille, répondit le Vieillard; elle eſt
» jeune, belle & ſage, ſa naiſſance eſt diſ-
» tinguée, je n'ai qu'elle d'héritiere; & ſi
» elle mérite toujours mon amitié, un bien
» conſidérable l'attend. Avec ces avantages,
» je crois qu'il n'y a point de Prince en
» France qui ne s'honorât de l'épouſer. Déjà
» plus d'un Gentil-homme puiſſant eſt venu
» me ſolliciter à ce ſujet; mais rien ne me
» preſſe, j'attendrai un parti convenable, &
» ne veux point ſur-tout de ces Chevaliers
» qui, comme leurs faucons, ne vivent que
» de proie ».

Guillaume confus n'eut pas la force de répondre. Il alla ſe cacher dans la forêt, où il employa le reſte du jour à pleurer, en attendant que les ténebres lui permiſſent

de se rendre à la poterne. Nina s'y rendit aussi de son côté; & ce fut alors qu'éclaterent les sanglots douloureux. « Recevez mon » dernier adieu, s'écria le Chevalier. C'en » est fait, il n'est plus de bonheur pour moi » dans cette contrée, & il faut que je la fuie, » puisque je ne puis vous y posséder. Mau» dites soient à jamais les richesses qui me » font perdre tout ce que j'aime. Hélas! » je m'applaudissais de les posséder pour pou» voir vous les offrir, répondit la tendre » Nina. Faut-il donc que le sort me réduise » à les maudire aussi! Mais, mon cher » Guillaume, ne désespérons pas encore : il » nous reste une ressource que depuis long» tems a prévue ma tendresse. Vous avez, » près d'ici, à Médot, un vieil oncle, de » l'âge de mon pere & son ami dès l'enfance. » Si vous lui êtes cher, comme je ne puis » en douter, allez le trouver, & lui confier » le secret de notre amour. Sans doute il a » aimé dans son jeune âge; il aura pitié de » nous. Dites-lui qu'il peut faire mon bon» heur & le vôtre. Je ne lui demande pour » cela qu'un service simulé, c'est de vous

» céder, pendant quelques jours ſeulement,
» trois cens livres de rente ſur ſa terre.
» Qu'il vienne alors me demander pour vous
» à mon pere : il m'obtiendra de ſon amitié,
» j'en ſuis sûre ; & dès que nous ſerons unis,
» nous lui remettrons en main l'acte de ſon
» bienfait. Ah ! mon doux ami, ai-je beſoin
» de ſes préſens pour t'aimer ! J'allais mourir,
» s'écria Guillaume ; vous me rendez la vie ».
Et il courut auſſi-tôt chez l'oncle, qu'il ſupplia de ſeconder ſon amour, ſans lui avouer cependant qu'il était aimé de la Pucelle. « Votre choix ne mérite que des éloges,
» répondit celui-ci : je connais beaucoup
» votre maîtreſſe, elle eſt charmante. Soyez
» tranquille ; je me charge de l'obtenir de
» ſon pere, & je vais de ce pas la lui de-
» mander ». En effet, il monta auſſi-tôt à cheval. Guillaume, tranſporté de joie, partit de ſon côté pour Galardon, où était annoncé un tournois qui devait durer deux jours. Pendant toute la route, l'amoureux Chevalier ne s'occupa que du bonheur qu'il allait enfin goûter. Hélas ! il ne ſoupçonnait gueres qu'on ſongeait à le trahir.

L'oncle fut reçu chez le pere à son ordinaire. On se mit à table, où tout en buvant l'un à l'autre, les deux Vieillards raconterent leurs antiques prouesses en amour & en chevalerie. Mais quand on eut desservi, & que tout le monde se fut retiré : « Mon vieil » ami, dit le Seigneur de Médot, je suis » garçon, & m'ennuie de vivre seul. Vous » allez bientôt marier votre fille, & vous » trouver de même. Acceptez une propo» sition que j'ai à vous faire. Accordez-moi » Nina ; je lui abandonne tout mon bien, » je viens demeurer avec vous, & ne vous » quitte plus qu'à la mort ». Cette proposition enchanta le pere. Après avoir embrassé son vieux gendre, il fit venir sa fille, à laquelle il annonça l'arrangement funeste qu'ils venaient de conclure ensemble. Si la Pucelle fut consternée, je vous le laisse à penser. Elle ne rentra dans sa chambre que pour se désoler, pour maudire mille fois la trahison du perfide Vieillard, pour appeller à son secours son malheureux amant. Pendant ce tems, il travaillait à la mériter en se couvrant de gloire à Galardon, & il était bien loin d'ima-

giner que par une noirceur abominable son oncle la lui enlevait, en le déshéritant. Le soir elle courut à la poterne, car elle ignorait qu'il fût au tournois; mais après avoir attendu long-tems sans le voir paraître, elle se crut abandonnée.

Le jour fatal venait d'être fixé par les Vieillards au surlendemain. Le futur avait demandé que le mariage & la noce se fissent en son château de Médot. En conséquence il fut réglé que pour arriver de bonne heure, on partirait au point du jour; & en attendant, le gendre & le beau-pere envoyerent dans tout le voisinage inviter leurs amis, c'est-à-dire, ceux des gens de leur âge qui vivaient encore. Le lendemain arriverent, les uns après les autres, ces barbons au corps décrépit, au front ridé, à la tête chauve & tremblante. Jamais ne se vit assemblée de noces plus burlesque. Vous eussiez cru qu'ils venaient tous, avant de partir pour l'autre monde, se dire le dernier adieu.

La journée fut employée à préparer les ajustemens & la parure de la triste mariée. Elle étouffait intérieurement de douleur, &

ſe voyait obligée pourtant de dévorer ſes larmes & d'affecter un viſage tranquille. Le pere venait de tems en tems examiner ſi l'ouvrage avançait. Dans une de ces viſites, quelqu'un lui demanda s'il avait ſongé à faire venir ſuffiſamment de chevaux pour conduire à Médot toutes les perſonnes qui devaient s'y rendre. « Les hommes ont les leurs, ſur » leſquels ils ſont venus, répondit-il. Ceux » de mes écuries ſerviront; mais en tout » cas, pour ne pas nous trouver embar- » raſſés, il n'y a qu'à en envoyer chercher » quelques-uns de plus chez mes voiſins ». Et ſur le champ il dépêcha un domeſtique qu'il chargea de cette commiſſion.

Celui-ci ſe rappella en route que Guillaume avait un cheval gris, magnifique & réputé le plus beau de toute la Province. Le balourd crut que ce ſerait ſans doute flatter ſa jeune maîtreſſe que de lui procurer, pour une cérémonie auſſi agréable, une pareille monture; & il alla chez le Chevalier l'emprunter. Guillaume, après avoir remporté le prix du tournois, avait paſſé chez ſon oncle pour chercher la réponſe qu'il attendait; mais

ne

ne l'ayant pas trouvé, & s'imaginant que le pere apparemment faisait quelque difficulté, il était revenu chez lui; du reste, si parfaitement tranquille sur cette affaire, si plein de confiance en la parole du négociateur, qu'en entrant il commanda qu'on fît venir un Ménétrier, pour lui chanter quelques chansons amoureuses. Il se flattait que son oncle se ferait un plaisir de venir lui annoncer lui-même la réussite de son message; & dans cet espoir il avait sans cesse les yeux tournés vers la porte.

Tout-à-coup il voit quelqu'un paraître. C'était le domestique, qui le saluant de la part de son maître, lui demande au nom du Vieillard, pour le lendemain, son beau Palefroi gris. « Oh! de toute mon ame, répond » Guillaume, & pour plus long-tems, s'il » le veut. Mais quel besoin a-t-il donc de » mon Palefroi? — Sire, c'est pour mener » à Médot Nina, notre Demoiselle. — Sa » fille! Eh! que va-t-elle faire à Médot? » — Se marier. Quoi! est-ce que vous ne » savez pas que votre oncle l'a demandée

» à Monſeigneur, & qu'il l'épouſe demain » matin au point du jour » ?

A ces paroles, Guillaume reſte pétrifié d'étonnement. Il ne peut croire une trahiſon auſſi noire, & ſe la fait certifier une ſeconde fois. Malheureuſement pour lui, les coupables ſont tels, qu'il ne peut s'en venger. Il ſe promene pendant quelque tems en ſilence, les yeux baiſſés & l'air furieux. Soudain il s'arrête, appelle ſon Écuyer, fait ſeller le cheval gris, & le livre au valet. « Elle le » montera, ſe dit-il à lui-même, & en le » montant, elle ſongera encore une fois à » moi. Ne ſuis-je pas trop heureux de con- » tribuer à ſes plaiſirs ? Mais non, c'eſt à » tort que je l'accuſe : on a forcé ſa main, » elle n'en eſt que plus à plaindre. Moi, j'ai » ſon cœur ; & tant que je vivrai, elle aura » le mien ».

Le Chevalier alors appelle tous ſes gens. Il leur diſtribue le peu d'argent qu'il a, & leur permet de quitter ſon ſervice dès l'inſtant même. Ceux-ci éperdus demandent en quoi ils ont eu le malheur de lui déplaire.

« Je n'ai qu'à me louer de vous, répond-il, » & je voudrais qu'il me fût permis de vous » mieux récompenser : mais la vie m'est à » charge ; partez & laissez-moi mourir ». Les infortunés se jettent en larmes à ses genoux. Ils le conjurent de vivre, & le supplient d'agréer qu'ils restent auprès de lui pour adoucir ses maux. Il les quitte sans leur répondre, & va s'enfermer dans sa chambre.

On dormait pendant ce tems au château du pere. Pour pouvoir partir de grand matin, on s'y était couché de bonne heure ; & la Guaite * du Donjon avait ordre d'éveiller tout le monde au son du tocsin, dès que le jour commencerait à paraître. Nina seule ne put reposer. L'instant de son malheur approchait, & elle n'y voyait plus de remede. Vingt fois dans la journée la pauvrette avait cherché l'occasion de s'enfuir. Elle l'eût fait sans crainte, si la chose eût été possible : mais elle avait trop d'yeux à tromper, & son unique consolation fut de passer la nuit dans les larmes.

* Sentinelle.

Vers minuit la lune se leva. La Guaite, qui le soir avait un peu bu, & qui s'était

endormi, se réveillant tout-à-coup, & voyant une grande clarté, crut qu'il était déjà tard; & il se hâta bien vîte de sonner son tocsin. Aussi-tôt tout le monde de se lever, & les domestiques de seller les chevaux. Le Palefroi gris, comme le plus beau, fut destiné pour la Pucelle. A cette vue elle ne put contenir sa douleur, & fondit en larmes. On n'y fit point attention, parce que ces larmes furent attribuées au regret de quitter la maison paternelle. Mais quand il fut question de monter le cheval, elle s'y refusa si opiniâtrément, qu'il fallut l'y placer comme de force. On partit. D'abord marchaient les domestiques, hommes & femmes; puis les gens de la noce; puis la mariée, qui peu empressée d'arriver, s'était mise à la queue de la troupe. On l'avait confiée à un vieux Chevalier, homme sage & renommé, lequel devait lui servir de parrein pour la cérémonie; & celui-ci fermait la marche.

Il y avait, pour arriver à Médot, trois lieues à faire, toujours dans la forêt, & par un chemin de traverse si étroit, que deux chevaux pouvaient à peine y passer de front.

Il fallut donc aller à la file. Pendant la premiere demi-lieue on causa, on s'égaya un peu; mais nos barbons, qui n'avaient pas dormi suffisamment, succomberent bientôt au sommeil. Vous eussiez ri de voir leurs têtes chenues vaciller à droite & à gauche, ou tomber panchées sur le cou des chevaux. La Pucelle suivait, trop occupée de sa douleur pour songer à eux. Pareille à ces criminels qu'on mene au supplice, & qui, pour vivre quelques instans de plus, retardent la marche autant qu'ils peuvent, elle rallentissait le pas de son cheval. Mais on n'eut pas fait une lieue que, sans le vouloir, elle se trouva ainsi séparée de la troupe. Son vieux conducteur ne s'en apperçut pas davantage, parce qu'il sommeillait comme les autres. Cependant ses yeux s'entr'ouvraient de tems en tems; mais comme il voyait toujours devant lui le palefroi gris, ils se refermaient tout aussi-tôt. Les chevaux au reste n'avaient pas besoin de guides : dans un chemin pareil ils ne pouvaient s'égarer. Il y avait un endroit pourtant où la route se partageait en deux. L'une était la prolongation de celle de Médot,

l'autre un petit ſentier qui conduiſait chez Guillaume. Tous les cavaliers de la troupe avaient ſuivi la premiere, comme de raiſon ; & le cheval du vieux parrein ne manqua pas de ſuivre la trace des autres. Pour le palefroi gris, depuis le tems qu'il conduiſait ſon maître au rendez-vous de la poterne, il était ſi fort accoutumé au ſentier, qu'il le prit à ſon ordinaire.

Il fallait, pour arriver chez Guillaume, paſſer à gué une petite riviere. Au bruit que fait le cheval en mettant le pied dans l'eau, Nina ſort de ſa triſte rêverie. Elle ſe retourne pour appeller le parrein à ſon ſecours, & ne voit perſonne. Seule & abandonnée dans une forêt à pareille heure, un premier mouvement d'effroi la fait d'abord treſſaillir; mais l'idée de pouvoir échapper au malheur qui la menace, étouffe ſa frayeur, & elle pouſſe hardiment ſon cheval dans la riviere; prête à périr, s'il le faut, plutôt que de conſommer cet hymen affreux. Il n'y avait rien à craindre. Le cheval, ſelon ſa coutume, traverſa de lui-même le gué, & bientôt il arriva chez ſon maître.

Dès que la Guaite apperçut la Demoiselle, il corna pour avertir, & vint lui demander ensuite à elle-même, à travers la petite porte du pont-levis, ce qu'elle voulait. Ouvrez vîte, cria la Pucelle; c'est une femme, poursuivie par des voleurs, qui vous demande du secours. Elle employait ce motif, afin de le toucher. L'autre regarde par le guichet: il voit une jeune personne, parfaitement belle, & couverte d'un riche manteau d'écarlate. La parure, la beauté de la Demoiselle, ce cheval gris qu'elle monte, & qui lui semble être le palefroi de Guillaume, l'étonnent au point qu'il croit que c'est quelque Fée favorable que la compassion amene auprès de son bon maître pour le consoler. Il court aussi-tôt l'avertir. Guillaume avait passé la nuit dans les larmes. Ses gens, véritablement affligés parce qu'ils l'aimaient, n'avaient pas voulu se coucher plus que lui. De tems en tems ils allaient sans bruit écouter à sa porte, dans l'espoir que peut-être sa douleur s'allégerait; mais l'entendant toujours soupirer & gémir, ils revenaient pleurer ensemble.

Cependant, dès qu'il sut qu'une femme

était à ſa porte, par courtoiſie il alla au devant d'elle, & fit baiſſer le pont-levis. O joie ineſpérée ! ô bonheur ! il voit ſa mie. Elle s'élance dans ſes bras, en criant, ſauvez-moi ; & en même tems elle le ſerrait avec les ſiens de toutes ſes forces, & regardait derriere elle d'un air d'effroi, comme ſi réellement des raviſſeurs l'euſſent pourſuivie. Raſſurez-vous, s'écrie-t-il, raſſurez-vous ; je vous tiens, & il n'y a perſonne ſur la terre qui puiſſe déſormais vous arracher à moi. Alors il appelle ſes gens, auxquels il donne différens ordres, & fait lever le pont. Mais ce n'eſt pas aſſez. Pour être parfaitement heureux, il faut qu'il ſoit l'époux de Nina. Il la conduit donc à ſa chapelle, & mandant ſon Chapelain, lui ordonne de les marier enſemble. Alors la joie rentra dans le château. Maître & domeſtiques, tous paraiſſaient également ennivrés de plaiſir ; & jamais à tant de chagrin ne ſuccéderent auſſi promptement des tranſports auſſi vifs.

Il n'en était pas ainſi à Médot. Tout le monde y était arrivé, excepté la Pucelle & ſon gardien. Mais on avait beau ſe demander

ce qu'ils étaient devenus, perſonne ne pouvait l'apprendre. Enfin, ce gardien parut, toujours dormant ſur ſon cheval, & il fut fort étonné, quand on le réveilla, de ne plus voir la mariée devant lui. Comme on ſoupçonna qu'elle avait pu s'égarer dans la forêt, pluſieurs domeſtiques furent détachés pour aller la chercher. Mais on ſut bientôt à quoi s'en tenir par l'arrivée d'un Écuyer envoyé par Guillaume, lequel vint annoncer que la Demoiſelle était chez ſon maître, & de la part du Chevalier inviter l'oncle & tous les gentils-hommes de la noce à ſe rendre chez lui. On y courut. Guillaume alla au devant d'eux, tenant par la main ſa nouvelle épouſe qu'il leur préſenta ſous cette qualité. A ce mot d'abord s'éleva dans la troupe un grand murmure. Mais quand Guillaume eut prié qu'on l'écoutât, & qu'il eut conté toute l'hiſtoire de ſes amours juſqu'à l'aventure du palefroi, tout changea. Ces vieillards, blanchis dans des principes d'honneur & de loyauté, témoignerent même leur indignation de ce qu'on les avait rendus complices d'une perfidie; & ils ſe réunirent

tous pour presser le pere de ratifier l'union des deux Amans. Celui-ci ne put s'y refuser, & la noce se fit chez Guillaume. L'oncle mourut dans l'année. Le Chevalier, par cet événement, hérita de Médot. Peu de tems après, son beau-pere étant mort aussi, il se vit un des plus riches Seigneurs de Champagne, & il vécut aussi heureux qu'il méritait de l'être.

NOTE.

(*a*) On a vu ailleurs que le *Vair* était une fourrure gris-blanc, nommée ainsi à cause de cette *variété* de couleur. On nomma de même yeux *vairs*, les yeux bleus, parce que, comme le *vair*, ils sont parsemés de petits points blancs, ainsi qu'on peut s'en convaincre en les regardant de près. Nos Auteurs ne célébrant presque jamais que des beautés blondes, ils ne célébrent non plus que les yeux *vairs;* mais comme quelquefois ils écrivent *verz*, La Ravalliere [1], trompé par l'orthographe, a cru que ce mot signifiait *de couleur verte*. D'après cela, il admire comment la nature a pu former des yeux pareils, & il propose aux Physiciens d'examiner pourquoi ce phénomene n'arrive plus.

[1] *Chanf. du Roi de Nav.* t. 1.

Le *Palefroi vair* est un cheval gris.



LE VILLAIN DE FARBU.

EXTRAIT.

UN Paysan de Farbu *, homme fort sot, allait avec son fils vendre quelques denrées à la ville. En y entrant, ils trouvent dans une rue un fer à cheval, & le pere dit à son fils de le ramasser. Mais c'était une attrappe; le fer était chaud, & avait été jetté là par des jeunes gens qui voulaient s'amuser aux dépens de quelque nigaud. Le fils soupçonnant une malice, crache sur le fer avant d'y toucher; & voyant bouillonner sa salive, il se retire, en se moquant des jeunes gens & de leur attrappe. Sa ruse adroite frappe d'admiration le sot pere. De retour le soir à Farbu, celui-ci demande à souper. Sa femme lui sert de la bouillie qui était brûlante. Il veut, avant de manger, s'assurer si elle n'est pas trop chaude, & il emploie pour cela la même épreuve que son fils avait employée pour le fer. Comme il ne voit rien bouil-

* Village dans l'Artois.

lonner, il avale hardiment; mais il ſe brûle toute la bouche, & s'en prend au jeune homme, qu'il accuſe d'avoir des ſecrets qui ne ſont bons que pour lui ſeul.

Se trouve dans le Paſſe-tems agréable, *p.* 21.



DE L'HERBERIE.

Alias

LE DIT DE L'HERBERIE.

Tels sont les deux titres de deux pieces, totalement différentes, & fort ordurieres, que j'ai réunies & fondues ensemble, parce que le sujet en est le même; ne contenant toutes deux que des propos de charlatan dans une place publique. Elles sont intitulées Herberie, *du métier de ces sortes de gens qui alors vendaient au peuple des* herbes. *L'une est en prose, l'autre est moitié en prose & moitié en vers.*

AUDAFRIDI fabuli fabala quant il la bacula plentissimus Hareng. Entre deux vertes une mûre. Je vous dis donc, beaux Seigneurs, qu'il y a dans ce bas monde cinq cas particuliers où un galant-homme ne peut en conscience se dispenser de croire sa femme. Et d'abord si vous la jettez dans un four allumé, & qu'après lui avoir demandé, ma mie, comment te trouves-tu ici, elle vous réponde, Sire, je n'ai pas froid; je soutiens

qu'alors vous êtes obligé de la croire. 2°. Si vous la jettez à l'eau, & qu'après lui avoir demandé, ma mie, as-tu soif, elle vous réponde, non, mon cœur; je dis qu'il faut la croire. 3°. Si le matin quand elle se leve vous lui demandez ce qu'elle compte faire dans la journée, & qu'elle vous réponde, Sire, je compte vous faire enrager; je dis, Messieurs....... Quoi! vous riez! Est-ce que vous vous moqueriez de moi par hazard? Apprenez à me connaître, s'il vous plaît; & sachez que je ne suis point de ces affronteurs qui courent le monde en vendant suif de mouton pour graisse de marmote, ni de ces pauvres héres qui viennent en cape à la porte d'une église étaler sur un tapis des boîtes & sachets, & vous vendre poivre ou cumin. Non, Messieurs, non; je ne me mouche point de cette main-là. Je suis, moi, un Physicien * habile, lequel pour pouvoir un jour vous guérir, ai parcouru toute la terre habitable, le Poitou, l'Anjou, les Indes, Jérusalem, le royaume des Bêtes & la Sologne. Connaissez-vous par exemple le Seigneur du Caire? Eh bien, Messieurs,

* Médecin.

j'ai mangé à ſa table pendant deux ans, & j'en ai rapporté une pierre qui fait reſſuſciter les morts. Quiconque de vous la touchera cette pierre, Meſſieurs, il n'a plus à redouter après cela ni ſcorpion, ni tarentule. Il ne doit plus craindre qu'un chien mort aboie après lui, ni qu'un âne ricane pour lui faire peur, ni qu'un lievre l'emporte, pour peu qu'il ſe tienne bien. Enfin, quelque choſe qu'il faſſe, il ne mourra point ſans confeſſion.

Lorſque Dieu vint ſur la terre, beaux Seigneurs, il trouva des hommes qui crurent en lui, il en trouva qui n'y crurent point. Je pourrais fort bien, moi, quoique je ne ſois pas le Sauveur, n'être pas mieux traité que lui. Mais, au reſte, pour mettre votre conſcience en repos, je veux, Meſſieurs, vous montrer ici ce que je ſais faire. Y a-t-il parmi vous quelque honnête homme, bon catholique & craignant Dieu, qui ait mal aux dents? Qu'il approche...... Ah! c'eſt vous, l'ami?... Répondez donc..... Eſt-ce oui ou non que vous dites?... Je ne vous entends pas, parlez plus haut.... Encore....

Bon cela. Voilà un malade de bonne humeur; il fait rire tout le monde. Dites-moi maintenant, l'ami, si votre dent est creuse..... Oui, n'est-ce pas? Cela suffit. Je vais donc vous guérir, car je suis bien aise de faire voir que ce n'est pas l'intérêt qui m'amene ici. Baissez vos chaperons, vous autres, & dressez vos oreilles: il n'y a pas un mot à perdre dans tout ce que je vais dire. Il faut, mon cher, prendre un peu de graisse de marmote; vous pilerez cela dans un mortier avec un crotin de None, sortant du four; vous en ferez une boulette que vous mettrez dans le creux de votre dent; puis, sans perdre de tems, vous irez vous poser les deux fesses nues sur un brasier bien allumé. Dès que l'onguent sera fondu, je réponds sur mon Dieu que vous serez guéri. Porcilla polus laudate carbonculus gorselas.

Maintenant, Messieurs, voulez-vous savoir de quoi sont composés les remedes que je vous vends? Je vous dirai que j'ai quatre freres, que mes quatre freres ont chacun quatre chiens, & chacun des quatre chiens un collier de fer. Vous me demanderez peut-

être

être ce que font ces quatre chiens ? Le voici. Tous les quatre jours mes quatre freres les menent tous quatre dans la forêt des Ardennes chasser les Griffons, les Éléphans, les Basilics, les Dragons volans, & les autres bêtes qu'il me faut journellement pour mes graisses. Avec ces graisses, votre serviteur guérit la mort, la brûlure, le frisson, la gale & la colique, que Dieu puisse envoyer à ceux qui ne m'acheteront rien. Ces graisses, au reste, on ne les mange point. Non vraiment, il faut bien s'en garder; car elles ont tant de vertu, que si on en mettait seulement gros comme un pois sur la langue d'un bœuf, il tomberait mort sans parler. On les applique sur le corps à l'endroit où l'on souffre; & dans l'instant, quelque violent que soit le mal, il s'enfuit tout droit jusqu'à la riviere qui coule. Mais ce n'est pas là tout; Messieurs. Ouvrez vos yeux, regardez-bien, vous allez voir la merveille des merveilles. La voici, la voici; c'est moi qui l'ai cette boîte admirable de jouvence, qui répare les torts des vieillards & l'honneur des filles qu'on va marier, quand il a souffert quelque échec.

Au reſte, ſi vous ne m'en croyez pas, interrogez ma femme; elle peut parler; je la laiſſerai dire.

LA FEMME.

OUI, belles gens, je ſuis femme d'honneur, & ne voudrais pas, pour mon peſant d'or, vous tromper. J'ai appris à connaître les herbes chez Madame Trote de Salerne, cette Madame Trote dont ſûrement vous avez tous entendu parler, qui ſe fait une coëffe de ſes oreilles, & attache ſes ſourcils à une chaîne d'argent par derriere ſes épaules. Vous ſavez que dans le monde entier elle n'a point ſa pareille. Elle nous a envoyés ici pour vous empêcher de mourir. Mais afin que les pauvres puiſſent guérir comme les riches, avant de partir elle m'a fait jurer ſur les ſaintes Reliques, que par-tout où j'irais je ne prendrais jamais qu'un denier de la monnaie du pays; à Orléans un Orléanais, au Mans un Mançois, à Chartres un Chartrain, à Paris un Pariſis, à Rouen un Tournois, à Dijon un Dijonnais, à Londres un Eſterling. Si cependant, Meſſieurs, il ſe trouvait parmi

vous un homme si pauvre qu'il n'eût pas même dans sa bourse un denier, le laisserais-je mourir pour cela? Non certes. Qu'il vienne comme les autres. Je lui donnerai mes herbes gratis, pourvu seulement qu'il fournisse à mon cheval du foin & de l'avoine, à moi du pain & du vin, & qu'au bout de l'année il fasse chanter, pour la conservation de Madame Trote, une messe du Saint-Esprit.

Après cela, Messieurs, je n'ai plus rien à vous dire. Vous connaissez la bonté de mes herbes : c'est à vous maintenant à en acheter. Si vous n'en voulez pas, tant pis pour vous; quand vous mourrez, je ne ferai qu'en rire.

Cette piece pourrait fort bien avoir été un de ces Jeux *dont il a été parlé dans le premier volume, une sorte de farce dramatique, à deux personnages, ou à trois si l'on y faisait jouer l'homme qui vient se plaindre du mal de dents.*



☞ DE LA DAME

QUI ATTRAPA UN PRÊTRE, UN PRÉVÔT ET UN FORESTIER.

Alias

* CONSTANT DU HAMEL.

JE ne pardonne pas qu'on ſe moque des Dames. On doit toute ſa vie les honorer & les ſervir, & ne leur parler jamais que pour dire choſes courtoiſes. Qui agit autrement eſt un Villain. Sans elles après tout que deviendrait le monde ? N'eſt-ce pas pour plaire à ſa compagne que chante le roſſignol ? Mettez auprès des Dames l'homme le plus ſauvage, il s'adoucira. Confiez-leur le manant le plus brutal, il deviendra doux & prévenant. Ce ſont elles qui éveillent la joie dans tous les cœurs, qui font éclore la gaieté dans un repas, qui ſement par-tout le plaiſir. C'eſt pour elles qu'on ſe pare de fleurs & qu'on chante l'amour. Pour elles enfin fut inventée

la poésie : car qui ferait des vers, s'il n'aimait pas ? Femme vaut mieux qu'or & argent, que châteaux & cités. Malheur à l'homme que le Ciel a privé de cette douce consolation. Mais au milieu de ses plus grands chagrins, qu'une femme vienne s'offrir à lui, dans l'instant vous verrez sourire ses levres & son cœur s'épanouir. En un mot, je dis que les Dames sont l'ouvrage du Créateur le plus agréable comme le plus utile, & je soutiens en conséquence qu'on ne saurait assez les honorer *(a)*.

Je vous dis ceci à propos d'un laboureur, nommé Sire Constant du Hamel, & de Dame Isabeau son épouse. Écoutez-en le Fabliau.

EXTRAIT.

ISABEAU, jeune & jolie, avait plu à la fois au Curé du bourg, au Prévôt & au Forestier *. Chacun d'eux la sollicita de son côté, offrant, pour obtenir ses bonnes graces, le premier vingt livres, le second dix, & le troisieme une bague. A toutes leurs instances la sage & honnête épouse répondit

* Garde-Bois.

que ſon mari la nourriſſait par ſon travail, qu'il la rendait heureuſe, & qu'elle ſe croirait la derniere des créatures, ſi elle allait après cela lui rendre le mal pour le bien.

Un jour les trois ſoupirans ſe rencontrerent à boire enſemble. Bientôt, le vin échauffant leurs cerveaux, il ſe mirent à parler de ce qui les occupait le plus, c'eſt-à-dire, de Dame Iſabeau. L'un dit qu'il jeûnerait volontiers quarante jours, s'il pouvait ſe décarêmer enſuite avec un ſi friand morceau; l'autre, qu'il conſentirait volontiers à mourir le lendemain, pour paſſer une nuit avec elle. Le Curé, plus réſolu, les traita d'imbéciles, & prétendit que s'ils voulaient bien s'entendre, ils auraient la Belle à beaucoup meilleur marché. « Il ne s'agit pour cela, dit-il, que » de réduire le Villain ſur la paille, ou le » forcer à déguerpir du pays. Quand elle ſe » verra dans la miſere, il faudra bien alors » venir prier à ſon tour, & nous offrir » humblement ce qu'elle refuſe aujourd'hui » avec tant de hauteur ». Ce projet atroce eſt adopté, & les trois Ribauds conviennent enſemble de ce que fera chacun d'eux.

Dès le Dimanche ſuivant, le Paſteur monte en chaire, & voyant Conſtant devant lui, le dénonce à ſes Paroiſſiens comme un excommunié, qui a épouſé ſa commere (*b*) & enfreint les ſaints Canons. En conſéquence il ordonne qu'on le chaſſe honteuſement de l'égliſe, ou ſinon le ſervice divin va être ſuſpendu. Le Villageois ſe retire conſterné. Il va au Presbytere attendre le Curé, qu'il conjure, à mains jointes, d'avoir pitié de lui & d'obtenir ſon abſolution de l'Archevêque. Il offre même de payer cette grace d'avance, & propoſe huit livres. L'autre accepte la propoſition d'autant plus volontiers, qu'il y trouve un moyen de faire payer au Manant les complaiſances de ſa femme.

Conſtant rentre chez lui tout en larmes. Iſabeau l'embraſſant tendrement, lui demande le ſujet de ſes pleurs. Il le raconte. L'épouſe, qui devine ſans peine l'origine de cette querelle, le raſſure, en proteſtant qu'elle ſaura bientôt la terminer. Ils ſe mettent à table. Mais à peine ont-ils commencé leur repas, qu'on vient chercher Conſtant de la part du Prévôt.

Celui-ci l'accuse d'avoir, pendant la nuit, volé, avec fraction, du blé dans la grange du Seigneur. D'après ce délit prétendu il le fait mettre au cep (*c*), & lui annonce que le lendemain il l'enverra à la potence. Le malheureux a beau protester qu'il n'a volé de sa vie, & qu'il aimerait mieux mourir que d'avoir un grain de blé à personne, on traite de mensonges ses protestations; on prétend que des témoins ont déposé avoir suivi la trace du blé depuis la grange jusqu'à sa maison. Enfin, quand il voit qu'il ne s'agit pour lui de rien moins que la mort, il prend le parti de demander grace, & offre vingt livres, que le Prévôt accepte.

Comme il revenait à la maison, il voit accourir son valet, qui lui annonce que le Forestier vient de saisir aux champs ses deux bœufs. Il prétend, dit le valet, que la semaine derniere vous avez coupé dans la forêt plusieurs arbres. Constant alors de jetter bas sa chape & de courir après le Forestier. Mais il en est de cette aventure comme des deux autres; le pauvre diable ne peut ravoir ses bœufs qu'en promettant cent sous.

Il ne rentre au logis que pour déplorer ſon malheur. L'épouſe, au contraire, ne fait que rire de toutes ces perſécutions. Elle promet à Conſtant de le venger, avant peu, de ſes trois ennemis, & de lui donner, à leurs dépens, autant de plaiſir qu'ils lui ont donné de chagrin.

Le lendemain matin, après avoir fait cacher le mari, Iſabeau appelle Galotrot, ſa ſervante, & lui commande de chauffer de l'eau pour un bain. Pendant que l'eau chauffe, elle raconte à cette fille l'hiſtoire des amours de ſes trois galans, ainſi que le deſſein qu'elle avait de les punir, & l'envoie enſuite chez le Curé. Tu lui diras en confidence, ajouta la Dame, que Conſtant a aujourd'hui vingt livres à payer, que nous ne poſſédons pas un ſou, & que s'il veut venir m'apporter cette ſomme, qu'il a été le premier à m'offrir dernierement, il ne pourra manquer d'être bien reçu.

Galotrot était une groſſe payſane, d'un extérieur lourd & maſſif; mais ſous cette épaiſſe enveloppe, la drôleſſe cachait beaucoup d'eſprit & de malice. Elle s'aquitte de

sa commission si adroitement que, dans son transport, le Curé l'embrasse, & lui donne vingt sous pour acheter un pélisçon. Il va ensuite prendre dans son coffre la somme demandée, & vêtu d'un manteau écarlate doublé de vair (*d*), il court porter son offrande. La Dame le reçoit d'un air affable. On cause quelque tems. Enfin elle propose au Sire, avant de s'aquitter avec lui, de se baigner ensemble (*e*). Mais il n'est pas plutôt dans le bain, qu'elle enleve ses habits, & les met sous clé; après quoi elle envoie la servante chez le Prévôt.

« Je ne devrais plus vous aimer depuis » que vous m'avez oubliée, dit Galotrot à » cet Officier. Aussi voilà ce que c'est que » d'être riche, on ne daigne seulement pas » saluer ses parens. Mais moi j'ai bon cœur, » & je veux faire le bien pour le mal. Votre » maîtresse est au logis qui se désespere. » Elle a besoin d'argent. Vîte, profitez de » l'occasion; & sur-tout ne dites pas que » c'est moi qui vous ai averti ». Le Prévôt fit toutes sortes d'excuses à sa grosse cousine sur la froideur dont elle se plaignait; il lui dit

mille choses agréables, lui donna vingt sous comme le Curé; & après avoir pris de l'argent, vint avec elle frapper à la porte d'Isabeau. Ciel! c'est mon mari, s'écria l'épouse. A ce mot le Curé saute, tout nu, hors du bain : il craint la colere de ce mari, qui doit tant lui en vouloir, & il ne sait où se sauver. « Passez dans l'autre chambre, lui dit la » Dame, & cachez-vous dans ce grand ton» neau, où il y a de la plume. Je vous » couvrirai avec le van que voici. Constant » ne s'avisera pas de venir là vous chercher».

Isabeau n'eut pas plutôt mis en cage son premier amoureux, qu'elle alla ouvrir au second. Elle proposa de même le bain à celui-ci; dont elle enferma de même les habits, & envoya ensuite Galotrot chez le Forestier.

« Madame vous a hier fort mal reçu, dit » au Garde-Bois la servante. Je lui en ai fait » beaucoup de reproches, & l'ai forcée de » convenir que votre bague lui irait bien » à la main. Voyez maintenant, Sire, ce » que vous avez à faire. Moi j'ai voulu seu» lement vous prouver ma bonne amitié, » & je m'en retourne». Le galant, ravi d'une

pareille nouvelle, donna dix sous à Galotrot, & courut avec sa bague chez la Belle. Pressée par le Prévôt d'entrer dans le bain, elle se déshabillait, pour gagner du tems, le plus lentement qu'il lui était possible. Au bruit que fait le Forestier en frappant, elle s'écrie de nouveau, d'un air effrayé; c'est mon mari, je suis perdue. Le Prévôt ne sait plus que devenir. Elle l'envoie aussi dans le tonneau. Il s'y lance à pieds joints, & tombe sur le Curé qui, pour n'être pas vu, s'enfonçait, tant qu'il pouvait, sous la plume. Celui-ci fait un cri de douleur. Ils se reconnaissent, & se trouvent pris au même piege; mais il était trop tard, ils ne pouvaient plus en sortir.

Bientôt le Forestier y est conduit, ainsi qu'eux: car pour le coup Constant venait de faire entendre sa voix, & de sortir de sa cachette, une hache en main. Isabeau alors, pour consommer entiérement sa vengeance, propose à son mari d'envoyer successivement chercher les femmes des trois prisonniers, & de leur faire, dans le lieu même, subir à tous trois l'affront qu'ils lui destinaient.

Galotrot est encore chargée de ce message.

D'abord vient *la femme du Prêtre* (*f*). Isabeau par galanterie lui offre le bain : l'autre se déshabille; mais lorsqu'elle va entrer dans la cuve, Constant paraît, & lui fait aisément expier les torts du Curé. Le Prévôt & le Forestier, qui, du tonneau où ils sont cachés, voient l'aventure, insultent au Pasteur. Bientôt arrivent les femmes de ceux-ci, & le Curé à son tour peut se moquer d'eux. Mais les prisonniers n'en sont pas quittes à ce prix. Constant, s'approchant du tonneau avec sa hache dans une main, & une chandelle dans l'autre, demande, d'un ton de colere, qui s'est avisé de fourrer là de la plume; & il y met le feu. Aussi-tôt mes gens de se sauver. Il les poursuit avec un bâton, & lâche ses chiens après eux. De toutes parts on crie haro sur ces corps nus & emplumés. Tous les mâtins du bourg se mettent à leurs trousses. Hommes, femmes, enfans, c'est à qui pourra les atteindre & leur assener son coup. Enfin ils se réfugient dans une maison, où ils sont obligés de se nommer & de demander grace. Pour Constant, il eut, de cette aventure, des joyaux, de l'argent & du plaisir.

Ce Fabliau a été imité par plusieurs Auteurs; mais ils n'en ont pris que ce qu'ils auraient dû omettre, l'aventure luxurieuse de la fin.

On connaît les Rémois *de La Fontaine.*

Dans Bandello, *t.* 3, *p.* 142, *Nov.* 43, *il ne s'agit que de deux galans, au lieu de trois comme chez notre Fablier. La femme les fait de même cacher dans un tonneau, & le mari fait porter ce tonneau dans la place publique.*

Dans Straparole, *p.* 60, *L.* 1, *Nuit* 2ᵉ.

Et dans Sansovino, 9ᵉ *Journ.* 8ᵉ *Nov. l'épouse cache dans un sac le Bourgeois qu'elle joue. Le mari noue le sac; & après avoir bien rossé, à coups de bâton, son prisonnier, il mange le souper qu'avait apporté celui-ci.*

Bocace, 8ᵉ *Journ.* 8ᵉ *Nov. suppose que le mari qui se venge ne fait qu'exercer la loi du Talion. Il a découvert une intrigue de sa femme avec un voisin. Celle-ci, pour obtenir sa grace, donne, à l'ordinaire, rendez-vous au galant. Tout-à-coup on entend frapper à la porte. Elle le fait cacher dans un coffre. Alors paraît le mari qui ferme le coffre, & qui envoyant chercher par sa femme celle du voisin, lui rend ce qu'il a reçu de lui.*

De même à peu-près dans le Courier Facétieux, *p.* 326.

Dans les Sérées de Bouchet, *p.* 592, *Sérée* 32.

Et dans les Divertissemens curieux de ce tems *p.* 153.

NOTES.

(*a*) La Fontaine a dit de même :

Et ce ſexe vaut bien
Que nous le regretions, puiſqu'il fait notre joie.

(*b*) Cette opinion religieuſe était beaucoup plus ancienne que nos Poëtes. Dès les premiers tems de la monarchie, elle avait occaſionné le divorce d'une Reine, & porté ſur le trône cette abominable Frédégonde, ſi fameuſe par ſa beauté, ſon eſprit & ſes crimes. Celle-ci était maîtreſſe de Chilpéric, & attachée au ſervice d'Audouere, épouſe de ce Prince. Audouere étant accouchée d'une fille, pendant que Chilpéric, éloigné de la France, faiſait la guerre aux Saxons, Frédégonde, dont l'ambition n'aſpirait à rien moins qu'au titre de Reine, engagea Audouere à tenir ſur les Fonts Baptiſmaux ſa propre fille, prétendant que ce ſerait le moyen de s'attacher davantage le Roi en devenant deux fois la mere de ſon enfant. La trop crédule Audouere donna dans le piege. Mais quand Chilpéric revint de l'armée, Frédégonde alla au devant de lui pour le prévenir de ne point habiter avec la Reine, à moins qu'il ne voulût ſe rendre coupable de péché. Il en demanda la raiſon. Elle lui dit qu'Audouere *était ſa commere*, & qu'il ne pouvait par conſéquent plus uſer avec elle de ſes droits d'époux. Chilpéric fit de grands reproches à la Reine ; il la força de prendre, avec ſa fille, le voile de religieuſe, exila l'Évêque qui avait baptiſé l'enfant, & épouſa Frédégonde [1].

[1] *Aim. Geſt. Fr. p. 83.*

Nous croyons encore aujourd'hui que les titres de parrein & de marreine, de compere & de commere, font contracter une forte d'alliance ou affinité spirituelle. Une marreine ne peut pas, sans dispense, épouser son filleul.

(*c*) Espece d'entrave dans laquelle on mettait les pieds du criminel pour lui donner ensuite la question.

(*d*) On remarquera ici ce manteau écarlate, porté en plein jour par un Curé dans sa propre Paroisse.

(*e*) Au Fabliau *du Cuvier*, j'ai parlé, dans une note, de cet usage de se baigner ensemble, employé par les amans avant d'entrer au lit.

(*f*) Dans le Fabliau *du Curé qui mangea des Mûres* (*Tom.* I.), il a été fait mention aussi de ces *femmes de Prêtres*. Celle dont il s'agit ici, quelques vers plus bas est nommée *la Prêtresse*.



* LES

* LES TROIS BOSSUS. Par Durand.

FAUCHET fait mention de ce Fabliau.

MESSIEURS, si vous voulez m'écouter un instant (& d'abord je ne mens jamais), je vous conterai une aventure qui arriva jadis dans un château. Ce château était bâti sur le bord d'une riviere, vis-à-vis d'un pont, & à très-peu de distance d'une ville dont j'ai oublié le nom. Supposons pour un moment que ce soit Douai.

A Douai donc vivait un Bourgeois, sage & prud'homme, estimé pour sa probité par tous ceux de la ville. Malheureusement il n'était pas riche; mais il avait une fille si belle, si belle, qu'on venait par plaisir la regarder ; & à vous dire vrai, je ne crois pas que Nature ait jamais formé créature plus accomplie.

Le maître du château dont je vous ai parlé était un bossu. Nature s'était amusée à former aussi ce petit bijou-là. Il est vrai que ce

n'était pas tout-à-fait ſur le même modele que la belle Bourgeoiſe ; mais au défaut d'eſprit elle avait donné au magot une groſſe tête, & cette tête, qui venait ſe perdre entre deux hautes épaules, elle l'avait armée d'une criniere épaiſſe, d'un col court, d'un viſage à faire reculer d'effroi. Tel était en abrégé le portrait du Châtelain. Peut-être, dans toute votre vie, n'en verrez-vous pas un ſemblable.

Malgré ſa difformité, cet épouventail s'aviſa néanmoins d'aimer la Pucelle. Il fit plus ; il oſa la demander en mariage ; & comme il était le plus riche du canton, car il avait paſſé ſa vie à entaſſer denier ſur denier, la pauvrette lui fut livrée. Hélas ! il n'en devint que plus à plaindre. Horriblement jaloux, & d'ailleurs trop bien convaincu de ſa laideur, il n'eut plus de repos ni le jour ni la nuit. Il allait & venait ſans ceſſe, rodant, eſpionnant par-tout, & ne laiſſant jamais entrer chez lui que les perſonnes qui apportaient quelque choſe.

Une des fêtes de Noël qu'il était ainſi en ſentinelle à ſa porte, il ſe vit abordé tout-

à-coup par trois Ménétriers bossus. Les Chanteurs avaient fait la partie de se réunir tous les trois, pour venir lui faire niche & s'amuser à ses dépens. Ils le saluerent comme confreres, lui demanderent en cette qualité de les régaler; & en même tems, pour constater la confraternité, tous trois présenterent leur bosse. Cette plaisanterie, qui devait, selon toutes les apparences, être fort mal reçue du Sire, par événement le fut pourtant assez bien. Il conduisit les Ménétriers à sa cuisine, leur servit des pois au lard & un chapon, & leur donna même, en sortant, vingt sous parisis; mais quand ils furent à la porte, il leur dit: « Regardez-bien cette » maison, & de votre vie ne vous avisez » d'y mettre le pied; car si jamais je vous » y attrape, vous voyez cette riviere, pour » le coup c'est-là que je vous fais boire ».

Nos Musiciens rirent beaucoup de ce propos du Châtelain, & ils reprirent le chemin de la ville, dansant d'une maniere burlesque, & chantant tous trois à tue-tête pour le narguer. Quant à lui, sans faire à eux la moindre attention, il alla se promener

dans la campagne. La Dame, qui le vit passer le pont, & qui avait entendu les Ménétriers, les appella, dans le dessein de se distraire un moment en les faisant chanter. Ils monterent. On ferma les portes; & mes gens aussi-tôt de débiter à l'envi, pour égayer la Châtelaine, tout ce qu'ils savaient de mieux. Déjà la Dame entrait en gaité, quand tout-à-coup on entend frapper en maître. En effet, c'était l'époux qui revenait. Les Bossus alors se croient perdus, la femme est saisie de frayeur : tous quatre, après tout, avaient également à craindre. Celle-ci heureusement apperçoit sur un châlit, dans une piece voisine, trois coffres qui étaient vides. Elle place dans chacun un bossu, ferme sur eux le couvercle, & va ouvrir à son mari.

Il ne rentrait que pour espionner sa femme à l'ordinaire. Aussi, dès qu'il eut resté un peu de tems auprès d'elle, il sortit de nouveau, & vous croyez bien qu'elle n'en pleura pas. A l'instant elle courut aux coffres pour délivrer ses prisonniers : car la nuit approchait, & son mari par conséquent ne devait pas tarder à revenir. Mais quelle fut sa

douleur, quand elle les trouva tous trois morts & étouffés ! Peu s'en fallut qu'elle ne souhaitât mourir aussi elle-même. Au reste, toutes les lamentations possibles n'eussent remédié à rien; il fallait au plutôt se débarrasser des trois cadavres, & il n'y avait pas un moment à perdre.

Elle courut donc à la porte, & voyant passer un gros paysan : « Ami, lui dit-elle, » veux-tu être bien riche? — Oui-dà, douce » Dame. Essayez un peu, vous verrez si je » l'endurerai. — Eh bien, je ne te demande » pour cela qu'un service d'un moment, & » te promets trente livres en belles & bonnes » pieces ; mais il faut auparavant me jurer » sur ton Dieu de me garder le secret ». Le paysan, que tenta la somme, fit tous les sermens qu'on voulut. La Châtelaine alors le conduisit à sa chambre, & ouvrant le premier des coffres, elle lui dit qu'il s'agissait de porter ce mort à la riviere. Il demande un sac, y met le bossu, va le précipiter du haut du pont, puis revient, tout essouflé, chercher son paiement. « Je ne demandais pas » mieux que de vous satisfaire, répartit la

» Dame; mais au moins vous conviendrez » qu'il faut avoir rempli nos conditions. Vous » êtes convenu, n'eſt-ce pas, de me débar- » raſſer de ce cadavre; le voici encore ce- » pendant, regardez vous-même ». En même tems elle lui montre le second coffre, où était un autre boſſu. A cette vue le Manant eſt ſtupéfait. « Comment diable! eſt-il donc » revenu, dit-il? Je l'avais bien jetté pour- » tant. C'eſt sûrement quelque ſorcier; mais » parbieu il en aura le démenti, & fera » encore une fois le ſaut périlleux ». Il fourre auſſi-tôt dans le ſac le ſecond boſſu, & va le jetter, comme l'autre, à la riviere, ayant grand ſoin de lui mettre la tête en bas, & de bien regarder s'il tombe.

Pendant ce tems la Dame dérangeait les coffres vides, & les changeait encore de place: de façon que le troiſieme, qui était plein, ſe trouva ainſi être le premier. Quand le Villageois rentra, elle le prit par la main, & le conduiſant vers le mort qui reſtait, lui dit; « Vous aviez raiſon, mon cher; il faut » que ce ſoit un ſorcier, & l'on n'a jamais » rien vu de ſemblable: tenez, ne le voilà-

» t-il pas encore » ! Le Villain grince les » dents de rage. Eh quoi ! par tous les dia- » bles d'enfer, je ne ferai donc, dit-il, que » porter tout le jour ce maudit boſſu, & » le coquin ne voudra pas mourir ! Oh ! par » le cudieu, nous verrons ». Il l'enleve alors avec des juremens effroyables ; & après lui avoir attaché une groſſe pierre au cou, va le lancer au beau milieu du courant, en le menaçant ſérieuſement, s'il le retrouve une troiſieme fois, de le faire expirer ſous le bâton.

Le premier objet qu'il rencontre à ſon retour eſt le maître du logis qui rentrait chez lui. A cet aſpect mon Villain ne ſe poſſede plus de fureur. « Chien de boſſu, te voilà » donc encore, & il ne ſera pas poſſible de » ſe dépétrer de toi. Allons, je vois bien » qu'il faut t'expédier tout de bon ». Il court auſſi-tôt ſur le Châtelain, qu'il aſſomme ; & pour l'empêcher de revenir, le jette à la riviere enfermé dans le ſac.

Je gage que vous ne l'avez pas revu ce voyage-ci, dit le Manant à l'épouſe quand il fut remonté. Elle répondit que non. « Il

» ne s'en eſt morbieu gueres fallu, ajouta-
» t-il, & déjà le ſorcier était à la porte. Mais
» j'y ai mis bon ordre; ſoyez tranquille,
» Dame; je vous garantis qu'il ne reviendra
» plus ».

Il n'était pas difficile de deviner ce qu'annonçait ce propos. La Dame en effet ne le comprit que trop bien: mais le malheur était fait, il fallut qu'elle s'en conſolât. Du reſte elle paya très-exactement au Villain ce qu'elle lui avait promis; & jamais peut-être ni l'un ni l'autre n'eurent une journée plus heureuſe.

Je conclus de cette aventure qu'argent fait tout. Une femme a beau être belle; Dieu, pour la former, aurait beau épuiſer tout ſon ſavoir; avec de l'argent, ſi vous en avez, elle ſera à vous: témoin le boſſu de notre Fabliau. Maudit ſoit à jamais l'homme qui attache trop de prix à ce métal, & maudit ſur-tout celui qui le premier en fit uſage.

Les imitations de ce Fabliau ſont aſſez nombreuſes, mais je ne puis en citer aucune; elles étaient parmi celles qu'on m'a égarées. Je me rappelle ſeulement qu'il ſe trouve copié, à quelque légere différence près,

dans les Contes Tartares par Gueulette; *que cet Auteur, dans la préface de ses* Contes Mogols, *dit l'avoir pris chez* Straparole, *& qu'il ajoute qu'on en a fait une farce qui se trouve imprimée, & qui porte le titre de* Farce des Bossus. *On en joue une sous ce nom sur le Théâtre de Nicolet. J'ignore si c'est la même.*

Je crois avoir lu aussi le Conte des Bossus dans les Mille & une Nuit.



Par Hugues Piaucelle.

ESTOURMI.

EXTRAIT.

TROIS Chanoines, amoureux d'Yſame, épouſe de Jean, lui offrent chacun une ſomme conſidérable pour paſſer la nuit avec elle. Elle feint d'y conſentir, & leur aſſigne à chacun une heure différente. A meſure qu'ils arrivent, Jean, qu'elle a prévenu, les aſſomme, & leur prend l'argent qu'ils apportaient; mais d'un autre côté il ne fait que faire des corps. Il avait un beau-frere, nommé Eſtourmi, eſpece de bandit ſans foi ni loi, paſſant ſa vie dans les mauvais lieux & les tavernes. Jean va le trouver. Il lui avoue en confidence qu'il a tué un Prêrre, & lui demande s'il ſe ſent aſſez hardi pour le débarraſſer du mort & l'inhumer quelque part. L'autre répond, en blaſphémant, qu'il voudrait que ce fût le dernier des Prêtres, afin d'avoir le plaiſir d'en délivrer le monde; & il va enterrer celui-ci dans un champ. Mais

quand il rentre, Jean lui montrant le second Chanoine, paraît, comme dans le Fabliau *des Bossus*, s'étonner beaucoup de voir le mort revenu. Estourmi jure épouventablement. Néanmoins il emporte ce nouveau corps qu'il va enfouir ailleurs. La même chose arrive pour le troisieme. Enfin, comme le Ribaud s'en revenait, il rencontre en chemin un bon Chanoine qui allait à l'église chanter matines, & dans l'idée que c'est toujours son mort, il l'assomme.

Il est aisé de voir que ce Conte est une imitation des deux Contes précédens. Mais quoique le caractere d'Estourmi ait quelques beautés poétiques, & qu'il soit même assez fiérement dessiné, on est révolté pourtant de la mort de cet honnête Chanoine ; assassinat d'autant plus odieux, qu'il est inutile & ne produit aucun bien. L'Auteur du Fabliau des Bossus *paraît avoir bien mieux connu les finesses de son art.*



Par Jean le Chapelain.

LE SACRISTAIN DE CLUNI.

FAUCHET & le Comte DE CAYLUS en ont donné l'extrait.

C'EST l'ufage en Normandie, lorfqu'on eft en voyage & qu'on loge chez quelque ami, de chanter à fon hôte une chanfon, ou de lui réciter un conte (*a*). Jean le Chapelain ne dérogera pas à cette coutume. Il va vous dire une hiftoire qui arriva en Bourgogne au Sacriftain de Cluni, cette Abbaye fi riche que tout le pays, dans l'efpace de fept lieues à la ronde, lui appartient, & même le bourg entier de Challemagne (*b*).

Le commencement de ce Fabliau étant, à peu de chofe près, le même que celui des deux qu'on vient de lire, pour éviter les répétitions, je n'en donnerai que l'analyfe, quoiqu'il foit conté d'une maniere vive & fort rapide. J'en ai trouvé quatre verfions différentes; cependant ces différences roulent plus fur les détails & la narration que fur le fonds du Conte. Dans toutes quatre, les principales aventures font les mêmes.

Hugues, Bourgeois de Cluni, était à la fois Changeur & Marchand. Un jour qu'il revenait d'une foire avec diverſes marchandiſes, & entr'autres choſes des draps d'Amiens, il fut attaqué dans une forêt par des voleurs qui lui enleverent ſes charrettes. Obligé de vendre, pour ſatisfaire ſes créanciers, le peu de bien qu'il poſſédait, il ſe trouva ainſi entiérement ruiné. Alors ſa femme Idoine lui propoſa de ſe retirer en France (*c*), où elle avait des parens; & ils fixerent leur départ au troiſieme jour. Mais le Sacriſtain du Monaſtere, qui depuis long-tems aimait Idoine, voulut profiter de la circonſtance pour obtenir de la Belle certaines complaiſances que juſques-là il avait toujours ſollicitées en vain. Il lui offrit cent livres; ce qu'il pouvait promettre d'autant plus aiſément qu'il était en même tems tréſorier de l'Abbaye. L'épouſe, tentée par une ſomme auſſi conſidérable, qui en un moment eût réparé les malheurs du ménage, feignit de céder, & de concert avec ſon mari, donna

au Moine pour le soir un prétendu rendez-vous.

Celui-ci s'échappe secrettement par la porte de l'église dont il avait les clés. Il livre à la Dame la somme convenue, & s'apprête à remplir l'autre moitié du marché, quand tout-à-coup se montre l'époux, armé d'un bâton. Hugues veut en frapper le Sacristain, pour lui faire peur & le forcer de s'enfuir. Malheureusement il l'attrape sur la tête, & le tue roide. Alors mes deux gens de se désespérer. Quel sera leur sort, quand le jour paraîtra, & qu'on découvrira chez eux ce cadavre ! Ils étaient tellement troublés que, si les portes de la ville eussent été ouvertes, ils se fussent sauvés à l'heure même. Cependant nécessité ranimant leur courage, Idoine proposa de reporter le corps dans le couvent, en rentrant par l'église avec les clés du Sacristain. Hugues le prit donc sur ses épaules, & accompagné de sa femme, qui suivit pour ouvrir, il alla le poser debout contre la porte des latrines.

Dans la nuit le Prieur du Monastere eut besoin de se relever & d'aller à l'endrait où

était placé le mort : mais il poussa la porte si brusquement, qu'il le renversa par terre avec grand bruit. Il crut l'avoir tué; & ce malheur était d'autant plus fait pour l'effrayer, qu'ayant eu querelle, la veille, avec le Sacristain, il avait lieu de craindre qu'on ne l'accusât du meurtre auprès de l'Abbé. Ce qu'il imagina de mieux dans une circonstance aussi fâcheuse, fut de porter le corps hors du Monastere, & de le mettre à la porte de quelque jolie Bourgeoise, afin de faire jetter les soupçons sur la vengeance du mari. La maison d'Idoine étant la plus proche, il va là le poser, frappe un grand coup à la porte, & se sauve.

C'en était fait des deux époux, si dans ce moment ils eussent été endormis. Ce cadavre qu'on eût trouvé le lendemain les aurait infailliblement fait arrêter; & coupables comme ils l'étaient, ils se fussent bientôt trahis eux-mêmes. Au bruit qu'ils entendirent, Idoine fit lever son mari. Mais quand ils revirent le Moine, ils se crurent perdus, & s'imaginerent que c'était le diable qui l'avait rapporté chez eux, afin de les faire périr. Pour

détourner ce projet du malin esprit, la Dame donna à son mari un *bref*, dans lequel elle avait écrit le nom de Dieu. Armé de ce charme sacré, Hugues reprit courage, & il enleva une seconde fois le Sacristain, dans le dessein d'aller le déposer quelque part.

En passant devant la maison de Thibaut, métayer du Couvent, il apperçut un tas de fumier. L'idée lui vint d'y fourrer son Moine; d'autant mieux que le Sacristain allant souvent chez Thibaut, on pourrait soupçonner celui-ci du meurtre. Déjà il commençait à faire un trou dans la paille, lorsqu'il sentit un sac qui paraissait plein. « Oh, oh ! se dit-il à » lui-même, est-ce que le drôle aurait aussi » assommé un Moine ? Eh bien, ils se tien» dront compagnie, & il aura l'honneur des » deux ». En même tems Hugues dénoua le sac, & fut fort étonné d'y trouver un cochon. Thibaut en effet, comme on approchait de Noël, en avait tué un; mais deux filoux étaient venus sur le soir le lui enlever, & en attendant que la nuit fût assez avancée pour l'emporter sans risque, ils l'avaient caché sous le fumier, & étaient allé boire à

à la taverne. Hugues, ſans s'embarraſſer de qui venait le cochon, le tire du ſac; il y met le Moine, & s'en revient avec ſa proie.

Les deux filoux avaient trouvé à la taverne d'autres honnêtes gens, de leur trempe, avec leſquels ils buvaient. Quelqu'un de la troupe s'étant aviſé de dire que, pour trouver le vin meilleur, il voudrait avoir quelques grillades de porc frais, un des voleurs s'offrit à en régaler la compagnie, & il alla auſſi-tôt chercher ſon cochon. A l'aſpect du ſac, on ſe récrie ſur la beauté de l'animal, on demande du bois, du feu. L'un va chercher un couperet, l'autre un gril; celui-ci apporte de la paille, celui-là court à la haie arracher quelques échalas. Pendant ce tems, la ſervante dénoue le ſac, & le ſouleve par l'autre bout, pour faire tomber le cochon. Soudain le Moine paraît. Elle fait un cri horrible, les buveurs reſtent ſtupéfaits, le Tavernier lui-même accourt & veut ſavoir quel eſt l'auteur du meurtre. « Je n'ai tué » perſonne, répond le voleur. J'avais ſeulement eſcamoté un cochon; & le Diable, » pour me faire niche, en a fait un Moine.

» Au reſte, il appartient à Thibaut, je veux » que le Villain n'y perde rien ». Le fripon alors retourne au logis du Métayer avec ſon mort, & il l'y accroche par le cou à la même corde qui avait ſervi à ſuſpendre le cochon.

Tout ceci ne put ſe faire ſans quelque bruit. Thibaut, réveillé, ſe leva pour aller tâter ſi ſon cochon était encore à la même place; mais la corde, trop faible pour ſon nouveau poids, ſe caſſe tout-à-coup, & le Moine tombe ſur le Métayer qu'il renverſe. Celui-ci crie au ſecours, il appelle ſa femme & ſes valets: on vient avec de la lumiere, & on le trouve pris ſous la robbe du Sacriſtain.

Thibaut ne fut pas long-tems ſans reconnaître le mort. Il craignit néanmoins que ſi on allait le trouver chez lui, on ne l'accusât de l'avoir tué, & il chercha le moyen de s'en débarraſſer; d'autant plus que déjà il faiſait jour. Dans ſon écurie était un jeune poulain, qui n'avait point encore été dreſſé, & par conſéquent très-farouche. Il ſe le fait amener. Il y place le Moine, qu'il attache à la ſelle pour l'empêcher de tomber; & après avoir mis dans la main de celui-ci une vieille

lance, & lui avoir suspendu au col un écu, comme si c'eût été un Chevalier, il chasse avec un grand coup de fouet le cheval dans la ville. En même tems lui & ses valets courent après l'animal, en criant de toutes leurs forces, arrêtez, arrêtez le Moine. Ces cris, joints à ceux de la populace, effarouchent encore davantage le poulain. Il court à perte d'haleine, & se lance dans le Couvent dont il trouve la porte ouverte. Le Prieur, qui se rencontre là, & qui n'a pas le tems de se ranger, est frappé de la lance & tué roide. Les Moines se sauvent : par-tout on crie, gare, gare, le Sacristain est devenu fou. Vingt fois de suite, le cheval effrayé parcourt les jardins & le cloître. Il pénetre dans la cuisine où il fracasse tout; il brise contre les murs la lance & l'écu. Enfin, à force de courir, il arrive à un grand trou qu'on creusait pour faire un puits, & s'y précipite avec son cavalier. Ce fut à cette chûte qu'on attribua la mort du Sacristain. Personne ne sut son aventure. Quant à Hugues, il y gagna un cochon & cent livres. Thibaut seul y perdait; mais il se fit dédom-

mager amplement par les Moines de sa perte de son poulain ; & ce furent eux qui payerent tout.

Il y a peu de Fabliaux qui aient eu autant de vogue que celui-ci. On le trouve chez la plupart de nos Conteurs modernes, & il a été traduit dans les principales langues d'Europe. J'avais les preuves de tout ceci, & je demande pardon d'être obligé d'avouer encore que je ne les ai plus. Des Auteurs qui ont copié le Sacristain de Cluni, *voici les seuls que j'ai retrouvés.*

Histoire générale des Larrons, *p.* 244.

Bibliotheque amusante & instructive, *t.* 2, *p.* 14.

Masuccio, *Nov.* 1.

NOTES.

(*a*) Il a déjà été mention de cette coutume dans le Fabliau du *Pauvre Clerc.* On voit par le Roman de Gérard de Roussillon, qu'elle était usitée non-seulement quand on recevait chez soi un voyageur, mais encore dans tous les festins. Au reste si elle prouve l'estime qu'on avait alors pour les Fabliaux, elle fait honneur en même tems à l'antique gaieté de la nation ; & c'est de ce côté-là qu'on doit la regretter.

(*b*) On a pu voir au Fabliau de *l'Hermite qu'un Ange mena dans le siecle*, quelle était l'opinion de nos Poëtes

sur ces Ordres Religieux, qui d'abord ayant commencé par être des réformes très-austeres, mais bientôt corrompues par les indiscretes libéralités des Fideles, avaient aquis des domaines dignes de Souverains, & affectaient un faste de bâtimens que n'égalait point la magnificence même de nos Rois. Le Monastere dont parle l'Auteur du *Sacristain* avait reçu à la fois en 1245, après la célébration d'un Concile de Lyon, le Pape, deux Patriarches, douze Cardinaux, trois Archevêques, quinze Évêques, plusieurs Abbés, S. Louis avec la Reine sa mere, son frere & sa sœur, l'Empereur de Constantinople, les fils des Rois d'Arragon & de Castille, le Duc de Bourgogne, six Comtes, &c. &c. &c. Tous y avaient logé avec leur suite; & ce qui est remarquable, c'est que les Religieux n'avaient été obligés de quitter ni leurs chambres, ni leur réfectoire, ni enfin aucun des bâtimens qui servaient à leurs exercices ordinaires.

(*c*) On remarquera cette maniere de parler, qui distingue la France de la Bourgogne. L'Auteur entend par le premier pays les provinces qui étaient domaines du Roi, qui lui appartenaient en propre; à la différence de celles dont il n'était que suzerain, & qui, comme la Bourgogne, avaient leur souverain particulier. Le peuple dit encore aujourd'hui *Saint Denis en France*.



LA LONGUE NUIT.

Alias

DU PRÊTRE QU'ON PORTE.

MARION avait épouſé un bon laboureur, nommé ſire Borget; & Marion était aſſez jolie. Auſſi le Curé, qui la trouvait telle, lui faiſait-il de fréquentes viſites. Le Villain qu'on alarma enfin ſur tant de politeſſe, voulut ſavoir quel en était le motif, & pour cela il feignit un voyage. Les adieux ne ſe firent pas ſans tendres ſoupirs de la part de Marion. Elle accabla le Prud'homme de baiſers, elle pleura même; mais à peine eut-il le dos tourné, que la traîtreſſe courant chez le Paſteur, l'avertit qu'elle ſe trouvait libre, & que s'il voulait venir le ſoir, ils pourraient ſe voir en ſûreté. Borget, qui s'était douté de l'aventure, ſe tenait tout près de là aux aguets. Pendant que ſa femme était au dehors, il rentra chez lui ſans être apperçu,

& il s'y cacha pour voir ce que tout ceci allait devenir.

Dès qu'il fut nuit, le Prêtre se rendit au logis de la Dame, avec du vin & quelques provisions sous son manteau. Un bain l'attendait, il y entra; & pendant ce tems Marion apprêta le souper. Mais tandis qu'elle allait & venait, Borget tout-à-coup quitte sa cachette; il se jette sur le Curé qu'il étrangle, & sortant ensuite, va frapper à la porte de la rue, comme s'il ne faisait que d'arriver. L'épouse, qui à sa maniere de frapper le reconnaît, court alors couvrir d'un drap la cuve, en recommandant au Prêtre de ne pas souffler; & après cela elle vient ouvrir. « Oh! » doux ami, c'est donc vous, s'écrie-t-elle » avec une joie affectée? Oui, j'en étais bien » sûre que vous ne voudriez pas me laisser » dans le chagrin, & que vous reviendriez » coucher ici. Voyez si j'y ai compté: voilà » vôtre souper tout prêt ». Borget effectivement vit une tarte sur le feu & un chapon à la broche. Il admira beaucoup la prévoyance & l'attention de sa moitié, & se mit à table où il mangea de très-bon appétit le souper

du mort. Marion, pour se débarrasser de lui, essaya de l'ennivrer en le provoquant à boire; mais le drôle se tint sur ses gardes: il voulait voir jusqu'au bout le dénouement de l'aventure. Seulement, quand il eut bien soupé, il dit qu'il avait envie de dormir; & se couchant aussi-tôt, il feignit de ronfler.

La Dame alors courut à son prisonnier. « Beau Sire, ne m'en voudrez-vous pas, » lui dit-elle, de vous avoir laissé là si long-» tems? J'ai fait bien du mauvais sang aussi, » je vous assure; & j'aurais de grand cœur » envoyé le Villain à tous les diables. Mais » soyez tranquille, il dort à présent, & nous » pouvons, sans rien craindre, nous dédom-» mager d'avoir attendu. Venez, cher Sire.... » Quoi! est-ce que vous êtes fâché? Vous » ne me dites rien»! Hélas le cher Sire n'avait garde de parler. Elle eut beau le tirer par le bras, il ne répondit pas davantage. Enfin, elle le regarda de près, & vit qu'il était mort.

Alors grand désespoir, comme vous imaginez. Mais que faire? que devenir? Elle appella Gauteron, sa servante, pour la con-

ſulter. Gauteron depuis long-tems était dans la confidence de ces amours : ſouvent même elle les avait favoriſées avec complaiſance. Elle répondit que puiſqu'il n'y avait plus de remede, c'était folie de perdre ſon tems en lamentations ; que pour elle le ſeul parti raiſonnable qu'elle vît à prendre en ce moment, était de cacher le corps quelque part, dans la grange par exemple, juſqu'au lendemain ; qu'alors on pourrait ſonger aux moyens de s'en débarraſſer tout-à-fait, & profiter pour cela du tems où Borget ſerait aux champs. L'avis fut adopté. En conſéquence les deux fémelles prirent le mort, l'une par les pieds, l'autre par la tête, & elles allerent le cacher dans la grange, ſous des gerbes d'avoine. Cela fait, l'épouſe, raſſurée, au moins pour l'inſtant, vint ſe coucher.

Borget n'avait pas perdu un mot de toute cette converſation. Quand ſa femme entra dans le lit, il feignit de ſe réveiller, & lui dit avec une ſorte d'inquiétude : « Douce amie, » tu ſais que nous ne devons pas mal au » Curé, & entre nous j'ai peur qu'il ne nous » cherche noiſe. Je te dirai que c'eſt même

» pour cela que j'ai remis mon voyage à la » ſemaine prochaine, & que je ſuis revenu hier » au ſoir. Ainſi, pas plus tard que demain, » dès qu'il ſera jour, je ferai vider notre » grange & battre toute l'avoine, afin d'avoir » de l'argent : car, vois-tu, tant que je me » ſentirai cette épine-là dans le pied, il ne » me ſera pas poſſible de dormir tranquille. » De l'avoine, Sire, répondit la femme alar- » mée ! Eh mais il y en a dans le grenier » quatre muids de battue. Vendez celle-là » ſi vous voulez de l'argent ; elle eſt toute » prête, & ce ſera bien plutôt fait que de » donner l'autre à battre. Non, reprit le » mari, celle du grenier aura bientôt ſon » tour, je ſais où la placer ; mais il faut que » l'autre paſſe devant. Au reſte, Sœur, » comme tu n'es pas néceſſaire à la grange, » tu pourras demain, ſi tu veux, reſter au » lit : il ſuffira de moi pour avoir l'œil ſur » les batteurs ». A ces mots Borget ſe tourna ſur le côté, & fit ſemblant de ſe rendormir.

Marion, malgré l'inquiétude horrible que lui donnait le projet de ſon mari, n'oſa cependant pas le contredire davantage ; mais

dès qu'elle l'entendit ronfler, elle se leva doucement, & alla sur cet incident nouveau consulter Gauteron, qui n'était pas encore couchée. « Vous voilà embarrassée pour bien » peu de chose, reprit la fille. Eh bien, » puisqu'on va battre dans la grange, il n'y » a qu'à enlever le Curé & le porter au » grenier : nous le cacherons dans l'avoine ». Ce conseil fut exécuté à l'instant ; après quoi l'épouse vint sans bruit se recoucher.

Mais le fin Manant avait tout entendu, comme la premiere fois. A peine sa femme fut-elle à ses côtés, que feignant encore de se réveiller, il entra de nouveau en conversation avec elle sur ses prétendues inquiétudes. « Sœur, » lui dit-il, tu m'as pourtant donné tout-à- » l'heure un bon conseil. Je t'ai contrariée » d'abord, parce qu'après tout il faut bien » un peu montrer à sa femme qu'on est le » maître; mais tu avais raison, & je suis » forcé d'en convenir. Oui, j'aurai plutôt de » l'argent en vendant l'avoine qui est battue. » Demain donc je la fais porter au marché. » Ma foi, vive une femme d'esprit pour bien » faire aller un ménage, & que béni soit

» le Prêtre qui m'a marié avec la mienne ».

Pour le coup Marion perdit patience. Elle pleura, s'emporta, accabla son mari d'injures, & sortit du lit, en criant qu'elle ne pouvait plus vivre davantage avec un brutal & un ivrogne qui la rendait malheureuse. Après tout ce vacarme, il fallut bien pourtant aller une troisieme fois consulter Gauteron.

« Que le Diable emporte le bourru, ré-
» pondit la servante : il a juré, je crois, de
» nous empêcher de dormir. Allons, je vois
» bien que nous ne serons en paix que quand
» nous aurons mis le Prêtre dehors. Eh bien,
» Dame, il n'y a qu'à le r'habiller & le mettre
» à la porte du voisin Chalant. C'est lui qui
» enterre les morts, il fera du nôtre tout
» ce qu'il lui plaira ». Elles allerent donc porter leur corps, &, pour réveiller Chalant, frapperent, avant de se retirer, un grand coup à sa porte.

Celui-ci, réveillé par le bruit, descend avec une lumiere; mais à peine a-t-il ouvert, que le cadavre tombe sur lui & roule à ses pieds. Il regarde, & reconnaît son Curé. « Oh! pour le coup, sire Pasteur, vous en

» prenez trop auſſi ; & je vous l'ai dit bien
» des fois. Il eſt par-ci par-là permis à un
» galant-homme de boire un coup, mais
» parbieu vous abuſez de la permiſſion. Voyez
» un peu le bel état ! Il ne peut ſeulement
» pas ſe ſoutenir. Allons, relevez-vous donc,
» & retournez vous coucher ». En parlant ainſi, Chalant prit le Curé par le bras ; mais il s'apperçut qu'il était mort. Il crut que le Sire s'était tué en tombant, & appella ſa femme pour ſavoir ce qu'il ferait du cadavre. Dame Chalant avait plus de raiſons que lui encore d'en être inquiete. Souvent, dans l'abſence du Villain, le Curé venait la conſoler des ennuis de ſon veuvage ; & ce corps, ſi on le trouvait chez elle, ne pouvait manquer d'occaſionner des informations qui n'euſſent peut-être point tourné à ſon honneur.
« Tu n'as pas le tems d'aller l'enterrer au
» cimetiere, dit-elle à ſon mari ; mais tu as
» fait hier un foſſé dans ton champ, vas l'y
» mettre : la terre eſt remuée, on ne s'ap-
» percevra de rien ».

Chalant partit avec le corps. Dans ſon chemin il entendit quelqu'un ronfler, & trouva

ſur l'herbe un homme étendu. C'était un payſan du village, qui, la veille, étant venu là faire paître ſa jument, s'y était endormi. Néanmoins, pour qu'on ne pût pas la lui enlever ſans qu'il s'en apperçût, le Villain avait eu auparavant la précaution de ſe lier au poignet le bridon de l'animal. Chalant, que fatiguait le poids du Prêtre, & qui ne voulut pas le porter plus loin, s'en débarraſſa en le mettant à califourchon ſur la jument. Dès que la bête ſe ſentit chargée, elle partit, mais elle ne put le faire ſans tirer le Manant qu'elle réveilla. Celui-ci voyant quelqu'un ſur ſa monture, s'imagine que c'eſt un voleur qui veut la lui dérober. Il ſe releve en fureur, & lui aſſene ſur le crâne un tel coup de bâton, qu'il le jette à terre. Comme il ne le voit point remuer, il s'aviſe de lui lever le chaperon, pour voir s'il le reconnaîtra, & trouve que c'eſt ſon Curé.

EXTRAIT DE CE QUI SUIT.

ALORS il prend le parti d'aller le porter au cimetiere, ſauf à qui voudra d'y pourvoir enſuite. Trois voleurs venaient d'y entrer à

l'instant, chargés d'un sac dans lequel était un cochon qu'ils avaient volé. Au bruit du cheval, ils se croient poursuivis, & se sauvent. Le paysan, qui voit le sac, en tire le cochon, & y met son Prêtre. Bientôt les voleurs retournent au cimetiere, & retrouvant leur sac l'emportent au cabaret. Là ils découvrent qu'ils ont été dupés. Alors ils vont porter le corps chez le Bourgeois auquel ils avaient volé le cochon. Le Bourgeois le porte à son tour dans le Couvent du lieu, à la porte du Prieur. Je ne fais qu'indiquer ces détails, les mêmes absolument que ceux du Fabliau précédent.

Ce jour-là couchait au Monastere l'Évêque du Diocese. Le Prieur, qu'embarrassait son mort, imagine d'en faire mettre le meurtre sur le compte du Prélat. Pour cela il va dans la chambre du voyageur, & s'asseoit auprès de son lit, une massue en main. On lui demande pourquoi il est là. « Sire, dit-il, nous
» sommes obligés d'avoir ici, à cause des
» voleurs, beaucoup de chiens. La nuit nous
» les lâchons; mais souvent il leur arrive
» d'entrer dans les chambres, & quelquefois

» même de venir se coucher sur les lits. Si » par hazard il en venait un chez vous, je » vous apporte, Sire, de quoi les chasser » & vous défendre ». Alors il remet à l'Évêque la massue, & sort. Quelques momens après, quand le Prélat est rendormi, le Moine revient avec son mort qu'il pose en travers sur le lit. L'Évêque, que le poids réveille, & qui s'imagine que c'est un des chiens, le frappe avec la massue ; mais comme il le sent toujours, il allonge la main, & à son grand étonnement trouve un corps d'homme. Il appelle ses gens. Alors le Prieur, qui était là tout près, crie au secours comme si l'on assassinait quelqu'un. Tout le monde accourt. On trouve le Curé mort, & l'Évêque avec sa massue en main. Chacun resta convaincu que ce dernier était le véritable auteur du meurtre. Mais contre l'autorité quelle ressource ? On chanta au Pasteur une belle messe, on l'inhuma avec pompe, & l'affaire en resta là.

Ici bas, ajoute l'Auteur, beaucoup de gens font le mal ; mais le sot est celui qui, quand il l'a fait, s'en laisse convaincre.

LE

LE SACRISTAIN.

Ce Conte est encore une imitation du Sacristain de Cluni, *qu'on a lû plus haut ; & l'Auteur n'a pas voulu qu'on s'y trompât, car il l'a intitulé de même* le Sacristain, *quoiqu'il n'y soit question que d'un Curé. Son but a été, ce semble, de dévoiler l'ignorance & l'avidité des Juges de son tems, & surtout de tourner en ridicule les combats judiciaires, ainsi qu'une ancienne superstition qui régnait alors, & qui faisait croire que le cadavre d'un homme assassiné saignait à l'aspect de son meurtrier.*

Tout le commencement du Fabliau différant très-peu des trois ou quatre précédens, il suffira d'en donner l'analyse. Je n'en commencerai la traduction qu'à l'alinea.

SIRE Martin, Curé d'un village sur la Seine au-dessus de Nogent, allait de tems en tems en bonne fortune chez une Bergere de sa Paroisse. Un jour qu'il se trouvait chez elle, & qu'il y était dans un moment de désordre, le bélier du troupeau vient le frapper par derriere avec ses cornes ; Martin tombe à la renverse & se tue. La Bergere va poser le

corps à la porte d'un de ses voisins, nommé Adam. Celui-ci, prenant le Prêtre pour quelque espion, lui fracasse le crâne d'un coup de hache, & le jette ensuite dans un sac à la riviere. Le sac roule sous l'eau jusqu'à Nogent, où il est arrêté dans les filets de deux Pêcheurs, nommés Gui & Bernard.

Au point du jour, les Pêcheurs allerent lever leurs filets. La Comtesse de Nogent était arrivée la veille à la Ville, & ils auraient voulu avoir du poisson à lui offrir. « Compere, dit Bernard, voici qui est bien » lourd : c'est sûrement quelque gros bro» chet. Ma foi, si tu veux me croire, il ne » faudra pas le lâcher à moins de vingt ou » trente sous ». Ils eurent beaucoup de peine à tirer le filet dans le bâteau, & furent fort étonnés de trouver un sac au lieu d'un poisson. Cependant leur joie n'en fut que plus grande, parce qu'ils crurent que c'était un paquet de hardes; aussi prirent-ils le parti de ne point l'ouvrir sur la riviere, de peur d'être trahis si on les appercevait, mais de l'emporter ainsi chez eux, & là de partager librement leur trouvaille. Gui se chargea donc de retrousser

les filets, & Bernard pendant ce tems porta le ſac à ſon logis. « Leve-toi, dit-il à ſa » femme, & viens m'aider à vider ce paquet. » Tiens voilà ce que Dieu nous a envoyé » aujourd'hui : grace à lui, nous n'avons » plus beſoin de travailler d'ici à long-tems ». Mais quand ils eurent ouvert, & qu'ils virent le tonſuré avec ſon crâne fracaſſé, ils furent ſaiſis d'un tel effroi, qu'ils ſe ſauverent dans la rue.

En ce moment parut Gui, auquel ſon camarade raconta combien leurs eſpérances étaient trompées. « A d'autres, à d'autres, » répondit-il. Tu me prends pour quelque » ſot apparemment ; mais pardieu tu n'as » pas trouvé ton homme. Je ſaurai bien me » faire rendre juſtice par la Comteſſe & ſes » Barons, & j'y mangerai juſqu'à mon cha» peron, s'il le faut ». Bernard eut beau proteſter avec ſerment qu'il n'avait rien pris, il eut beau offrir de rendre le paquet en ſon entier ; l'autre l'accuſa d'avoir tué un Prêtre, & de lui faire accroire, pour le rendre complice du meurtre, que le Prêtre s'était trouvé dans le ſac. « Tu mens, reprit Bernard, je

» n'ai tué perſonne ; & ſi tu avais l'effron-
» terie d'avancer cette fauſſeté en juſtice,
» j'en demanderais le champ-clos. Eh bien,
» tu n'as qu'à le demander, répliqua le pre-
» mier : car, pas plus tard que ce matin,
» je vais porter ma plainte au Prévôt ».

Cet Officier était aſſis devant ſa porte avec ſix notables Bourgeois, en attendant qu'il lui vînt quelque cauſe à juger. Dès qu'il eut entendu Gui, il envoya auſſi-tôt un de ſes gens chercher l'accuſé. Ce dernier ayant comparu, le Juge s'aſſit ſur ſon perron (*a*) & parla ainſi : « Bernard, ce Prud'homme vous accuſe
» d'une action qui n'eſt pas honnête. Il pré-
» tend que ce matin vous avez trouvé enſem-
» ble un ſac plein de hardes, & que vous lui
» en avez volé ſa part. Si le fait eſt vrai, il
» faut en convenir, ou ſinon vous attendre
» à être puni ». Le Pêcheur, après avoir juré de dire la vérité, avoua que Gui & lui avaient en effet trouvé un ſac dans leurs filets, mais il proteſta en même tems que le ſac ne contenait qu'un corps mort. « Tu as menti à la
» juſtice, reprit le Prévôt. Il y avait ſûre-
» ment des habits dans le ſac ; ainſi je te

» condamne, pour ta peine, à m'en rap-
» porter tout autant qu'il pourra en conte-
» nir. Mais ce n'eſt pas tout. Voilà un homme
» mort : il s'agit maintenant de ſavoir qui
» de vous deux l'a tué ». Guî jura que pour lui il était innocent. Il avança que ſi quelqu'un avait fait le meurtre, ce ne pouvait être que Bernard; il offrit de le prouver par le combat en champ-clos. A ces paroles Bernard, s'approchant pour donner ſon gage, demanda de même à prouver ſon innocence les armes à la main. « Je vous accorde le champ,
» dit le Prévôt. Le combat ſera lundi pro-
» chain dans le pré hors de la ville. Nous
» verrons alors qui de vous deux Dieu &
» la Juſtice favoriſeront ».

Ce lundi était jour de marché. Vous jugerez par-là quelle affluence de monde il dut y avoir au lieu du combat. A peine le Prévôt put-il conſerver l'enceinte libre. Il y fit apporter le cadavre, & avant tout il annonça que le vaincu ſerait écorché vif avec le Prêtre. Mais le bon de l'aventure, c'eſt qu'aucun des deux Champions n'était coupable. Dieu pour le coup allait ſe trouver étrangement embar-

raſſé, & le Diable s'apprêtait à bien rire.

Quand les deux Villains furent entrés dans l'enceinte, on apporta des reliques. Gui, s'avançant le premier & ſe mettant à genoux, jura ſur les corps ſaints que non-ſeulement il n'avait pas tué le Prêtre, mais qu'il ne l'avait même vu ni mort ni vivant. Enſuite vint Bernard, qui déclara auſſi avec ſerment qu'il était innocent du meurtre. Alors ils prirent les armes, & ſe préparerent au combat. Mais le plus hardi des deux tremblait de tous ſes membres. Gui d'abord allongea à ſon adverſaire un grand coup de bâton, qui fut ſans effet, il eſt vrai, parce qu'il ne porta que ſur ſa haraſſe (*b*). Un ſecond, dont il redoubla, fut plus heureux; car il atteignit Bernard ſur la tête, & le fit même tomber ſur les genoux. Mais celui-ci, ſe relevant en fureur, jetta par terre ſa haraſſe, & courut ſur ſon ennemi, qu'il ſaiſit par le milieu du corps pour le terraſſer. Ils lutterent quelque tems enſemble, cherchant mutuellement à s'abbattre, & n'en pouvant venir à bout.

Heureuſement pour eux Dieu en ce moment les vit du haut du Ciel. Il ne voulut

point que deux honnêtes chrétiens s'étranglassent ainsi sans motif, & il résolut de terminer le combat par quelque signe miraculeux, & de montrer aux habitans de Nogent quelle était sa puissance.

Tout-à-coup la Bergere chez qui le Prêtre avait été tué vint à passer avec son troupeau. Mais à peine le bélier, auteur du meurtre, fut-il arrivé auprès du cadavre, qu'à l'instant les plaies s'ouvrirent & saignerent. Au cri que ce prodige fit jetter à l'assemblée, le Prévôt ordonna d'arrêter la Bergere & de suspendre le combat. C'est ce qui pouvait arriver de plus heureux pour nos deux poltrons. Déjà leur courage était aux abois, & peu s'en fallait qu'ils ne s'avouassent à la fois tous deux vaincus. « L'assassin est sûrement » ici, ajouta le Prévôt; la chose est certaine. » Oui, s'écrierent les assistans : mais com» ment le découvrir? Oh! c'est-là le moin» dre de mes embarras, répartit le Sire; & » vous allez voir quel homme je suis ».

En parlant ainsi, il fit mettre le mort sur la harasse d'un des Villains, & la harasse sur un buisson. Il commanda ensuite que toutes

les perſonnes qui étaient dans le pré ſe réuniſſent en peloton, & que toutes alors paſſaſſent ſucceſſivement, l'une après l'autre, à côté du cadavre. Il eſpérait par là reconnaître à l'approche de qui les plaies ſaigneraient. La Bergere fut appellée à ſon tour; mais ni elle, ni tout ce qui était là de ſpectateurs, n'excita une ſeule goutte de ſang.

Néanmoins il reſtait encore le troupeau à examiner; or l'habile juge était, comme vous l'avez vu, & trop inſtruit de ſes devoirs pour omettre un point auſſi eſſentiel, & trop integre en même tems pour dérober au ſupplice des moutons coupables, s'ils le méritaient. Il ordonna donc pour eux ce qu'il avait ordonné pour les aſſiſtans. En cela éclata clairement ſa profonde ſageſſe; car le Bélier homicide ne fut pas plutôt près du mort, qu'à l'inſtant le ſang en ſortit à gros bouillons. Je tiens le meurtrier, s'écria le Prévôt; & auſſi-tôt il fit approcher la Bergere. Celle-ci, interrogée, avoua que le Prêtre avait à la vérité été tué chez elle par le Bélier, & qu'elle l'avait porté enſuite à la maiſon d'Adam; mais elle ſoutint qu'on ne pouvait en

justice lui en faire un crime ; & d'un ton très-résolu, elle ajouta que si le Prévôt l'entreprenait, elle en appellait d'avance à la Comtesse. Cet Officier la voyant si déterminée, loin de la blâmer, loua au contraire sa conduite, & trouva qu'elle parlait bien. Il envoya chercher Adam néanmoins, dans l'espérance qu'il aurait peut-être meilleur marché de celui-ci. Adam, en convenant qu'il avait jetté le cadavre à la riviere, prétendit, comme la Bergere, qu'il n'y avait pas-là de quoi le blâmer, & il en appella au Comte.

Quand le Prévôt vit qu'il ne gagnerait rien avec ces gens-là, il prit le parti de terminer l'affaire. Il renvoya donc les deux Champions chez eux ; il fit inhumer le mort, & ainsi fut terminé le procès.

Ceci nous prouve que l'on doit toujours s'abstenir de mal faire. En vain vous avez choisi les ténebres pour commettre un crime, en vain vous avez pris toutes les précautions possibles pour le tenir caché ; le Diable est encore plus malin que vous : il vous fera découvrir, & vous serez sa dupe.

NOTES.

(*a*) Au *Lai de Lanval*, 1er. volume, en parlant des différens usages des perrons, j'ai dit que c'était une espece de tribunal extérieur où les Seigneurs Haut-Justiciers, & les Officiers qui les représentaient rendaient la justice & prononçaient leurs sentences.

(*b*) Harasse, bouclier particulier, usité dans les duels entre Villains, & qui ayant cinq à six pieds de hauteur, servait au Champion comme d'un rempart, derriere lequel il se tenait caché. Pour qu'il pût voir les mouvemens de son ennemi, & parer ses coups ou lui en porter, la harasse avait deux trous pratiqués à la hauteur des yeux. Cette arme, que sa grande pesanteur rendait très-fatiguante, a donné lieu à l'expression *harassé*, qui subsiste encore, pour désigner l'état d'un homme accablé de lassitude.

Dans une note du Fabliau d'*Huéline*, au 1er vol. on a pu lire quelques détails sur les combats judiciaires. Il a été dit que les Villains n'avaient pour arme offensive que le bâton, qu'un Noble lui-même était obligé de n'en avoir point d'autre, lorsqu'il se battait contre un Villain; & telle est vraisemblablement l'origine de notre préjugé, que les coups de bâton déshonorent.



* DE LA BOURGEOISE D'ORLÉANS.

Alias

DE LA DAME QUI FIT BATTRE SON MARI.

QUATRE Clercs, écoliers, étaient venus étudier aux Écoles d'Orléans. L'un d'eux s'étant amouraché d'une marchande de la ville, il chercha le moyen de se faufiler chez la Dame. Bientôt il y parvint, & il réussit même à lui plaire; mais l'assiduité de ses visites donna des soupçons au mari, qui, pour savoir ce qu'il avait à craindre, fit espionner les deux amans par une petite niece qu'il élevait chez lui.

La jeune personne était d'autant plus propre à ce rôle, qu'ils ne se défiaient pas d'elle. Un jour que le Clerc pressait la Dame de lui accorder un rendez-vous: « Je ne le puis » dans ce moment, répondit la Bourgeoise, » mais prenez patience: bientôt mon mari » doit faire un voyage; nous aurons alors » tout le tems de nous voir, & nous le

» pourrons d'autant plus sûrement, qu'il me
» sera aisé de vous faire entrer, sans que
» vous soyez apperçu, par la porte du ver-
» ger ». Malheureusement ce discours fut entendu de la petite espionne. Elle alla aussi-tôt le rapporter à son oncle ; & dès le jour même celui-ci feignant, pour tromper sa moitié, de se rendre à je ne sais quelle foire ; il lui annonça qu'il comptait partir le lendemain.

Il partit en effet; mais sur le soir il rentra dans la ville à la faveur des ténebres, & vint se poster, comme en sentinelle, à la porte du verger : ne doutant pas que le Clerc n'eût reçu l'avis de s'y rendre. Sa conjecture était fondée. A l'heure convenue, l'épouse alla ouvrir ; elle trouva l'époux, & dans la persuasion que c'était son ami, elle l'embrassa, & le prit par la main pour le conduire à sa chambre. L'autre, qui craignait d'être reconnu, suivit en silence & le visage caché sous son chaperon. Mais vous tromperiez vingt Argus plutôt qu'une femme. Tant de précautions inspirerent à la nôtre de la défiance. Elle se baissa pour regarder le Sire, & reconnut son époux. Alors, avec une présence d'esprit,

admirable, elle lui dit, comme si elle eût parlé à son ami : « Que je vous sais gré de » vous être rendu à mes empressemens, cher » Sire. Néanmoins je ne puis jouir encore » du plaisir de vous voir, jusqu'à ce que tout » le monde ici soit retiré. Mais suivez-moi. » Je vais, en attendant, vous cacher quel- » que part ; & dès que je serai libre, je » viendrai aussi-tôt vous retrouver ».

L'Ane pense une chose, mais souvent l'Anier qui le conduit en pense une autre : c'est ce qu'eut occasion d'éprouver notre jaloux. Il comptait attraper sa femme au piege, & ce fut lui qui y fut pris. L'adroite femelle le conduisit dans une salle-basse où elle l'enferma ; puis retournant à la porte du verger, elle vint prendre le Clerc qui l'attendait, & qui, à vous dire le vrai, fut un peu mieux accueilli que l'époux.

Après quelques caresses, auxquelles il était bien difficile que se refusassent deux amans affamés de se voir, la Dame descendit un instant pour parler aux gens de sa maison. « Vous avez souvent vu, leur dit-elle, venir » ici un certain Clerc. Voilà je ne sais com-

» bien de tems que ce drôle m'importune de
» son amour, sans que jusqu'à présent il
» m'ait été possible, quelque moyen que j'aie
» employé, de réussir à m'en débarrasser.
» Enfin, excédée de ses poursuites, j'ai feint
» d'y céder afin de le punir, & lui ai donné,
» pour ce moment-ci où mon mari est ab-
» sent, un prétendu rendez-vous. Il est ac-
» tuellement renfermé sous clé dans la salle.
» Je vous le livre; allez le corriger, & qu'il
» perde à jamais l'envie de venir déshonorer
» les honnêtes femmes. Si vous faites bien les
» choses, je vous promets moi, au retour,
» du vin pour vous régaler ».

A ces paroles, tout ce qui était dans la maison, valet, servante, chambriere, la niece même, & deux neveux du Marchand, se levent aussi-tôt. Ils s'arment de fouets & de bâtons; ils courent dans la salle, & saisissant le jaloux par son chaperon pour l'empêcher de crier, frappent sur lui à grands coups. Le malheureux est ainsi chassé par eux de sa maison, & jetté sur un fumier. Pour récompense, la Dame les régala, quand ils rentrerent, de vin blanc & auvernat *. Elle, de

* Sorte de gros vin rouge, dont le plant est encore fort commun dans l'Orléanais.

ſon côté, ſoupa tranquillement avec ſon ami.

Quant à l'époux, cette correction l'avait réduit dans un tel état, qu'il fallut le lendemain le reporter chez lui. Sa femme, accourant avec un air d'effroi, lui demanda ce qui lui était arrivé. Il répondit qu'il avait été attaqué ſur la route par des voleurs, & laiſſé preſque pour mort. Elle lui fit préparer un bain d'herbes. Il guérit; mais au milieu de ſes douleurs, il s'applaudiſſait d'avoir pu au moins, quoiqu'à ſes dépens, ſe convaincre de la vertu de ſa femme, & il conſerva pour elle, toute ſa vie, autant d'eſtime que d'amour.

Dans les Convivales Sermones, *t.* 1, *p.* 198, *une femme, en rendez-vous avec un amant, eſt ſupriſe par l'arrivée de ſon mari. D'un air effrayé elle court au devant de lui, & lui annonce que des Archers le cherchent pour le mettre en priſon, & qu'ils ont déclaré qu'ils allaient revenir. Sous prétexte de le cacher, elle le conduit dans le colombier, où elle l'enferme, & revient paſſer la nuit avec le galant.*

Idem, *dans les* Contes du Pogge, *p.* 20, v°.
Dans les Facetiæ Poggii.
Dans les Facetie, motti & burle da Lod. Domenichi, *p.* 204.

{ *Dans* Malespini, *t.* 1, *p.* 174, v°. *Nov.* 41.
Et dans les Cent Nouvelles nouvelles de la Cour de Bourgogne.

Dans les Facétieuses Journées, *p.* 168, *un mari jaloux se cache dans un grenier, pour épier sa femme; elle l'y enferme, & pendant ce tems envoie chercher son amant.*

Idem, *dans* Bandello, *t.* 2, *p.* 150, *Nov.* 25.

Tout le monde connaît le Conte de Bocace que La Fontaine a traduit en vers, & qu'il a intitulé le C... battu & content.

Il se trouve à peu-près de même dans les Facetiæ Frischlini, Addit. Ph. Hermotimi.



DE

DE LA DAME ET DU CURÉ.

EXTRAIT.

UNE Bourgeoise d'Étampes aimait son Curé. Un jour que le mari était absent, elle donne rendez-vous au Prêtre. Il vient avec un pâté; & déjà les deux amans étaient à table, quand le mari, de retour, se fait entendre à la porte. Aussi-tôt la Dame enleve ce qui est sur table; elle cache le Curé sous un grand pannier, & va ouvrir. Le mari entre, & monte à sa chambre sans s'appercevoir de rien.

Il ne tenait qu'au Curé de sortir, d'autant plus que la Bourgeoise avait exprès laissé la porte ouverte; mais il avait oublié son manteau dans la chambre, & d'ailleurs il ne voulait pas que l'époux profitât du pâté. Il monte donc après lui, & s'adressant à la femme: « Voisine, dit-il, je viens vous rap- » porter votre pannier & reprendre mon » manteau que je vous avais laissé en gage » à la place. Je vous prierai aussi de me

» rendre le pâté que ce matin j'ai mis chez » vous en passant ».

Le mari gronda beaucoup sa femme d'avoir osé recevoir un gage de leur Curé; & après avoir fait au Pasteur de grandes excuses, il voulut lui remettre ce qui lui appartenait. « Quant au manteau, à la bonne heure, » répondit la femme; mais pour le pâté, je » suis votre servante, il n'en tâtera pas: à » moins qu'il ne veuille le manger ici avec » nous ». Le Prêtre y consent. On se met à table, & les deux amans, toujours occupés de leur premier projet, tâchent de profiter de la gaieté du repas pour ennivrer l'époux. Bientôt ses yeux se troublent: il chante, il déraisonne; il vante sur-tout beaucoup sa force. « Et moi, dit le Curé, je parie que je vous » porte tous trois, vous, votre femme & » votre servante. — Je parie que non ». On gage une oie. Alors, sous prétexte de pouvoir saisir & embrasser plus aisément les trois personnes, le Prêtre fait coucher à terre le mari sur le ventre. Il met la servante pardessus, puis la femme......

Un moment après, il se releve, en avouant

qu'il a perdu, & la femme exige qu'au moins l'oie soit bien grasse.

Se trouve dans les Nouveaux Contes à rire, *p.* 159.
Dans les Divertissemens curieux de ce tems, *p.* 267.
Dans les Contes du sieur d'Ouville, *t.* 4, *p.* 243.



LE PRÊTRE ET ALISON.

EXTRAIT.

UN Prêtre, amoureux de la fille d'une pauvre femme, offre de l'argent à la mere pour qu'elle lui laiſſe paſſer la nuit avec la jeune perſonne. L'autre feint d'y conſentir ; mais elle livre au Ribaud une fille publique, & le lendemain elle fait entrer dans la chambre deux ou trois voiſins, qui, à coups de bâton, le chaſſent, tout nu, à travers la ville.

Dans Bocace, 8e. *journée*, *Nov.* 4, *une femme, ſollicitée par un Prêtre, feint de même de céder à ſes deſirs ; mais elle exige, pour condition, qu'il gardera le plus profond ſilence, & qu'il n'y aura point de lumieres ; de peur, dit-elle, de réveiller ſes freres qui couchent dans la chambre voiſine. La Dame ſubſtitue à ſa place une vieille ſervante fort laide ; & tandis que le Prêtre, trompé, s'applaudit de ſon bonheur, les freres entrent avec l'Évêque, à la juſtice duquel ils le livrent.*

* DE LA GRUE.

EXTRAIT.

CERTAIN Châtelain, jaloux de conserver l'honneur de sa fille, la faisait élever dans une tour isolée, où elle ne voyait absolument que sa Nourrice. Celle-ci un jour ayant besoin d'une écuelle pour faire le dîner, sort, & va au logis du pere. Pendant ce tems un jeune homme passe sous la tour avec une Grue en main (*a*). La fillette lui demande s'il veut la vendre. Il répond qu'oui, & en exige un prix, à l'explication duquel l'innocente ne comprend rien, mais qu'elle accorde sans en connaître la valeur.

Quand la Nourrice, à son retour, voit l'oiseau, & qu'elle apprend ce qu'il a coûté, elle se désole. Cependant, comme il n'y a plus de remede, elle veut apprêter la Grue, & sort de nouveau pour aller chercher ce qui est nécessaire. Pendant son absence, le jeune homme repasse sous la tour. La De-

moiselle, qui, comme la premiere fois, était appuyée sur sa fenêtre, l'appelle alors, dans le dessein de se plaindre à lui du paiement qu'il a exigé. « Venez reprendre votre Grue, » lui dit-elle, & rendez-moi ce que je vous » ai donné ». Elle est obéie; & elle s'applaudit ensuite avec sa Bonne d'avoir trouvé un Marchand, si complaisant à la fois & si peu intéressé.

NOTE.

(*a*) Il a été dit ailleurs que la Grue était un des oiseaux qu'on mangeait alors.



* DU CHEVALIER QUI FAISAIT PARLER........

Par Garin.

EXTRAIT.

Un Chevalier, preux & vaillant, mais pauvre, n'avait pour vivre que la seule ressource des tournois. Ils furent défendus; & par-là il se trouva réduit à vendre ou à mettre en gage le peu qu'il possédait. Enfin, on en publia un à la Haie en Touraine. Mais notre brave était, faute d'argent, hors d'état de s'y rendre. Cependant Huet, son Écuyer, ayant vendu un Palefroi qui lui restait; il put ainsi retirer de gage ses harnois, & partir.

Il marchait au petit pas, tout occupé de sa triste situation, & précédé d'assez loin par Huet, lorsqu'à quelque distance du chemin, près d'un ruisseau qui traversait une prairie, l'Écuyer apperçut trois robbes en or posées sur des branches d'arbre. Il y courut, & s'en empara. Ces vêtemens appartenaient à trois Dames, d'une beauté parfaite, qui se bai-

gnaient dans le ruisseau. L'état de nudité où elles se trouvaient ne leur laissait d'autre espoir que la compassion ou l'honnêteté de quelque voyageur. Le Chevalier venant à passer quelques momens après, elles l'appellent pour le prier de leur faire rendre leurs vêtemens. Celui-ci galoppe aussi-tôt après Huet, & les leur rapporte lui-même. Touchées de tant de courtoisie, les trois Dames, qui étaient Fées, veulent l'en récompenser en le gratifiant chacune d'un don. La premiere lui accorde celui de plaire à tout le monde, d'être bien accueilli par-tout, enfin de ne trouver personne, homme ou femme, qui ne soit disposé à l'obliger. La seconde...

. . . .

Tout ce qui suit, quoique l'une des plus ingénieuses plaisanteries de tout ce recueil, est tel que je ne puis même le présenter en extrait. Je dirai seulement à ceux de mes Lecteurs qui se sont permis de tout lire, que c'est la fiction qu'on trouve dans les Bijoux Indiscrets. *Mais en rappellant à leur mémoire ce libertinage d'imagination de deux siecles fort différens, je les prierai encore de faire ici une remarque qui leur peindra les tems de Chevalerie; la fiction licencieuse de notre Fablier a pour fondement chez lui un acte de courtoisie envers les Dames.*

* DE L'ANNEAU.....

Par Haisiau

Quoique le grave Président Fauchet ait donné l'extrait de ce Fabliau, je n'en parlerais point si je n'avais à remarquer sur celui-ci, comme sur le précédent, qu'il a été imité. On le trouve dans Vergier sous le titre de l'Anneau de Merlin.



* DE LA DEMOISELLE QUI RÊVAIT.

EXTRAIT.

UNE Demoiſelle croyait en ſonge être couchée avec ſon ami. Il entre dans ce moment, & effectue le rêve. Puiſſent, dit l'Auteur, toutes les Dames qui m'écoutent n'avoir jamais que des rêves pareils.



* DE LA FEMME QUI SE FIT SAIGNER.

EXTRAIT.

En causant, certain Bourgeois un jour avait laissé échapper une grande sottise. Il s'était vanté chez une voisine qu'il n'y avait point de femme assez adroite pour le duper sur la fidélité conjugale. La sienne, à qui ce discours fut rapporté, se vanta à son tour, non-seulement de le tromper, lui présent, mais encore de le lui dire à lui-même sans qu'il pût s'en fâcher. Le lendemain, comme ils étaient assis tous deux sur un banc au coin du feu, une Demoiselle entre avec un sac dans lequel étaient des ventouses. Le mari lui demande ce qu'elle veut. Elle répond qu'on l'a envoyé chercher; & l'épouse ajoute que se sentant mal aux reins, elle veut se faire saigner & appliquer les ventouses (*a*). Toutes deux prient la mari de venir les aider; & sur

ſa réponſe, qu'il craint de voir couler du ſang, elles montent ſans lui. Or cette prétendue Demoiſelle était un jeune amant, habillé en femme.

Quand il eſt ſorti, la Dame redeſcend; & en termes à double entente, raconte à ſon mari, d'une maniere très-détaillée, tout ce qui s'eſt paſſé dans la chambre, ſans que celui-ci ſonge ſeulement à y ſoupçonner le moindre mal.

NOTE.

(4) Les femmes étaient donc employées alors à quelques opérations de Chirurgie.



* LE PÊCHEUR DE PONT-SUR-SEINE.

EXTRAIT.

A Pont-ſur-Seine, un Pêcheur venait d'épouſer une jeune femme qui lui avait apporté en dot dix vaches & dix brebis. Il en était aimé; auſſi faiſait-il tout ce qu'il fallait pour cela. Un certain matin, au moment qu'ils allaient ſe lever, la Dame, après quelques careſſes reçues, lui dit dans un tranſport de tendreſſe, qu'elle le chériſſait plus que pere & mere, plus que tous ſes parens enſemble. Il affecta d'en douter. « Eh pourquoi ne t'aime-» rais-je pas, ajouta-t-elle? Ne ſuis-je pas » bien vêtue, bien nourrie? Me manque-t-il » quelque choſe? N'as-tu pas toutes ſortes de » bonnes façons pour moi? Ce n'eſt pas là » tout, reprit le mari; avoue qu'il y a en-» core une autre raiſon que tu ne veux pas » dire».

D'abord elle fit ſemblant de ne rien comprendre à ſon diſcours; mais quand il ſe fut

expliqué plus clairement, elle se récria beaucoup sur de pareilles idées; & protestant que sans les obligations que lui imposait son devoir, elle ne se fût jamais prêtée aux complaisances dont il parlait, elle l'assura que s'il pouvait prendre sur lui de ne pas les exiger, elle l'en aimerait bien davantage. En vain le Pêcheur prétendit qu'elle parlait contre sa pensée, elle s'obstina si bien à soutenir le contraire, qu'il résolut de la mettre à l'épreuve.

Quelques jours après, comme il était sur la riviere occupé à pêcher, il vit venir à lui un cadavre. C'était celui d'un Prêtre qu'un Chevalier avait surpris avec sa femme, & qu'il avait jetté à l'eau. Ce corps mort fournit au Pêcheur un moyen d'exécuter son projet. Il rentre chez lui d'un air consterné. Il dit qu'ayant été rencontré par trois Chevaliers, qu'il n'avait cependant jamais offensés, les barbares se sont fait un plaisir cruel de le tourmenter, & qu'il n'a échappé à la mort que par une perte plus triste mille fois que celle de la vie. En même tems il offre la prétendue preuve de son malheur, preuve que lui avait fournie le cadavre du Prêtre.

Néanmoins il se console de cette infortune, dit-il, parce qu'au moins elle ne l'empêchera point d'être toujours également aimé de sa femme.

A ce discours, la Dame, malgré les belles protestations qu'elle avait faites, devient rêveuse. Elle montre beaucoup d'humeur; & après plusieurs injures, après une querelle très-aigre, qui lui échappe sans motif, elle déclare qu'elle veut se retirer chez ses parens. Déjà même elle a fait venir une sienne niece, pour l'aider à emmener les vaches & les brebis qu'elle avait apportées en dot. Mais quand le mari voit les choses devenir sérieuses, il tire sa femme à part, & la désabuse entiérement. Alors elle rappelle sa niece, &

lui *haleine*
. . Li crie à grant alaine,
Ramaine les bestes, ramaine.

L'Auteur termine son Fabliau par quelques-unes de ces réflexions malignes sur les femmes, qu'on entend quelquefois, dans la conversation, sortir de la bouche des vieux libertins. Il faut dire, à l'honneur de nos Poëtes, qu'elles sont aussi rares chez eux que communes chez nos Conteurs modernes; & c'est-là peut-être le plus grand danger qu'offre la lecture de ceux-ci.

Un Conte licencieux peut enflammer pour un moment les ſens d'un jeune homme ; mais l'effet s'en efface bientôt : il n'en reſte aucune impreſſion durable. Au lieu que ces ſortes de maximes ſatyriques, préſentées ſous l'apparence ſéduiſante de philoſophie & de connaiſſance des paſſions humaines, laiſſent, dans& jeunes eſprits ſur-tout, un mépris des femmes, unfonds d'inquiétude & de défiance ſur leur vertu, quimalheureuſement ne trouble que trop dans la ſuite lapaix & le bonheur des mariages.

Le Pêcheur de Pont-ſur-Seine *ſe trouve imité dans le Conte de M. Sedaine, intitulé* la Gageure.



* DE

* DE LA DEMOISELLE

QUI NE POUVAIT, SANS SE PAMER, ENTENDRE UN CERTAIN JUREMENT.

Alias

DE LA DEMOISELLE..........

EXTRAIT.

UN Bourgeois était resté veuf avec une fille, âgée d'environ vingt ans, qu'il aimait au point de n'avoir d'autres volontés que les siennes. Mais l'humeur de cette fille était telle que le Prud'homme, quoiqu'il fût à son aise, se voyait depuis quelque tems obligé de vivre sans valet ni servante. Ces gens grossiers, disait la bégueule, avaient sans cesse à la bouche des propos qui lui faisaient mal au cœur. Il y avait un jurement sur-tout qu'elle ne pouvait entendre sans se trouver mal. Enfin aucun domestique n'avait pu tenir dans cette maison, & elle était même si bien connue, qu'aucun n'osait s'y présenter.

Il y en eut cependant un, nommé David, drôle résolu & déterminé, qui entendant parler de ce pere imbécile & de cette merveilleuse dont les oreilles étaient si délicates, résolut de tenter l'aventure, & de venir offrir ses services au Bourgeois. Il le trouva fendant du bois : car, faute d'aide, besoin est de se servir soi-même ; & il le pria, au nom de Dieu, de l'héberger. Le Bourgeois, naturellement bon, eût volontiers consenti à sa priere ; néanmoins la crainte d'occasionner encore à sa fille quelque scene désagréable l'arrêtait, & il demanda au prétendu voyageur quelle était sa profession, & où il allait ainsi. « Mon métier est de ser- » vir, répondit David ; je connais assez-bien » le travail des champs & celui d'un ménage; » mais je suis sans maison depuis quelques » jours, j'en cherche une, & voudrais trou- » ver quelque honnête homme qui me prît à » son service. Je serais volontiers cet homme- » là, reprit le pere ; aussi-bien ai-je besoin d'un » domestique ; mais j'ai grand'peur que tu ne » conviennes pas à ma fille, & que tu ne » restes pas ici plus long-tems que les au- » tres ». Alors il demanda au jeune homme s'il

était sujet à jurer, & sur-tout à prononcer un certain jurement grossier qu'il lui nomma. « Ah ! fi donc, Sire, répliqua le fin matois ; » comment est-ce que pareille chose a pu » échapper de votre bouche ? Je suis bien » gueux assurément ; mais sur ma foi je don- » nerais de bon cœur une année de mes gages » pour ne l'avoir pas entendue ».

La Demoiselle pendant ce tems était à la fenêtre, occupée à écouter le valet & à le lorgner. Le drôle avait bonne mine, il lui plut. Elle appella aussi-tôt son pere pour lui dire de l'arrêter, prétendant que c'était là l'homme qu'il leur fallait. David ce jour-là s'aquitta de son devoir à la grande satisfaction de la Demoiselle. Mais lorsqu'elle monta à sa chambre pour se coucher, elle se fit éclairer par lui ; puis, sous prétexte que, la nuit, elle était sujette à avoir peur, elle lui dit de descendre son lit dans la chambre.

. . . .

Dans une autre version, qui est celle qu'a imprimée Barbasan, ce n'est point un valet, mais un jeune homme de la ville, qui forme des projets sur la

donzelle. Il se trouve à souper avec elle. Pendant le repas, un des convives laisse échapper le mot fatal; alors elle se pâme, & lui aussi-tôt feint de se pâmer de même. Dès ce moment elle ne veut plus que lui pour époux. Ils se marient. Le dénouement du Conte, c'est-à-dire, tous les détails que j'ai supprimés dans l'autre sont ici entiérement les mêmes.



☞ * DE LA DEMOISELLE QUI VOULAIT VOLER.

Par Ruteбeuf.

FAUCHET en a donné aussi l'analyse.

EXTRAIT.

CERTAINE Demoiselle, d'une beauté rare, avait pour soupirans grand nombre de Chevaliers, d'Écuyers & de Bourgeois; mais elle refusait de se marier, & ne voulait écouter aucun d'eux. Comme elle était aussi bête que jolie, elle s'avisa un jour de dire qu'elle desirerait voler. Aussi-tôt ses amans lui firent à l'envi des aîles avec de la cire & des plumes. Cependant elle n'en vola pas davantage. Un Clerc, plus fin que les autres, la trouvant seule, lui dit: » toutes ces inventions-là ne valent rien, belle amie. Ne » voyez-vous pas que, pour fendre l'air, des » aîles ne suffisent point, & que les oiseaux » ont encore, outre cela, un bec & une queue. « L'innocente convint qu'il avait raison; mais

comment ſe procurer ce double moyen? Je m'en charge, reprit le Clerc: & auſſi-tôt plaçant la Belle à ſes côtés, il lui donna mille baiſers amoureux. C'était ainſi qu'il travaillait à faire le bec, diſait-il. . . . .

. . . .

Au bout de quelques mois la Demoiſelle s'apperçut que ſa taille s'arrondiſſait de jour en jour; & loin d'être, comme elle s'en flattait, plus diſpoſée à voler qu'auparavant, il ſe trouva au contraire qu'elle avait peine à marcher.

Ce Conte paraît avoir donné naiſſance à celui de la Jument du compere Pierre, *qu'on lit dans Bocace & dans La Fontaine; & ce qui prouve que nos Poëtes ne ſont pas ſi mépriſables, c'eſt qu'ici, où Bocace s'éloigne de Rutebeuf, il eſt moins ingénieux que lui.*

NOTE.

Tels sont les Fabliaux que mes recherches m'ont permis d'offrir au Public, à une trentaine près, mais si insipides, ou si excessivement licencieux que je n'ai osé les lui présenter. Je comptais y joindre, pour complément de mon travail, quelques-uns de ces contes dévots, en vers, qui dans les manuscrits du tems forment des recueils particuliers, & qui dans plusieurs portent le nom de Miracles, *parce qu'ils ne contiennent gueres que des historiettes miraculeuses. J'avais même, pour me déterminer à faire connaître ceux-ci, un motif d'autant plus puissant que c'est toujours dans cette source, comme je l'ai dit ailleurs, que nos Ecrivains modernes vont puiser quelque absurdité, quand ils veulent nous peindre le XII*[e] *ou le XIII*[e] *siécle. Mais un tel supplément ne pouvait entrer dans le volume, il l'eût rendu trop considérable. En attendant que je puisse le publier, je hasarderai sur les* Miracles *quelques réflexions anticipées, capables au moins de tenir le Lecteur en garde contre les jugemens sévères qu'on en porte. Ce n'est pas néanmoins que je veuille entreprendre l'apologie d'un pareil genre, ni exalter sans exception ces fables dévotes, dont plusieurs ne prêtent réellement que trop au ridicule. Mais je dirai, & c'est ce qu'auraient dû dire comme moi ceux qui les critiquent, que les* Miracles *furent l'ouvrage, non des Poëtes laïcs, des beaux-esprits d'alors, mais de quelques Moines, qui de bonne-foi sur ces sotti-*

ses qu'ils avoient entendu raconter crurent honorer Dieu en les rimant, ou qui par un beau zèle pour leur Monastère & voulant en accréditer les Reliques, ne se firent aucun scrupule de les imaginer. Je dirai que si la piété peu éclairée du tems les répandit dans le sein de quelques familles, & même chez des Souverains, jamais elle n'en fit une lecture d'un goût universel, une lecture propre à toute la Nation, en un mot un ouvrage en vogue, tel que les Romans & les Fabliaux, par exemple; ainsi que juger le XIIIe siécle par ces seules productions, ce serait une injustice, égale à-peu-près à celle que commettraient nos neveux, si un jour ils allaient apprécier le nôtre par nos cantiques de Mission, par nos Noëls populaires, ou par la vie de Marie Alacoque. Je dirai enfin que ces recueils, qu'on regarde comme les archives de la plus absurde superstition, ou plutôt comme le nec plus ultrà *de la démence, ne méritent pourtant pas tout le mépris qu'ils éprouvent; qu'avant de les condamner, les Critiques dont je parle eussent dû au moins les parcourir* (a), *& qu'alors ils y eussent vu avec quelque surprise des morceaux agréables, & dans lesquels on trouve de l'imagination, une sorte d'art, & jusqu'à de l'intérêt même. Pour mettre le Lecteur à portée d'en juger, j'en ai inséré trois parmi les Fabliaux : ce sont*

(*a*) Ils ont tous prononcé d'après une notice qu'a donnée d'un de ces manuscrits, Racine le fils *, ou ils ont copié l'abbé Vély qui, pour apprécier nos Poëtes Français, va citer la *Legende dorée* de Jacques de Voragine, dont l'Auteur était un Dominicain Génois.

* Mém. de l'Ac. des B.-L. T. XVIII.

Merlin, l'Hermite que l'Ange conduisit dans le siécle, & le Prud'homme qui avait été Marchand. *Il m'en reste encore quelques autres, du même genre, que je pourrais donner après les Fabliaux, si le Public daignait recevoir avec indulgence mes premiers essais. Joints à des fables de Marie de France* (b), *& à des extraits d'anciens Romans, annoncés dans le Discours preliminaire, ils formeront un volume séparé. Celui-ci précedera encore* la vie privée des Français; *car avant de tracer le tableau de nos mœurs & de nos usages, je veux avoir fini celui de notre ancienne littérature.*

(*b*) Cette femme, la premiere de son sexe qui ait fait en France, ou la premiere au moins dont il nous soit parvenu des Poésies Françaises, vivait vers le milieu du XIII[e] siécle, & nous a laissé un Recueil de Fables, manuscrites, en vers. Elle prenait le titre de Marie de France, non qu'elle fût de la maison royale, mais comme un surnom, à l'exemple des Poëtes ses contemporains. L'Abbé le Beuf qui nous a donné le nom de quelques femmes savantes de ces tems-là, ne parle point de celle-ci.

'Etat des Sc. en Fr. depuis le Roi Rob. jusqu'à Ph. le Bel.

Fin du troisieme Volume.

TABLE GÉNÉRALE
DES FABLIAUX,
Et autres Pieces renfermées dans les trois Volumes.

Les chiffres indiquent la page. Les lettres A. B. C. indiquent les Volumes.

Fin de la Table générale des Fabliaux.

TABLE

TABLE GÉNÉRALE
DES MATIERES
Contenues dans les trois Volumes.

Les lettres A, B, C, *indiquent les volumes. Le chiffre Arabe indique les pages, & le chiffre Romain les pages de la Préface.*

A.

C.

H.

I. J.

V.

Fin de la Table des Matieres.

Fautes à corriger dans le troisieme Volume.

Page 98, *ligne derniere*, pas le mien : *lisez* pas du mien.
—— 100, —— 12, je n'en ai une : *lisez* je n'en ai vu une.
—— 107, —— 20, c'est matin : *lisez* cest matin.
—— 286, —— 24, imprudente : *lisez* impudente.
—— 290, —— 19, [*b*] : *lisez* [*c*].
—— 298, —— *derniere*, feinte résolution : *lisez* sainte résolution.
—— 308, —— 8, il ne put : *lisez* il ne peut.
—— 319, —— 20, duotais : *lisez* doutais.
—— 324, —— 13, le croire : *lisez* la croire.
—— 371, —— 5 confreres : *lisez* confrere.
—— 390, —— 16, au dehors : *lisez* dehors.
—— 432, —— , dans & ; *lisez* & dans.

De l'Imprimerie de Ph.-D. PIERRES.

